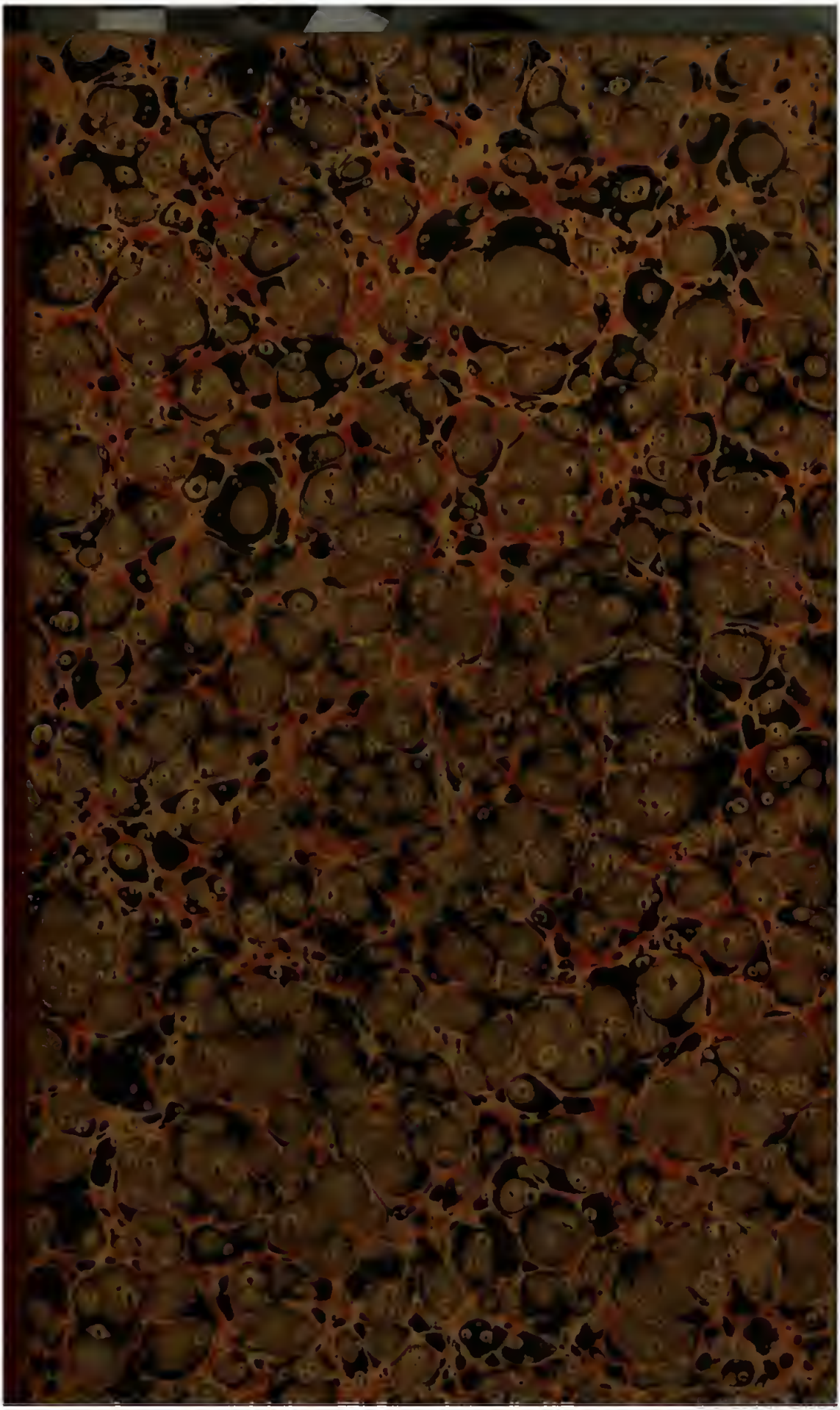
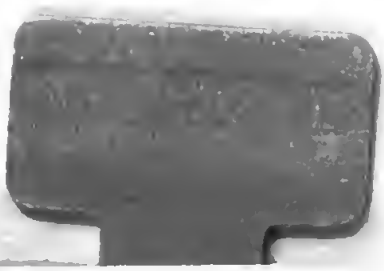


BIBL. NAZ.
Vitt. Emánuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
21(1
NAPOLI



II Suppl-Palat-B-21(1

NOUVEAUX
MÉLANGES
EXTRAITS
DES MANUSCRITS
DE M.me NECKER.

Bibliothèque Nationale V.E. III N.A. HOLT

MADAME NECKER.

SBN
G2188h

NOUVEAUX

ONALE DI NAPOLI

SBN
62188h

NOUVEAUX
MÉLANGES
EXTRAITS
DES MANUSCRITS
DE M.me NECKER.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHARLES POUGENS, Imprimeur-Libraire,
quai Voltaire, N.° 10.
GENETS, Libraire, rue Thionville, N.° 5.

AN X. — 1801.

On trouve aussi chez CHARLES POUGENS, Imprimeur-Libraire, quai Voltaire, n.° 10, les *premiers Mélanges extraits des manuscrits de M.me Necker. Paris, an VI*, 1798, 3 vol. 8.° ; *prix*, 9 fr.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR (1).

LORSQU'ON fit imprimer, en 1798, trois volumes de Mélanges extraits des manuscrits de madame Necker, on prévint que l'édition n'étoit pas complète, et l'on publie aujourd'hui deux autres volumes, dernier choix auquel on s'arrêtera. Plusieurs personnes, distinguées par leur goût et par leur esprit, m'ont paru attendre avec impatience l'exécution de l'engagement que j'avois pris.

(1) M. Necker.

« Ne faites aucune réserve, » m'a-t-on écrit ; ne consen- » tez à aucun retranchement. » Les moindres fragmens de la » collection déjà imprimés (je » copie littéralement ici une » ou deux lettres) présentent » ou des aperçus absolument » nouveaux, ou des idées qui, » n'ayant pas été si bien saisies, » si heureusement exprimées, » deviendront le germe et le su- » jet de plus grands ouvrages. » Tous les genres d'intérêt, tous » les moyens d'instruction, tous » les procédés, se trouvent réu- » nis dans cette précieuse col- » lection. Rien ne s'y ressemble, » et tout s'y tient, aux regards » d'un observateur attentif. Tou- » tes les pensées de M.me Nec-

» ker se rattachent aux mêmes
» principes , à ces principes
» immuables et féconds, sources
» premières de tout bien et de
» toute vérité ; Dieu, la vertu,
» et l'ame immortelle. C'est
» moins un mélange qu'un con-
» cours de beautés diverses tou-
» jours nouvelles, toujours dif-
» férentes, souvent inattendues
» et qui ne se suppléent point.
» A côté de discussions savantes
» et littéraires, où tout est en
» substance et en résultat; à
» côté de jugemens d'une saine
» critique, pleins de goût et de
» finesse, et qui feront autorité;
» à côté encore de recherches
» profondes, de méthodes ingé-
» nieuses, on retrouve tantôt
» des mots heureux, des traits

» de société rendus plus piquans
» et à jamais rajeunis par la nou-
» velle vie qu'on leur donne ;
» tantôt des lettres doublement
» intéressantes et par le fonds
» des sujets qui y sont traités, et
» par les personnes célèbres à
» qui elles sont adressées. Que
» de leçons de sagesse, de pré-
» ceptes de morale, de règles de
» conduite profitables dans tous
» les états de la vie ! elles em-
» bellissent toutes les pages et
» s'emparent de nos différentes
» affections. Avec quel charme,
» avec quelle douce persuasion
» elles s'insinuent dans le cœur !
» *C'est avoir profité, que de sa-*
» *voir s'y plaire.* (Mot pris dans
» les Mélanges.) L'attention est
» sans cesse réveillée ou soute-

» nue par le mouvement d'un
» style animé, étincelant d'i-
» mages, et sur-tout remarqua-
» ble par cette juste et rare pré-
» cision qui naît d'un parfait
» accord entre le sentiment et
» la pensée. Je le regarde comme
» la plus instructive confession
» d'une ame vraiment céleste ;
» *nil mortale sonans.* Que le
» titre est modeste ! le nom seul
» de son auteur peut révéler le
» secret de son contenu. Il n'en
» est point, à la vérité, qui n'eût
» été incomplet ; mais si j'avois
» à en indiquer un, je l'inti-
» tulerois, de reconnoissance,
» *l'Art de la vertu, de la raison*
» *et du génie.* »

Je ne puis me défendre d'a-
jouter encore ici le jugement qui

m'a été adressé par un homme de lettres d'un grand talent.

« Je ne me rappelle pas avoir » lu un livre qui m'ait aussi for- » tement attaché que celui-là. » Jamais on n'a réuni tant de » finesse d'observation à un style » si piquant, et une littérature » si haute et si étendue à un goût » si pur et à un tact si déli- » cat. Par-tout M.me Necker ob- » serve avec profondeur et s'ex- » prime avec rapidité ; double » mérite qui place la richesse » dans l'économie, et qui devient » ainsi le véritable luxe de la » pensée. Le microscope de ma- » dame Necker démêle avec une » égale sagacité les manies les » plus imperceptibles de la so- » ciété, ce qu'il y a de plus su-

» blime dans les arts, et de plus
» profond dans les sciences, de
» plus exquis et de plus délié dans
» les arrêtés du goût, de plus
» intérieur et de plus caché dans
» les mystères du talent; son
» génie, comme les ordres com-
» posites qui rassemblent tous les
» trésors de l'architecture, sem-
» ble réunir la hauteur des idées
» de Thomas, la finesse piquante
» de Fontenelle, la jeunesse et
» la gaieté d'imagination de ma-
» dame de Sévigné : mais dans
» cette heureuse mixtion, cha-
» cun de ces trois écrivains seroit
» surpris de se voir embelli et
» surpassé ; le style de Thomas
» seroit moins tendu, Fontenelle
» auroit acquis de la sensibilité,
» et madame de Sévigné seroit

» aussi aimable et moins frivole.
» Telle est l'idée que je me suis
» formée du talent de madame
» Necker en lisant ce bel ou-
» vrage. J'avois voulu en faire
» l'extrait comme je le fais de
» tout livre que je lis : j'ai été
» forcé d'y renoncer ; il auroit
» fallu tout copier. Cependant,
» et ne vous en étonnez pas, le
» succès de l'ouvrage n'est pas
» encore universel, n'est pas ce
» qu'il sera dans un autre temps
» et chaque jour davantage.
» L'esprit du moment présent
» semble en contraste avec les
» idées fines, délicates et pures
» répandues avec profusion dans
» ce beau recueil, etc. »

Ces différens éloges s'accordent parfaitement avec mon opi-

nion ; mais ne pouvant, selon les lois du monde, louer moi-même l'auteur des Mélanges, et me soumettant par goût à toutes les conditions d'une identité d'amour-propre qui me plaît et m'honore, j'ai besoin de recourir au suffrage des personnes étrangères à M.me Necker.

Je prendrai foiblement le parti de l'éditeur ; ainsi je ne m'arrêterai point à examiner s'il auroit dû être plus sévère dans son choix, afin de circonscrire davantage l'espace accordé dans les Mélanges aux pensées détachées : mais quand on cite en exemple et en autorité le recueil des maximes de la Rochefoucauld, on ne montre aucune

connoissance comparative de ces deux ouvrages. La Rochefoucauld n'a traité, pour ainsi dire, qu'un seul sujet, et ses réflexions se rapportent presque toutes aux prétentions de la vanité et à la politique de l'amour-propre au milieu du monde. Les pensées de madame Necker se fixent sur tous les intérêts du cœur et de l'esprit, la morale, la religion, le bonheur, la métaphysique, la littérature, l'art de parler et d'écrire, et sur tous les moyens encore de s'élever soi-même et de se perfectionner. Quel cercle et quelle variété d'objets!

Permettons-nous aussi de le dire, un censeur de la nature humaine comme la Rochefou-

cauld, découvre plus vite les bornes de son sujet qu'un écrivain sensible. L'un dessèche tout dans ses recherches, et, ne laissant debout qu'un ou deux principes, il y soumet sa croyance et ses leçons; l'autre s'unit par l'imagination à tout ce qui relève l'homme, à tout ce qui forme la chaîne de ses devoirs, à tout ce qui compose le mystère de ses facultés, à tout ce qui fait ornement ou bonheur dans la vie, à tout ce qui est espérance ou perspective dans le beau système de l'univers. Contentons-nous, il le faut bien, de quelques mots précis de la part d'un moraliste qui se borne à dénoncer nos vices ou nos foiblesses; il doit lui-même se

plaire à quitter ses pensées : mais avec un autre but, avec le désir de consoler les autres et de chercher pour soi-même des idées douces, on s'attache alors à toutes les nuances des idées, on est pris et repris par tous les sentimens dont l'ame est susceptible, et, en s'abandonnant à un heureux instinct, on suit sans aucun effort le cours varié de notre nature morale.

Quelle gradation, quelle diversité la Rochefoucauld peut-il mettre dans ses réflexions sur l'homme, après avoir dit lui-même : *C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul?*

Quelle gradation, quelle diversité peut-il mettre dans ses réflexions sur nos rapports avec

nos semblables, après cette aride sentence : *Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui ?*

Et quelle gradation, quelle diversité pourra-t-il mettre dans ses conseils à la moitié de l'espèce humaine, après ces décourageantes paroles : *Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier ?*

Les pensées de madame Necker respiroient un tout autre esprit, et par cette seule différence elles étoient susceptibles d'une beaucoup plus grande étendue.

J'aurois pu sans doute retrancher de l'édition les traits et les souvenirs de société ; mais il m'a

semblé qu'ils coupoient, d'une manière agréable, la suite toujours fatigante des réflexions détachées. Leur mélange, d'ailleurs, avec des idées de tout genre; ce mélange, tel qu'il se trouve dans les écrits de madame Necker, rappelle en même temps l'ancienne conversation des gens de lettres à la fin du dernier siècle, des gens de lettres du premier rang; car ayant épuisé les pensées sur la littérature, la morale et la philosophie, et n'étant plus étonnés de l'esprit, ils saisissoient avec la joie des enfans tous les traits saillans qui mettoient en scène ou en résumé une partie de leurs observations; et plusieurs, à la vérité, y ajoutoient un charme particu-

lier par l'art de dire et de raconter (1).

Il est encore un rapport sous lequel le livre des Mélanges de madame Necker se rapproche d'une conversation animée ; c'est qu'il a été écrit sans songer au public : circonstance rare et précieuse, et qui prête un degré de

---

(1) On peut être curieux, en parcourant les Souvenirs de madame Necker, de connoître les noms des personnes qui composoient sa société. Je ne citerai que les hommes, et uniquement ceux qui cultivoient les lettres ou qui les aimoient.

Les membres de l'académie française les plus connus, MM. de Buffon, Thomas, Saint-Lambert, Suart, Marmontel, Saurin, d'Alembert, Duclos, Watelet, l'abbé de Boismont, l'abbé Arnaud, l'abbé Delille, l'abbé Morellet, Laharpe, Guibert, Chabanon, l'abbé Maury, le prince de Beauvau, le marquis de Châtelux, le chevalier

fermeté de plus à toutes les idées, à tous les sentimens. Quelle différence entre l'abandon d'une personne qui, toujours seule avec elle-même, ne redoute aucun tribunal, et nos soins à tous pour nous concilier l'opinion, pour étudier et celle du moment et celle qui s'avance, et pour obtenir une part à ses récompenses! Ce n'est point une faute;

---

de Boufflers, le duc de Nivernois, l'archevêque d'Aix, le comte de Choiseul-Gouffier, le marquis de Montesquiou; et hors de l'académie, MM. Diderot, l'abbé Raynal, Dubucq, de Rullière, de Leyre, Grimm, Meister, le comte de Shomberg, le duc d'Ayen, le marquis de Caraccioli, ambassadeur de Naples, le comte de Creutz, ambassadeur de Suède, milord Stormont, ambassadeur d'Angleterre, le baron de Gleicken, envoyé extraordinaire de Danemarck, l'abbé Gagliani.

mais

mais il n'y a peut-être de grandeur réelle, ou de grandeur parfaite, que dans l'entière indépendance de ses pensées et dans le magnanime dédain de la louange. Je ne sais si un tel caractère peut subsister sans la piété ; car pour se passer des hommes et de leurs jugemens, il faut remplir de quelque autre manière l'espace qu'on parcourt de ses regards ; il faut apercevoir un témoin toujours présent ; il faut se persuader que rien n'est perdu pour lui, et animer ainsi, par un sentiment religieux, la solitude de ses méditations. Telle fut madame Necker, qui aimoit l'esprit pour l'esprit, la vertu pour la vertu, et Dieu pour lui-même; admirant sans cesse la sagesse et

la magnificence de ses œuvres, et lui rapportant avec émotion tous les momens de bonheur dont elle avoit joui sur la terre.

PENSÉES

ET

SOUVENIRS.

Pour être heureux, il faut se convaincre de l'existence d'un être supérieur, d'un être témoin inséparable de nos pensées, et qui tient un compte exact de nos désirs et de nos sacrifices.

Solitude de l'ame, que vous me paroissez affreuse ! Eh quoi ! mon esprit condamné à une éternelle prison, languiroit inconnu dans des ténèbres impénétrables ! ces sentimens, ces pensées que ma langue même ne peut exprimer, seroient

anéantis dans l'instant qui les auroit formés ! cet amour pur de mon créateur, le sacrifice continuel de mon être le plus intime, mon esprit, mes desseins, tout seroit enveloppé sous le voile de la matière, et ma vie se consumeroit dans des efforts et dans des tourmens inutiles ! Non, ces malheureux qu'une criminelle précipitation a portés dans la tombe, ces créatures infortunées qui, du sein de la terre, jettent des cris impuissans, dont la voix est étouffée par la poussière qui les couvre, et qui finissent par dévorer leurs propres entrailles ; ces infortunés, dis-je, seroient moins à plaindre que l'homme, si son ame ne se faisoit pas entendre à l'intelligence supérieure qui la tira du néant.

Il faudroit classer tous les sujets d'inquiétude qu'on peut retrancher : le premier et le plus grave est celui

qui nous vient de l'opinion ; plus heureux mille fois ceux qui ne la comptent pour rien, et qui se contentent sans cesse de travailler à acquérir des vertus sous les yeux d'un seul juge qui les intéresse ; il leur arrive alors comme à Salomon ; ils ont dédaigné l'opinion, ils l'obtiennent plus sûrement que ceux qui la recherchent. L'argent est aussi un grand sujet d'inquiétude pour certaines gens : mais c'est en intervertir l'usage ; car l'emploi le plus utile qu'on puisse en faire après celui de la bienfaisance, c'est de nous garantir des agitations de la vie ; il ne faut donc pas qu'il en soit la cause, mais le remède.

La mort fixe à jamais l'amitié, parce qu'elle rend immortelles les vertus de la personne qu'on aimoit ; immortelles du moins dans notre cœur.

M. Dubucq dit, dans ce sens, que mourir dans un état de péché, c'est rester éternellement criminel, et mériter ainsi les peines éternelles ; car le vice est rendu immortel par la mort : mais ce n'est qu'un sophisme ingénieux.

Diderot est content de la conversation des gens les plus médiocres ; il ressemble à un joueur de paume, qui, jetant continuellement la balle contre un mur, dit : Voilà un mur qui renvoie bien la balle et qui joue à merveille.

L'imagination a besoin de modèle, et le génie lui en sert.

Ceux qui nient une vie à venir, ressemblent à un enfant qui nieroit l'existence des terres par-delà les mers, parce que le ciel paroît toujours toucher à la mer : mais dès que

cet enfant se seroit embarqué, il s'apercevroit bientôt que le ciel semble de même se joindre immédiatement à la mer du côté où il vient de quitter le continent.

L'homme qui ne veut point travailler, et qui consume dans l'oisiveté la subsistance des autres, est presque un antropophage.

Rien ne met autant dans la dépendance des autres que le désordre.

C'est quelquefois en s'étudiant parfaitement soi-même qu'on parvient à bien connoître les autres.

Il ne faut jamais dire, *Je ne m'en rappelle pas*, mais *Je ne me le rappelle pas ;* il ne faut pas dire, *Je ne me rappelle d'aucune chose*, mais *Je ne me rappelle aucune chose. Rappeler* gouverne l'accusatif et ja-

mais le génitif : c'est une faute si fréquente, qu'il faut la noter pour s'en corriger.

L'esprit sans caractère est un tourniquet qui n'a point de place fixe, et qui sert à faire passer indifféremment tous les principes et toutes les opinions.

Les gens froids et d'un esprit méthodique, font peu d'impression quand ils parlent : ils ne mettent ni chaleur dans leurs paroles, ni mouvement dans leurs gestes ; et ils fixent si peu l'attention et l'intérêt, que les mêmes personnes à qui ils ont raconté une histoire la veille, viennent la leur redire avec empressement le lendemain, la croyant nouvelle après l'avoir entendue par une autre bouche.

Rousseau accorde tant aux femmes,

qu'on ne peut être fâché de ce qu'il leur refuse.

Le visage le plus laid peut faire une impression délicieuse dans les momens où il exprime la douceur et la tendresse.

On ne peut trouver que deux sortes d'harmonie dans le style, disoit Diderot ; celle qui imite les phénomènes de la nature, et celle qui peint les sentimens ou les passions : c'est la juste harmonie qui fait souvent ce charme inconnu et inexplicable attaché à des vers ou à des morceaux de prose qui ne contiennent d'ailleurs que des idées communes. Il nous cita ces vers de Voltaire :

Et porter les langueurs de son ame abattue
A des amis ingrats qui détournent la vue.

Ce mot *abattue* traîne et semble

peindre la foiblesse ; *ingrats* est ingrat à l'oreille. Les vers sont charmans, cependant l'idée est commune.

Il nous cita des vers de Du Resnel, pour appuyer cette théorie :

Dans le sein de sa muse a trouvé le repos, etc.

Il nous fit remarquer la variété de l'harmonie suivant la variété des sentimens. Voulez-vous exprimer le calme, le silence et l'obscurité de la nuit, choisissez des mots sourds, des *e* muets, en sorte que vous ne rompiez pas le silence, même en le peignant. Avez-vous une idée fine et ingénieuse, ne vous servez pas non plus de mots sonores ; ne faites que la laisser entrevoir par les sons comme par l'expression. Votre idée est-elle forte, servez-vous de mots forts et retentissans.

Le défaut de Marmontel est de s'être laissé subjuguer par un genre d'harmonie toujours le même, qui

l'entraîne malgré lui : c'est dans le cœur qu'on trouve une harmonie variée. On pourroit objecter que les écrits purement raisonnables ne sont pas susceptibles de cette variété d'harmonie ; mais quel est l'ouvrage bien fait où l'on ne trouve pas une variété de sentimens ?

La déclamation de M.lle Clairon réunit deux avantages qui semblent en contradiction l'un avec l'autre ; l'enthousiasme et la perfection.

Rien ne fait plus de tort à la mémoire que l'ignorance ; on ne retient pas les choses qui arrivent seules dans notre tête, et qui n'y trouvent rien d'analogue pour les recevoir.

Au physique comme au moral, les peines légères qui se répètent chaque

jour sont cruelles ; elles ressemblent à la goutte d'eau qui creuse enfin le marbre.

Les gens qui sont accoutumés à être écoutés, mettent ordinairement peu de chaleur dans ce qu'ils disent : ils parlent bas, comme si chacun devoit se taire quand ils ouvrent la bouche ; et cette modération, dont on leur sait gré dans les petites villes, ne réussiroit pas dans les grandes, où l'on ne donne de l'attention que quand on y est contraint par tous les moyens imaginables.

Pour qu'une femme raconte agréablement, il faut qu'elle exagère gaiement et d'une manière remarquable pour elle et pour tout le monde ; qu'elle ne néglige aucun détail ; qu'elle s'anime et s'échauffe elle-même par ses propres récits. Pour les contes bouffons, dans lesquels le con-

teur ne met rien que la pantomime ; ils ne conviennent point aux femmes, pas même aux actrices.

Tant que le mot *préjugé* signifie prévention avantageuse, il faut toujours ajouter une épithète pour indiquer cette signification ; par exemple, *un préjugé favorable*. Préjugé *seul* se prend en mauvaise part : il ne faudroit pas dire *un préjugé consolant*, à moins qu'on ne voulût parler d'une erreur.

L'archevêque de Harlay étoit un très-bel homme ; les duchesses vinrent le complimenter sur l'érection du siége de Paris en duché-pairie : Nous sommes charmées, lui dirent-elles, qu'on ait couronné votre houlette. Il se tourna vers son grand-vicaire, et lui montrant ces dames : *Formosi pecoris custos*. La du-

chesse de Bouillon, qui savoit le latin, répondit, *Formosior ipse.*

M. de Marmontel, en relevant une plume qu'une jeune personne avoit laissé tomber, lui fit cet impromptu :

Eglé, cette plume est de celles
Qu'à vos pieds déposa l'Amour,
Quand ce Dieu, fixé sans retour,
Vous laissa lui couper les ailes.

On disoit que Turenne écrivoit fort mal : certaines gens, répondit-on, ne savent penser qu'en dedans.

Franconville, de M. d'Albon, renferme beaucoup de fabriques et de bosquets, tous destinés pour de grands effets, et tous en produisant un presque contraire. Le premier objet qui se présente, c'est le tombeau qui doit renfermer M. et M.me d'Albon, avec ces mots, *Mors non disjunget* ; mais l'on sait qu'ils sont

déjà séparés : ainsi cette chapelle ne peut attendrir. M. d'Albon a érigé un bosquet à l'amitié, mais entouré d'une crapaudière, en sorte qu'on est impatient d'en sortir. Il a mis un très-joli rocher dans l'intérieur d'un pavillon ; il a fait un chalet sur une hauteur ; on voit qu'il ne songeoit qu'à sa femme en le bâtissant ; et il n'a oublié qu'une chose, c'est de faire dans le rocher une route praticable pour elle. Le tombeau de M. de Gebelin, qui n'est pas loin, est un hommage rendu aux talens de cet antiquaire ; mais l'épitaphe est en arabe.

M. de Buffon m'a fait penser que rien n'est moins singulier et que rien n'est plus singulier que la perfection : elle semble à la portée de tout le monde ; ce n'est qu'une petite addition à ce qu'on connoît ; et cependant elle est extrêmement rare.

Il ne faut rien lire, rien apprendre, rien voir qu'on ne puisse l'appliquer aux circonstances de notre vie, de notre être entier, et non à des choses qui s'éloignent trop de nous ; il faut les concentrer, les métamorphoser en nous, et nous les assimiler par tous les rapports qu'elles ont avec nous : c'est ainsi qu'on franchit des pages entières, et qu'on lit à peine quelques lignes de certains livres, parce qu'ils n'ont aucun rapport avec notre manière d'être.

On demandoit à M. de Buffon ce qu'il feroit après ses minéraux. Je n'en sais rien, dit-il ; je ne pense jamais d'avance aux choses qui dépendent uniquement de moi ; et cependant je ne vis pas, comme on dit, au jour la journée. Il faut se préparer pour tout ce qui dépend des autres, voir comment on peut parer le mal, faire naître le bien, aller au-devant

des

des obstacles, user des caractères : mais quant à ce qui ne dépend que de nous, les circonstances nous décident dans le moment ; elles sont souvent si différentes de ce que nous pouvions présumer, qu'on eût fait un travail inutile en formant un plan avant d'être près de l'exécution. Ainsi M. de Buffon ne savoit pas encore s'il feroit rien de plus que les Minéraux. Il auroit fallu qu'il eût connu, pour nous répondre, sa santé, ses convenances, etc., dans un temps qui n'étoit pas encore.

Le roi de Suède prenoit un air familier toutes les fois qu'il parloit à la reine de France, et reprenoit un grand air de politesse quand il s'adressoit aux courtisans. Le roi de Suède, disoit-on, cherche à rétablir l'égalité entre le roi de France et lui; il craint de passer pour inférieur. L'empereur, au contraire, avoit tou-

jours, avec le roi de France, le ton le plus respectueux : il craint, disoit-on, de passer pour son supérieur.

Dans certaines positions, il n'est pas permis même d'être modeste ; car la modestie est une sorte d'aveu de ses avantages.

Les personnes qui manquent de mémoire, se persuadent que la lecture leur est inutile : elles se trompent ; quand l'étude ne fait pas germe, elle cultive toujours et prépare une terre plus féconde.

Il ne faut jamais parler des torts des autres envers nous.

Le grand secret de la conversation est, une attention continuelle ; l'empressement de l'esprit, quand cela est nécessaire, jamais celui des mouvemens ou de l'accent ; le sourire calme

et doux qui voile les années et qui rappelle un beau jour de printemps ; enfin, les ménagemens dans le ton, dans l'air, dans les paroles ; le soin de prévenir et de regarder : car la meilleure manière de s'occuper de soi, c'est d'être continuellement occupé des autres, sans affectation et sans agitation. La mobilité extérieure ne sied à personne. En se levant, en agissant précipitamment, on fait souvent des mouvemens brusques ou ignobles ; et l'inconvénient de manquer de grâce n'est pas le seul, car ces mouvemens trop vifs semblent vouloir captiver l'attention des autres, tandis que le calme et la douceur appartiennent à la modestie.

La princesse de Hesse-d'Harmstadt amena ses trois filles à l'impératrice, afin qu'elle choisît entre elles une femme pour le grand-duc : l'impératrice se décida promptement en

faveur de la seconde. On lui demanda le motif de sa prévention favorable ; elle répondit : Je les ai regardées toutes trois de ma fenêtre lorsqu'elles descendoient de carrosse : l'aînée a fait un faux pas ; la seconde est descendue naturellement ; la troisième a franchi le marchepied. Et, en effet, l'aînée est gauche et la plus jeune trop décidée.

Il faut corriger toutes les fautes qu'on reconnoît en soi ou qu'on voit dans son ouvrage, bien sûr que les autres en apercevront beaucoup encore qui nous sont échappées.

On demandoit à M. de Rhulière s'il étoit permis de dire du mal des morts ; il s'éleva vivement contre cette thèse. On voit bien, lui dit-on, que vous êtes sûr de vivre dans la postérité, puisque vous ne voulez pas qu'on vous y attaque.

Il faut prendre garde, quand on écrit, de ne pas mettre deux substantifs avec un régime différent ; ainsi, *Je hais la fausseté, la nouveauté de ce caractère me fait peur :* cette phrase seroit mal écrite, car elle feroit équivoque ; *fausseté* est à l'accusatif et *nouveauté* au nominatif.

Il est difficile de mettre en *spéculation* les gens qu'on aime pour eux ; les marques d'amitié qui sont notre ouvrage nous percent le cœur. C'est souvent pour cela qu'on prend plus de peine pour captiver un étranger que la personne à qui nous devons le plus.

Souvent le modèle primitif de quelque chef-d'œuvre de l'art n'est point dans la nature, et n'existoit que confusément dans l'entendement de l'artiste ; et l'on peut observer, entre l'être de nature le plus parfait et ce

modèle primitif et vague, une latitude sur laquelle les artistes se dispersent. De là les différentes manières propres aux diverses écoles, et à quelques maîtres distingués de la même école, etc. : toutes sont bonnes ; toutes sont plus ou moins voisines du modèle idéal.

M. de Buffon avoit fait des vers pour mettre au bas de mon portrait ; ils manquoient par la rime et par la mesure. M. de Buffon ne connoissoit pas même la règle qui fait succéder les vers masculins aux vers féminins : dès que je la lui eus apprise, il vouloit que je lui en donnasse une raison. Je n'ai jamais souhaité, disoit-il, de retenir toutes ces choses factices qui ne sont fondées sur rien, et qui sont uniquement l'effet du caprice des hommes ; et je dois en partie à cette ignorance volontaire des choses arbitraires, les progrès que j'ai faits dans

les connoissances réelles. Ignorance délicieuse, et incroyable dans un si grand et si savant homme ».

Les passions ne sont pas dans la nature de l'homme ; on n'y trouve que des penchans et des inclinations, et la vertu peut toujours en empêcher la fermentation et l'exaltation.

Il faut que tous les grands arbres aient un insecte d'une espèce particulière attaché à cet arbre ; c'est pour cela que M. *** s'attache à M. de Buffon.

Il est impossible d'avoir un style harmonieux sans corriger ce qu'on a écrit.

Les réflexions générales que fait naître la lecture de l'Histoire universelle de Voltaire, n'intéressent pas comme les réflexions que l'on fait

sur la société ; car l'on a vécu avec la société, et Voltaire ne nous a pas fait vivre assez avec les hommes, dont il veut cependant nous occuper par la réflexion.

M.me d'Estrées n'avoit d'autres connoissances que celles qui lui venoient de sa gourmandise : elle connoissoit la géographie par le jambon de Mayence ou par les carpes du Rhin ; l'agriculture de même, la chimie, etc.

M.me Geoffrin, ne recevant pas de visite de l'empereur, lui écrivoit du fond de son lit de mort : Vous partez, M. le comte ; vous emportez les regrets de tout Paris ; mais ne vous en reste-t-il point de m'avoir négligée ? serois-je la seule malheureuse ? Il vint la voir le lendemain. C'est bien là l'histoire du carré de douze.

Souvent on dit une chose très-agréable en ne faisant qu'exprimer, avec une parfaite vérité, ce qui se passe au fond de son ame ; beaucoup de gens, par une fausse honte, ne peuvent jamais se résoudre à se montrer au naturel.

Pour venir promptement à bout d'une chose, il faut avoir un but fixe et déterminé ; et quoique les assemblées marchent lentement, elles avancent très-vîte si l'on parvient à les décider sur le point où elles tendent.

Les yeux étant destinés à être le miroir de l'ame, le regard fixe qui ne laisse entrevoir aucune pensée est très-désagréable.

L'imitation de la douleur morale est toujours belle ; celle de la douleur physique est insupportable.

Souvent, disoit Diderot, l'effet d'une phrase tient à la place où elle est, qui lui donne un charme indéfinissable; car l'effet est d'autant plus grand, qu'on peut moins en rendre raison : par exemple,

Minos juge aux enfers tous les pâles humains;

cela est beau : mettez, *tous les hommes pâles;* cela est ridicule. Quelquefois aussi l'effet tient aux idées accessoires qu'on réveille, ou au tableau qu'on déploie devant les yeux. Si vous dites, *au levant*, *au couchant*, cela ne peint rien; mais

Des bords où l'aurore se lève,

voilà un tableau qui se développe.

Un jeune homme faisoit traîner un conte qui ennuyoit tout le monde, et en même temps il découpoit aussi longuement avec un petit couteau. Mon ami, lui dit M.me Geoffrin, il faut avoir de courtes histoires et un grand couteau.

L'attraction morale se fait à l'inverse de l'attraction physique : les petits corps sont contraints d'aller chercher les grands et d'entrer dans la sphère de leur activité ; mais ce sont les grandes ames qui vont au-devant des petites dès qu'elles ont la moindre analogie avec elles, et qui cherchent à s'en approcher.

Quand on a beaucoup de chaleur dans l'esprit, il faut ne la montrer aux gens froids que graduellement ; sans cette précaution, on les étourdit, et même on les indispose : c'est comme le coup d'archet, qui doit commencer doucement, afin de pouvoir enfler le son insensiblement.

On ne dit jamais *impardonnable* que des choses et non des personnes, parce que *pardonner* n'a que le régime indirect du datif. *Je lui pardonne*, et non le régime direct de l'accusatif,

Je le pardonne, ce qui seroit un solécisme. Pour les personnes il faut dire, *Vous êtes inexcusables*, ou *Vous êtes indignes de pardon.*

M. de Walpole et M. de Conflans ne mettoient point de poudre. Vous voyez, dit M. de Conflans à M. de Walpole, qu'on trouve encore du bon sens dans ce pays. Oui, répondit-il, mais il prend, pour le montrer, des voies bien détournées.

Quatrain du chevalier de Boufflers.

De l'Amour nous suivons les lois
De diverse manière :
Iris pour la première fois,
Et moi pour la dernière.

Il n'y a rien de si méchant que les peuples à demi civilisés, et l'on peut en dire autant des individus.

Le merveilleux ne se perd jamais ; la mémoire le retient toujours.

Il faut bien observer que l'élévation du style tient aux images et vient des images.

Trop s'agiter pour les petites choses, est une grande erreur, un grand défaut et un grand ridicule.

On est presque toujours sûr de plaire quand on dit franchement son sentiment intime; mais on le hasarde rarement : le sentiment intime a toujours quelque chose de plus piquant et de plus neuf que le langage usité dans le monde, et qui n'est que la superficie de la pensée.

La difficulté du rôle de Monime consiste en ce qu'elle ne doit jamais sortir de ce caractère de douceur qui la distingue, et qu'il faut cependant que l'actrice nuance et marque toutes les passions; en sorte qu'elle doit être maîtresse de sa voix jusqu'à un semi-

ton. Autrefois l'on ne faisoit que déclamer ; à présent il faut exprimer, sentir et peindre.

Quand on a une idée très-générale, dit M. de Buffon, il faut l'écrire simplement, et garder le coloris pour le développement qui rapproche nécessairement des objets physiques ; car plus une idée est abstraite, moins il est possible et convenable de la rendre par des images. Lorsqu'on a bien réfléchi et bien conçu une idée neuve et générale, l'art consiste ensuite à faire passer le lecteur par toutes les nuances qui nous ont conduit à cette idée, et à revêtir ces nuances du charme du style.

J'ai observé cependant que pour graduer ainsi son idée, il falloit qu'elle fût grande et neuve ; car les nuances sont insupportables quand elles nous traînent sur une idée commune ; et l'on ne peut pas descendre

plusieurs marches quand on n'est qu'à un degré d'élévation. C'est pour cela que les écrivains sans génie ont souvent, par l'instinct de cette vérité, un style coupé et des phrases détachées; ces sauts laissent un peu moins apercevoir la trivialité de leurs pensées.

M. Dubucq dit qu'on n'arrive au calme que par le désespoir. L'amour, selon lui, est un état de guerre : c'est pour cela que tous les termes en sont militaires ; *vaincu*, *vainqueur*, *chaîne*, *conquête*, etc.

Il ne faut jamais écrire sur un sujet qu'on ne connoît pas parfaitement. C'est ainsi que M. de Buffon faisoit toujours deux discours sur les objets qu'il vouloit traiter : l'un étoit métaphysique, et celui-là pouvoit s'écrire après de profondes méditations sans avoir examiné les détails ; mais pour

le second discours, il falloit le connoître de toutes les manières possibles. C'est ainsi qu'il se formoit les vues générales dont il composoit son ouvrage.

Les signes et les chiffres algébriques n'ont été inventés que pour éviter les longueurs du discours : mais si dans les sciences abstraites tout peut s'exprimer, il n'en est pas de même en morale ; car pour transmettre les nuances particulières de la pensée, il faudroit presque une langue pour chaque caractère, pour chaque individu. Les poëtes dramatiques marquent, il est vrai, les nuances des sentimens ; mais c'est toujours une collection d'individus qu'ils savent peindre, et non l'homme réellement existant, qui a son cachet à lui.

Quand on a un style formé et bien à soi, l'on ne peut en effacer l'empreinte,

preinte ni travailler pour autrui, sans se réduire à rien.

Depuis trente ans, nous disoit M. de Buffon, j'ai mis un si grand ordre dans l'emploi de ma fortune et dans celui de mon temps, que j'ai toujours de l'argent en réserve et du temps à donner à mes amis. Et cependant sa fortune étoit médiocre, et il faisoit chaque jour un travail immense qui devoit lui laisser peu de temps à disposer. L'art, pour en avoir, est de n'en perdre jamais, et d'élaguer les occupations inutiles et superflues ; de même il faut élaguer toutes les dépenses qui ne sont que de négligence ou de vanité, et ne conserver que celles de devoir et de bonheur.

L'attention fait trouver des idées nouvelles dans les choses les plus communes : on ne peut bien lire haut sans fixer son attention ; en un

mot, la distraction tue, anéantit toutes les facultés de l'esprit.

M. de Buffon disoit de certains oiseaux : On les a nommés *tyrans*, parce qu'ils sont cruels ; comme si les hommes vouloient toujours joindre l'idée du despotisme à celle de la cruauté. C'est ainsi que M. de Buffon nous rappelle toujours à des idées morales. Par exemple, il essayoit une petite aiguille aimantée : Voyez, disoit-il, *quelle sensibilité* ; parce qu'elle tournoit au moindre mouvement d'un chef.

Les mots d'art répandus dans la société, sont ceux dont on se forme les idées les moins justes ; car on les prend continuellement sous des acceptions très-diverses : tandis que les mots techniques qui ne sont employés que dans les ateliers, ont une signi-

fication précise ; car les ignorans ne s'en servent jamais.

Les anciens, dans leurs ouvrages de sculpture, travailloient en grand et ne faisoient point de petites recherches comme les modernes ; car ce sont les attentions de détail qui servent à désigner l'individu : tout ce qui est en grand convient à l'homme en général. On pourroit faire la même distinction entre leur morale et la nôtre.

Voltaire demandoit si la pièce de Mustapha étoit bien noire : *Non*, a-t-on répondu, *puce*.

On disoit des trois sœurs*** : Elles ne sont pas jolies, mais elles ont persuadé qu'elles l'étoient.

Il étoit très-facile d'écrire en grec ; car tous les noms avoient une signi-

lication; ainsi, sans beaucoup d'imagination, le style avoit du coloris par les idées accessoires : mais les gens de génie seuls peuvent écrire en françois; car il faut suppléer à la foiblesse du langage par la force des pensées. Le style des Orientaux, dont on fait tant de cas, est toujours par traits et sans aucune nuance ; il ressemble beaucoup à celui des poésies erses. D'ailleurs, les Orientaux n'avoient d'autre science que celle de la morale, la première de toutes chez les peuples qui se civilisent. La marche inverse est celle des peuples qui redeviennent barbares ; et l'application ne seroit pas difficile à faire.

Je vous aime infiniment plus que moi-même : phrase qui peut être métaphysiquement vraie quand on l'applique à l'amour divin ; car s'il est vrai que notre ame soit une étincelle de la divinité, nous devons nous ai-

mer dans le tout bien plus que dans la partie ; et ce tout étant infini, la phrase *infiniment plus* se trouve parfaitement juste.

Les hommes les plus dissimulés se décèlent par leurs manières générales.

Pour que l'esprit serve beaucoup dans la conduite de la vie, il faut qu'il puisse être d'intelligence avec l'esprit d'autrui.

Sedaine a cru que les hommes aimoient tout ce qui est vrai sans distinction : il s'est trompé ; ils n'aiment, au spectacle, que les vérités extraordinaires ; toutes les vérités communes ne leur font point d'impression ; le *qu'il mourût* du vieil Horace est d'une grande vérité, mais c'est une vérité extraordinaire.

Quand les mots sont bas, il faut les ennoblir par les circonstances; et si les circonstances sont ignobles, il faut en choisir de nouvelles qui présentent des idées plus relevées. Il est des mots qu'il faut éviter tout-à-fait; par exemple, la terminaison *vergogne* est basse malgré sa noble étymologie *verecundia*, seulement parce que tous les mots qui finissent de cette manière sont bas; *trogne*, etc. On rend bas des mots qui ne le sont point, par le cadre où ils sont placés, ou par le personnage dans la bouche duquel on les met. Les mots en *ards* sont pris en mauvaise part, *bavard*, *campagnard*. Le fond de la langue est commun à tous les genres et à tous les styles; et cependant, tel mot est exclu d'un genre sans l'être de l'autre; tel mot, sans être bas, ne peut entrer dans le genre noble; tel mot, qui n'est pas bas dans un ouvrage

d'un genre moyen, ou dans la bouche d'un personnage commun, peut l'être dans une tragédie ou dans la bouche d'un héros : les noms des objets les plus dégoûtans cessent d'être bas dans une histoire naturelle.

Préville dit que dans les visages ronds, le rire ressemble beaucoup aux pleurs, et que la différence ne peut être aperçue à deux pas de distance.

Les rôles à manteau sont les premiers du théâtre, parce qu'ils doivent peindre trois passions concentrées et qui se cachent ; l'amour dans la vieillesse, la jalousie, et l'avarice. Il faut plus de talent pour se faire deviner en se cachant, que pour montrer des sentimens directs.

La comédie de l'Avare n'est im-

morale que par l'ineptie des acteurs; il faudroit bien indiquer que les fautes seules de l'avare rendent son fils moins respectueux.

Préville fut flatté d'avoir joué le médecin du Cercle, de manière que chaque femme disoit. Ah ! voilà mon docteur, quoiqu'elles eussent toutes un docteur différent. Un acteur, comme un auteur, se tromperoit, s'il se proposoit d'imiter tel ou tel trait, telle grimace qu'il aura aperçue dans un homme; cela ne feroit aucun effet au théâtre : il faut des traits qui fassent un ensemble, un tout bien proportionné, et qui ressemble à tout le monde de cette espèce.

Il faut mettre l'infini entre l'amour qu'on a pour soi et son adoration pour le premier de tous les êtres ; et l'on peut s'assurer d'être parvenu à cette justice distributive

de tous nos sentimens, lorsqu'on ne balanceroit pas à préférer le néant au crime ou à l'impiété.

Quel prix attacher à présent à la société et aux vains éloges des hommes ? tous les gens distingués vivent dans la retraite ; les grands seigneurs, et le roi même, ont perdu leur éclat. Que reste-t-il donc sur la terre ? cette grande idée de Dieu, la vertu qui en est le culte, et le sentiment qui est l'augure d'un bonheur à venir.

M.me Geoffrin disoit à quelqu'un qui se moquoit de Raynal : Si la charité couvre une multitude de péchés, la bienfaisance couvre une multitude de ridicules.

Le chevalier de Châtelux disoit de la *Vie de Sénèque* par Diderot : Ce sont des phrases qui se sont enivrées, et qui se sont mises à courir les unes après les autres.

Le caractère des hommes a toujours quelque chose de féroce, puisque à tout âge l'on gagne à se cacher. Les qualités deviennent des manies, si l'on n'y prend garde ; car tout dégénère dans la vie, excepté la vertu proprement dite : le goût d'ordre peut même se changer en petitesse, la raison en sévérité, etc. Ceci demande d'autant plus d'attention, qu'une nuance sépare le mérite d'avec le défaut.

En parcourant Bagatelle et le jardin de M. de St.-James, on recueille plus de réflexions morales que d'images sensibles ; car la nature, ainsi tourmentée, ne dit rien à notre cœur : mais cet emploi bizarre de l'argent prouve à-la-fois notre impuissance et notre déraison.

Pope disoit : Quand le ciel nous a accordé une grande somme d'es-

prit, prions-le de nous en donner le double pour apprendre à faire usage de la première. On pourroit dire aussi, pour toutes les faveurs de la providence : Le premier de tous les dons n'est pas de les obtenir, mais d'en savoir faire usage. L'esprit et la raison, dit encore Pope, ont été créés comme le mari et la femme, pour s'aider mutuellement ; et comme eux aussi ils sont presque toujours en querelle.

L'expérience nous apprend que les combinaisons favorables et conformes à nos goûts, se rencontrent rarement, et ne reviennent presque jamais ; il faut donc savoir y mettre du prix, et se ménager tous les moyens de les conserver : et cette maxime de prudence, comme toutes celles du même genre, paroit rentrer nécessairement dans l'exercice de nos devoirs, et être, sous ces

deux rapports, essentielle à notre bonheur.

Il faut juger les grands hommes à l'inverse de la noblesse ; celle-ci doit prouver sa filiation, et les autres doivent montrer qu'ils tiennent tout d'eux-mêmes, ou plutôt du ciel.

On voit par-tout dans la maison de M. d'Albaret, l'homme qui se traite de la maladie de l'ennui. Son cabinet d'étude est rempli d'animaux bruyans ; on ne trouve pas dans toute sa maison un seul verre d'eau qui ne jaillisse sous différentes formes, afin de lui faire produire du mouvement : tout, chez lui, paroît arrangé pour satisfaire l'agitation et les goûts d'un enfant de quatre ans ; sur chaque table sont des vases remplis d'eau et de poissons de couleur. Le maître de la maison semble vouloir amuser ses regards pour sup-

pléer au vide de ses pensées. Cette maison est remplie de commodités incommodes : la même chambre, suivant quelques changemens de décoration, sert à différens usages ; mais pour obtenir ce qu'on veut, il faut toujours faire mouvoir des machines : c'est un théâtre, ce n'est pas une habitation.

L'honneur, la politesse, la pudeur, sont des vertus succursales ; elles ressemblent beaucoup à celles dont elles sont l'appui et qu'elles peuvent suppléer quelquefois : l'honneur à la probité, la politesse à la bonté, la pudeur à la chasteté. Il ne faut pas bannir ces vertus du second ordre, parce que leur origine a un peu moins de noblesse.

SUR UN NOUVEAU GENRE DE SPECTATEUR.

FRAGMENT.

Il ne faut pas être surpris que le Spectateur anglois ait été si souvent imité ; c'est un genre d'ouvrage dont le plan appartient à tous les hommes d'esprit, et auquel, pour ainsi dire, ils travaillent chaque jour. Ils ne doivent pas même craindre d'être plagiaires ; car les sujets varient nécessairement avec les pays, les mœurs et les siècles. Supposons donc une personne habituée à penser et à écrire un journal ou des feuilles sur les divers objets qui la frappent : le recueil des feuilles

composeroit déjà une grande partie des matériaux nécessaires à son ouvrage; elle pourroit y joindre de nouvelles idées qui fixeroient son opinion sur un grand nombre de choses; et cet ouvrage auroit un double mérite qu'on ne réunit pas toujours, celui d'être également utile à l'auteur et au lecteur. On pourroit le faire avec de l'esprit seul; il n'exigeroit pas le talent d'un livre de long cours : chaque discours auroit son titre; aucun sujet utile n'en seroit exclu; les hommes, les événemens et les choses. C'est ainsi qu'on mettroit à profit, et qu'on perfectionneroit par le style et par la réflexion, des idées chancelantes et passagères, qu'on n'auroit osé prendre pour guide sans les avoir approfondies; c'est ainsi qu'on se formeroit des idées fixes et à soi, sur tous les objets de la vie. Chaque chapitre se varieroit : l'un seroit

sur la lecture, un autre sur le goût, un troisième porteroit le nom d'un grand homme ou d'une femme célèbre : ce seroit encore un jugement sur la correspondance de Voltaire, un parallèle du style de Rousseau et de Thomas ; des idées sur le style en général ; du style épistolaire ; un voyage ; des Gracques et d'autres tragédies ; des pensées détachées sur tel ou tel sujet ; lettres à M. un tel sur un livre ou sur un événement, sur l'esprit du moment. On réuniroit quelquefois deux ou trois lettres en une, pour les rendre plus piquantes ; et si on ne vouloit pas imprimer cet ouvrage, on pourroit lui donner le nom de *Spectateur intérieur ;* car les objets se présentent à nous de deux manières ou sous deux grands rapports : le Spectateur anglois regardoit ce qui se passoit au dehors de lui et en rendoit compte au public ; on peut,

dans

dans un autre plan, et pour faire un livre solitaire, ne peindre ce qui se passe au-dehors que comme on le voit au-dedans de soi, et s'en rendre compte à soi-même : rendre ainsi deux choses, l'impression intérieure qu'on reçoit des objets extérieurs, et leurs images telles qu'elles se tracent dans notre cerveau, et non selon leur réalité. Dans ce cas, il faut se défendre de soi, et non s'y abandonner. Le Spectateur voyoit tout en-dehors ; celui-ci verroit tout en-dedans : le Spectateur faisoit un livre pour les autres ; celui-ci ne seroit que pour soi. Cette idée auroit dû venir plutôt à beaucoup de gens ; car rien de ce que les autres disent ou écrivent ne peut nous convenir parfaitement : leur morale s'accorde rarement avec notre cœur et avec nos circonstances ; leur médecine avec notre tempérament ou nos infirmités ; leur religion avec notre

conviction et notre croyance ; leur emploi du temps avec nos goûts et nos affections. Ainsi notre meilleur conseiller et notre meilleur instituteur sur la terre, sont toujours notre conscience et notre jugement. Mais avant d'entreprendre ce Spectateur, qui seroit nécessairement l'ouvrage d'un esprit parvenu à la maturité, il faudroit faire, dès la jeunesse, un journal pour former notre esprit à devenir notre conseiller, et notre conscience notre instituteur ; deux secours dont nous aurons besoin à toutes les époques de notre vie. Là, dans ce journal, on s'étudieroit sans cesse ; on compareroit son caractère avec ses principes, ses sentimens religieux avec ses défauts, sa sensibilité avec son amour-propre ; on tâcheroit ainsi de corriger les défauts par les qualités, et de prévenir les torts par les principes : on fixeroit les résultats de son expé-

rience sur toutes sortes de choses utiles, et l'on finiroit enfin un ouvrage qui seroit, pendant toute notre vie, la règle de notre conduite morale, religieuse, domestique, sensible et civile; qui nous guideroit, en un mot, dans tous nos rapports d'affection, de reconnoissance, de fortune, de santé et de bonheur. Ce livre, auquel on ajouteroit quelques observations tous les jours, contribueroit à nous rendre meilleurs et plus heureux : on ne le liroit jamais sans fruit; il rendroit superflu tout autre ouvrage de morale et de conduite, excepté l'évangile. Il faudroit avoir soin de bien conserver les maximes de tout genre, qui seroient bonnes pour nous et pour nos goûts: mais comme un journal est nécessairement écrit sans aucun soin, et simplement pour l'utilité et non pour former l'esprit, l'on devroit, dans l'automne de la vie, reprendre en

entier toutes les idées qu'il contiendroit, pour bien connoître notre façon de voir sur toutes sortes de sujets; car il n'en est aucun un peu intéressant, auquel les personnes dont l'esprit est exercé, n'aient donné de l'attention pour s'en former une idée presque invariable, même à leur insu. Mais en rédigeant, en écrivant avec soin ces réflexions qui errent dans notre pensée, on acquiert comme les titres de leur propriété: elles s'identifient avec nous beaucoup plus que celles des autres; et si la vieillesse les faisoit oublier, elles se retraceroient aussi plus aisément. Ce travail ressemble à celui d'un maître de maison qui entre dans son magasin, et qui met à leur place tous les meubles entassés; bientôt sa maison, qu'on croyoit dépourvue, prend un air d'opulence et de bon goût. Un ouvrage de ce genre présenteroit des idées

nouvelles et à soi sur tous les sujets : c'est tout ce qu'on peut espérer des livres étrangers; car l'on y cherche, par la méditation, les moyens de penser soi-même, d'acquérir quelques idées ; mais en relisant son propre ouvrage, l'on féconderoit bien mieux sa pensée qu'en lisant les ouvrages d'autrui. C'est ainsi que les graines d'un climat produisent plus quand on les sème dans un sol qui les a vues naître.

Il faudroit toujours laisser une feuille en blanc à côté de celle où l'on écrit pour soi; car les pensées dont nous avons cru voir le terme et les accessoires, se trouvent souvent augmentées le lendemain, et liées à d'autres qui s'y sont réunies à notre insu.

Montaigne ne vouloit peindre et examiner que lui. Le Spectateur, tel que nous venons de le définir, seroit le miroir intérieur de tous les

objets extérieurs. On aperçoit toujours dans les choses plusieurs points de vue, suivant ses différentes facultés. L'homme à imagination voit tout en tableau; l'homme sensible tâche d'émouvoir; l'écrivain cherche l'impression qu'il veut faire sur les autres : mais dans ce Spectateur on ne chercheroit que celle qu'on a reçue.....

PENSÉES

ET

SOUVENIRS.

Les passions qui nous viennent de la nature, sont violentes et passagères ; les passions qui tirent leur origine de la société, sont moins ardentes, mais plus durables, comme tous les effets de l'habitude, qu'on pourroit nommer la rivale de la nature, et non une seconde nature.

L'amour-propre et l'amour de la gloire n'ont qu'une liaison fort abstraite, et qui n'a rien de réel.

Les Français traitent les femmes

comme les Egyptiens traitoient leurs légumes; ils les adorent : et cependant ils portent envie aux peuples qui les foulent aux pieds, et la coutume reçue leur semble une superstition ridicule qu'ils n'osent abolir.

La principale source des erreurs de l'homme, c'est de chercher toujours, dans les causes physiques, l'origine et l'explication des effets moraux.

La pudeur naturelle aux femmes, semble prouver que la finesse du goût tient autant à l'instinct qu'à l'habitude.

Il faut écouter attentivement tout ce que les autres disent, et c'est ainsi que l'esprit marche et s'avance avec les idées du siècle. La plupart des vieilles femmes n'écoutent point, et c'est en partie pour cela que leur esprit paroît baissé.

Un paysan disoit à Henri IV qu'il ne connoissoit pas, Je gagne quarante sous par jour. — Qu'en faites-vous? — J'emploie dix sous à me nourrir, dix sous à payer mes dettes, dix sous pour l'avenir, dix sous dans la rivière : c'est-à-dire que je me nourris; que je nourris mon père, c'est ma dette; mes enfans, c'est l'avenir; et le collecteur, c'est la rivière.

M.me du Défan disoit de M.me de Chaulnes : Elle a la jouissance de toutes les facultés de l'esprit, mais elle n'en a pas la propriété.

M. de B.** fuyoit avec ses troupes poursuivies par les ennemis. Qui fera l'arrière-garde, demanda-t-il à un officier? — Mon général, ce sera le plus mal monté.

Le comte de C.*** portoit toujours

sa cocarde par derrière : Voilà, dit quelqu'un, une cocarde qui a bien vu l'ennemi.

M.me de Cambis faisoit peu de cas de l'esprit de traits : il suppose toujours, disoit-elle, qu'on ne pense pas par soi-même, et qu'on a besoin que sa pensée soit excitée par celle d'un autre.

Au temps du siècle d'or, comme on ne connoissoit qu'un petit nombre de principes sans combinaisons, sans résultats, sans conséquences éloignées, il semble que tous les esprits touchoient immédiatement à la vérité.

On ne doit pas s'étonner si l'intelligence des femmes est précoce, et si les progrès des hommes sont tardifs ; on ne parle aux uns que du présent, et aux autres que de l'avenir.

La nature ne travaille que pour l'ensemble, mais c'est parce qu'elle a ordonné à l'homme de travailler pour l'individu.

Quand l'homme veut mépriser la nature, il s'éloigne de la route qu'elle lui a prescrite ; et c'est ainsi que l'amour de la patrie a rendu les Romains féroces, mauvais maris et mauvais pères.

Amour de la patrie, humanité ; termes vagues et vides de sens, que les hommes ont inventés pour cacher leur insensibilité sous le voile même du sentiment. Ces expressions me rappellent toujours le reproche que notre Seigneur faisoit aux Juifs : *Hypocrites*, disoit-il, *enfans dénaturés, vous croyez avoir rempli votre devoir envers vos parens, quand vous leur dites, J'ai fait une offrande sur l'autel, des présens que je vous destinois.*

Si je plaidois la cause des femmes, je commencerois par prouver que les hommes ne peuvent attribuer à la différence des organes la supériorité de leurs talens, et qu'il faut l'attribuer nécessairement à l'éducation.

Je parlerois ensuite de cette éducation et des objets dont on nous occupe; je démontrerois que la nature de ces objets modifie notre esprit et nos penchans, sans exiger moins d'intelligence et de capacité.

Dans la troisième partie, je citerois divers traits qui prouvent que si les femmes ne sont pas susceptibles d'une aussi grande application que les hommes, elles sont en revanche plus continuellement vertueuses et plus patientes; sorte de constance qui vaut bien celle du travail: et peut-être que la force qui supporte les douleurs, est la même qui donne le génie.

Ma fille disoit en parlant de son goût pour Paris : J'y compte mes printemps par mes hivers.

Je vous trouve charmante dans un moment où l'on ne trouve rien de charmant, disoit à son amie M. de Buffon près de mourir.

On disoit d'une femme : Rien d'elle ne lui appartient, pas même ses défauts.

M. de Stainville, dans sa mission en Bretagne, si désapprouvée, disoit : La partie civile reste à M. de Tiars ; — Et à vous l'incivile, reprit M. le duc d'Orléans.

On disoit de M. de C.*** qu'il avoit l'air de tout.

On connoît peut-être plus l'immoralité des hommes par ce qu'ils

ne disent pas, que par ce qu'ils disent.

On disoit de M.me de Lauzun : Elle s'est modelée sur le caractère qu'on lui a donné d'abord dans le monde, et c'est pour cela qu'elle est parfaite.

Des sauvages avoient pris un capucin ; ils ne pouvoient se lasser de le regarder ; mais bientôt après on leur amena un récollet : alors leur joie fut inconcevable, et ils ne cessoient de s'écrier, Voilà la femelle.

M. Dubucq disoit que la propriété est toujours une chose violente ; que son état de maison est nécessairement un juge, un procureur et un soldat.

L'archevêque de Sens disoit toujours son secret quand il étoit en colère.

M.me Geoffrin disoit en parlant de son caractère et de celui de sa fille : Je suis une poule qui ai couvé des œufs de canard.

Un livre sublime, disoit M. Dubucq, paroît dans une traduction, comme un grand seigneur exilé qui n'est plus en crédit.

M.me du Défan accusoit tous les penseurs d'affectation ; elle prenoit la force pour l'effort.

On a appris aux femmes à vivre, à sentir, à juger, à parler pour le moment présent ; de là cette promptitude dans nos réflexions et dans nos réparties, qu'on nomme instinct.

Si les défauts qu'on reproche aux femmes, la foiblesse, la sensibilité, la timidité, sont conformes à leur nature et à l'ordre des choses, ce sont donc des vertus.

Les hommes qui sont destinés à s'occuper beaucoup plus de l'avenir que du présent, doivent avoir l'esprit moins prompt et le cœur moins sensible.

Les philosophes de l'antiquité ne valoient pas moins que les nôtres ; cependant ils n'écrivoient point, et ils se contentoient d'instruire les hommes, de les guider et de se vaincre eux-mêmes.

La gloire est un fantôme que nous adorons quand il est loin de nous, et qui se dissipe à mesure qu'on s'en rapproche.

Il ne faut jamais dire à quelqu'un, Vous n'étiez pas fait pour cela, Vous n'aviez pas les talens nécessaires, etc. C'est le rendre plus malheureux que les damnés, en lui ôtant jusqu'à la douceur des regrets.

La

La coupe de Circé est l'image des reproches; ils ôtent le sentiment à ceux à qui on les adresse.

Les femmes ne peuvent comprendre les mots collectifs.

L'avenir et le présent sont toujours en rivalité: tout ce qu'on donne à l'un on le dérobe à l'autre. La sensibilité des femmes les livre entièrement au présent, sans prévoyance pour l'avenir: elles n'ont jamais écrit que des lettres; elles ne compôsent pas, elles inventent. On leur doit l'art de la peinture et de la poésie: mais elles s'arrêtent au premier pas, et les hommes marchent sur leurs traces, les devancent et atteignent le but; car ils savent vivre à une grande distance d'eux-mêmes.

Pour plaire il faut avoir des connoissances générales de tout, c'est-

à-dire, superficielles. Pour être admiré il faut se borner à un seul objet ; ainsi les plus grands talens des femmes sont bientôt négligés : enfin avant de décider que les hommes sont supérieurs aux femmes, il faudroit savoir si l'on doit apprécier le génie par la grandeur des objets dont on s'occupe, ou par la finesse des moyens qu'on sait mettre en usage. Quel est donc ce genre d'esprit qui détermine la supériorité? Cette question n'a jamais été décidée que par l'amour-propre de quelques individus.

Si les femmes, même celles qui sont célèbres, ont toujours été médiocres, c'est qu'elles ont usé leurs forces à vaincre les obstacles.

Les douces caresses des parens préparent nos ames aux affections sociales, mais nous rendent malheureux en société : l'ame, accoutumée

au plus fort de tous les appuis, s'abat et se flétrit dès qu'elle n'est plus soutenue que par de foibles liens.

Les vues basses imposent silence à toutes les physionomies ; car on ne parle point un langage qui ne sauroit être entendu : dès-lors, plus de bonté dans le sourire, plus de caresses dans les regards ; c'est la tête de Méduse qui change tous les hommes en statues. Les vues basses ne peuvent peindre que la tristesse : ce sentiment est le seul qui appartienne à l'homme solitaire ; et pour le rendre dans toute sa force, il faut éteindre entièrement les éclairs qui partent des yeux, et qui semblent unir l'homme, par le regard, à tous les objets qui l'environnent.

Je connois des gens très-pares eux, dont la mémoire a cultivé l'esprit à leur insu.

L'objet qu'on doit voir le plus en grand, c'est le bonheur ; on est toujours malheureux quand on le fait dépendre des détails. Je connois des gens dont l'ame n'est qu'un assemblage de petits goûts : ces gens-là ne se contentent pas d'adopter le système qui borne notre existence à cette vie ; ils la divisent encore cette existence momentanée, en jouissances imperceptibles. Musique, peinture, poésie, spectacles, mets délicats, comment serez-vous les sources de mon bonheur ? comment serez-vous une barrière entre le néant et moi ? vous n'avez d'autre avantage sur cet état si craint et si peu senti, que de le réaliser, et de m'en donner la connoissance.

La connoissance des hommes est un mérite plus rare qu'on ne pense ; on est trop occupé de soi pour porter au-dehors toute la force de son atten-

tion ; les grands hommes sont nécessairement étrangers à cette science. Pour que le génie ose prendre son élan, il faut qu'il ignore tous les liens qui l'attachent à la terre ; il faut qu'il se croie un être isolé. Dès qu'il se voit des semblables, son enthousiasme s'éteint ; et pour inspirer de l'admiration, il faut se méconnoître et être méconnu.

Je connois un homme qui ne manque ni d'esprit ni de talens, mais dont la vue morale est aussi bornée que la vue physique. Il fait de jolis vers, mais il ne peint que ses goûts, qu'il honore du nom de passions : ses goûts sont si petits, qu'il ne peut les communiquer aux autres ; ils se perdent, en quelque manière, sous les images qui les expriment. Il saisit tout ce qu'on lui dit par un petit côté ingénieux, dont il vous parle à l'oreille, et qui vous impatiente

en vous détournant de l'ensemble : ce sont les petits fils de l'araignée qu'on met en parallèle avec les travaux de Minerve.

Nous sommes quelquefois modestes par orgueil ; les éloges sont un jugement, et ceux qui les donnent ne paroissent pas dignes de nous apprécier. Tel homme tremble et pâlit quand on parle de ses ouvrages, et par son sérieux vous impose silence ; c'est qu'il craint que vos louanges ne l'humilient. En effet, on se rapproche un peu de ses supérieurs en les flattant, et M. ** aime assez qu'on se tienne à une certaine distance de lui et de son livre.

Comment les hommes qui ont le plus d'orgueil trouvent-ils une sorte de vanité dans l'avilissement de l'espèce ? J'aime la fierté qui ne tient pas

à l'opinion des choses, mais à l'opinion de soi.

M. **, avec de l'esprit et des connoissances, a mis sa réputation au niveau de son extrême modestie.

M. ** aperçoit très-promptement le plus petit défaut de justesse dans les principes des autres ; on diroit qu'ils battent toujours la mesure trop tôt ou trop tard : il corrige les idées, et même les récits, comme un architecte redresse une colonne un peu inclinée ; ses yeux sont blessés par le moindre écart : et cependant il contredit avec douceur; car il sent bien qu'il ne faut pas employer de trop grandes forces pour vous ramener précisément sur la ligne droite.

Un homme d'esprit qui n'écrit pas, et qui ne veut jamais écrire, varie ses lectures, laisse errer sa pen-

sée sur toutes sortes d'objets, se plaît dans toutes sortes de sociétés, en un mot touche à l'esprit des autres par tous les points: un auteur, au contraire, fixe sa vue sur son ouvrage, et dédaigne tous les matériaux qui ne peuvent servir à son édifice. C'est ce qu'on pourroit nommer *la personnalité de la pensée.*

On juge le plagiat comme les Lacédémoniens jugeoient le vol : on ne fait grâce au fripon qu'en faveur de son adresse.

L'amour de la gloire n'est qu'une exagération continuelle de notre être.

Un caractère est toujours simple, quand une seule chose l'intéresse.

M. Thomas et Jean - Jacques ont un grand rapport dans leur manière d'écrire; la différence de leur style

tient seulement à l'espèce de leurs images : l'un les prend uniquement dans la nature sensible et dans l'individu ; et l'autre les prend dans les masses, dans la nature immobile et majestueuse.

Bolimbroke, qui n'avoit jamais entendu la messe, fut tellement transporté de la beauté de cette cérémonie, qu'au moment où l'archevêque éleva l'hostie, et où tout le peuple tomba à genoux, il dit tout bas à son voisin : Si j'étois roi, je ne remettrois jamais cette fonction à un autre !

On disoit d'une femme qui revenoit cent fois sur la même idée, quand elle la croyoit ingénieuse : Cette femme ne quitte jamais une jolie chose qu'elle n'en ait fait une bêtise.

M. Haller tâtoit son pouls au moment de son agonie ; il disoit, L'artère

bat encore, elle bat, elle ne bat plus; et il mourut.

Un homme d'affaires avoit dicté une lettre à M.me de Brancas; elle la relut tout haut, et elle s'écria par distraction, Je n'ai jamais rien écrit de si plat. L'homme fit un éclat de rire. Ah! monsieur, reprit-elle, je me doutois que vous aviez de l'esprit; mais vous m'en donnez la preuve.

Un fermier-général tenoit une grande maison à la foire de Beaucaire; la chaleur étoit excessive: il reçut toutes les dames qui dînoient chez lui en corps de chemise, en bonnet de toile; et s'excusant un peu auprès de M.me de Brancas, il lui dit, M.me de Monteynard me l'a permis. J'y consens, répondit-elle, pourvu que vous ne quittiez rien de plus. Tout le monde fit un éclat

de rire, et le fermier-général alla s'habiller.

Le duc d'Orléans étoit fort gros; il dit en revenant de la chasse, J'ai pensé tomber dans le fossé. Monseigneur, il en eût été comblé, répondit un homme de sa cour, habitué à faire des calembourgs.

Cet homme est bien ennuyeux, disoit le roi au maréchal de Noailles, en entendant bavarder un habile général. Vous avez raison, dit M. de Noailles; à votre place, je le tiendrois toujours à la tête de l'armée.

M. Ducré avoit fait un mémoire pour le roi, où il se louoit d'une manière indécente. Vous oubliez, dit le duc d'Orléans, d'apprendre à sa majesté que vous êtes joli.

Il faut souvent, disoit M.me Necker,

éviter de rendre sensible par une image, une idée métaphysique, quelque juste qu'elle soit ; car on dénature nécessairement un peu l'idée en lui donnant un corps ; et d'ailleurs l'on présente une prise aux critiques, et comme une possibilité de nous saisir par quelque côté, qu'ils n'auroient pas eue sur une pensée abstraite.

On prouve que l'on a du caractère quand on parvient à vaincre le sien.

Quand on cesse un moment de s'occuper des personnes sur qui l'on a concentré toutes ses attentions, elles oublient le passé, et vous savent mauvais gré du présent ; il ne faut avoir des soins continuels que pour ceux à qui nous les devons : mais il ne faut pas être pour sa société comme le soleil qui éclaire sans cesse, mais comme les astres qui

percent de temps en temps l'obscurité de la nuit, et qui se font ainsi plus remarquer.

La force dans le style, n'est, en dernière analyse, qu'une suite d'expressions qui réveillent un plus grand nombre d'idées accessoires. Ainsi, dans le discours soûtenu, le mot de *coursier* est préférable à celui de *cheval*, non-seulement parce qu'il vous rappelle la beauté et la légèreté de cet animal, mais encore parce qu'il vous donne une opinion favorable de la personne qui emploie ce terme par préférence; car quand on n'a pas reçu une bonne éducation, on ne se sert jamais d'expressions nobles.

Tout ce qu'on peut faire par l'association des idées est inconcevable; il n'est pas vrai cependant, comme les philosophes le soutiennent, que le langage ait fait les hommes ce

qu'ils sont, mais il est vrai qu'il contribue beaucoup à les perfectionner. Ainsi, ceux d'entre les modernes qui semblent regarder la beauté du style comme un avantage peu digne d'estime, sont absolument en contradiction avec leurs principes. D'Alembert disoit, par exemple, qu'il ne donneroit pas une obole de la langue de M. de Buffon; ce qui prouve bien qu'il n'enchaînoit pas les idées comme les chiffres.

Quand on écrit avec chaleur, quand on est bien pénétré de son objet, non-seulement toutes les idées accessoires se réveillent dans l'intérieur de notre ame, mais encore le cœur s'échauffe, et met notre pensée en rapport avec tous les objets extérieurs: de là naît le style figuré. Il faut sur-tout que l'image se présente d'elle-même, et non qu'on la cherche; car si l'esprit seul a fait

effort pour rencontrer un rapport convenable quand il ne s'est pas offert de lui-même, le lecteur rejette ce rapport, cette liaison, et se refroidit en ne suivant plus l'auteur dans la marche qu'il a adoptée. Les auteurs sont comme les comédiens : souvent ils imitent bien ; et alors ils intéressent le lecteur ou le spectateur : souvent ils imitent mal, et exagèrent ; ils sont à côté du naturel ; et ils déplaisent. C'est pour cela qu'on n'apprend pas à bien écrire ; car on naît bon écrivain comme bon peintre ou bon musicien. Un père peut, par l'association des idées, faire de son enfant non un homme de génie, mais un homme d'esprit et de bon sens, un bon philosophe, un bon moraliste, un homme courageux, etc. Il faudroit s'occuper pour cela à ne laisser jamais entrer un mot dans la tête d'un enfant, sans que ce mot réveille l'idée juste et le sen-

timent précis de la chose qu'il représente. On voit le pouvoir de l'association des idées, dans les terreurs paniques que tant de gens ne peuvent vaincre. En vain se disent-ils que les esprits, que les loups garoux n'existèrent jamais; la nuit, la peur s'empare de tous leurs sens; ils tremblent et ne peuvent se rendre maîtres de leur foiblesse. Toutes les fois qu'un mot réveille toujours le même sentiment juste ou faux, il s'augmente par cette répétition. La force du style consiste souvent à se servir de mots peu usités, qui raniment l'attention et qui présentent un plus grand nombre d'idées accessoires, et à réunir, sous le plus petit nombre de mots, la plus grande somme d'idées possible. Quand on écrit, on sent continuellement la pauvreté de la langue; elle exprime bien un sentiment, mais elle est insuffisante pour les nuances. L'homme qui parle bien est

celui

celui dont la mémoire seconde toujours la pensée; car un philosophe ne peut pas adopter ce vers de Boileau :

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement.

M. Dubucq disoit : On a fait un livre de synonymes, et cependant il n'y a point de mots synonymes; mais je voudrois faire un livre pour toutes les phrases synonymes, phrases qui rendent la même idée avec les accessoires qui appartiennent à la personne qui parle, aux temps, aux lieux, etc.

AINSI UN PHILOSOPHE DIT:

Tout ce qui est reçu l'est à la manière de celui qui reçoit.

UN POÈTE DIT:

Une feuille de rose empécha l'amour de dormir toute la nuit.

UN POLITIQUE DIT :

Et qui veut tout pouvoir ne doit pas tout oser.

UN ARTISTE :

Le ressort trop tendu se relâche.

UN JOUEUR :

Qui prend une carte de trop doit crever.

M. Dubucq disoit par allusion aux plagiats de Voltaire : C'est toujours l'Amphitryon, le Jupiter, qu'on croit le maître de la maison où il s'est introduit.

Un avare apprenant qu'un autre avare de ses amis avoit hérité de cent mille livres de rente, s'écria : Ah ! comme il va épargner !

C'est une maladie, disoit-on, que

la passion de ce pauvre abbé Trublet pour être de l'Académie française ; il y pense jour et nuit. *Monsieur*, répondit Duclos, *l'Académie n'est pas faite pour les incurables.*

Pline le naturaliste avoit écrit deux livres *de dubio sermone*, pour apprendre, disoit-il, à s'exprimer d'une manière si fine, que les tyrans ne pussent vous entendre.

On ne se gêne jamais pour les autres, qu'on ne les gêne en même temps.

Comme il est impossible d'avoir des attentions particulières pour toutes les personnes de la société, il faut les concentrer dans ses devoirs ; car c'est ainsi que les préférences n'humilient personne.

M. Huber disoit : Quand on me

donne du gros vélin à découper avec de gros ciseaux ; il me semble qu'on m'oblige de parler à un sourd : je ne pourrois lui rien dire de délicat ; car l'on ne se résout à crier que pour des choses communes : on pourroit ajouter, ou des choses sublimes ; mais cette manière de parler à des sourds n'appartient pas à tout le monde.

On disoit d'un homme qu'il étoit bon... Est-il la terreur des méchans, répondit M.me Geoffrin ? Elle disoit du maréchal de Richelieu et de l'abbé de Voisenon : Ces deux hommes-là ne sont que les épluchures des grands vices. Car le piquant de l'esprit de M.me Geoffrin consistoit toujours à rendre des idées ingénieuses par des images triviales, et, pour ainsi dire, de ménage ; son esprit étoit toujours enté sur un ton bourgeois.

Le grand art d'une maîtresse de

maison est d'empêcher que personne dans sa société ne prenne trop d'espace aux dépens des autres : mais ce qu'il faut éviter sur-tout, ce sont les longues lectures ; celui qui lit est seul content, tout le reste est ennuyé.

On peut se faire une loi et une règle pour remplir ses devoirs réels ; car il faut aller à la vertu par toutes les routes : mais quant à ce qu'on nomme des devoirs de société, il faut sur-tout éviter les systèmes ; car les autres s'en aperçoivent dans l'instant. Il ne faut ni louer, ni parler, ni faire parler, etc., qu'autant que cela nous est agréable. Si c'est par réflexion, on ne nous en sait jamais gré ; parce qu'il est impossible de contrefaire l'air du plaisir, et qu'on laisse percer sur sa physionomie ou l'ennui, ou la contrainte, ou l'indifférence. Molière avoit donc une grande

raison, quand il faisoit dire à Arnolphe :

Et le bon sens paroît
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.

Une véritable marque d'attachement, c'est de ne pas s'apercevoir des défauts des gens qu'on aime, ou du moins de n'en recevoir aucune impression, qu'autant qu'ils ont rapport à leur affection pour nous.

La différence du style fait seule la différence apparente de l'esprit des hommes; car dans la conversation et sur les sujets ordinaires, les mêmes idées se présentent à tous, ou à-peu-près, et ils ne se distinguent que par la manière de les exprimer.

Marmontel disoit que les ressources du style étoient sur-tout nécessaires dans les landes des idées communes, et qu'elles étoient indispen-

sables pour les transitions, etc. ; car dans les momens de passion le style est moins important.

Pensez profondément sur un sujet ; furetez tous ses rapports ; faites comme le chien de chasse quand il suit et découvre sa proie ; et vous trouverez souvent des ressources et des idées que vous n'auriez pas même soupçonnées : cependant il est des sujets ingrats ; et si, après une longue méditation, un examen souvent réitéré, ils ne fournissent rien, il faut les abandonner.

Le goût du plaisir, disoit M.me Geoffrin, vous met continuellement dans la dépendance. Aussi ne marquoit-elle jamais de curiosité, pour n'avoir pas des parties à arranger ni des obligations à contracter.

M. Gibbon a répandu sur une im-

mense érudition, la plus profonde et la plus fine connoissance des hommes et de l'humanité, des nations et des individus de tous les rangs; il a réuni le philosophe et l'homme sensible; et cette histoire du Bas Empire, ignorée pendant plusieurs siècles, deviendra, je n'en doute point, la plus connue et la plus citée. Il a montré que les hommes extraordinaires ont existé dans tous les temps, et que la nature, qui n'avoit d'abord refusé qu'un Tacite à Aurélien ou à Zénobie, n'a pu se résoudre à laisser son ouvrage imparfait. Il a moins de précision que cet historien; mais en revanche, il a plus de variété dans les idées: on voit que les écrivains romains ont été le modèle et peut-être la source de son ouvrage; mais c'est une source qui s'est grossie de tous les torrens de pensées qui ont coulé dans tous les siècles. M. Gibbon a montré ce

qu'une imagination sensible et féconde peut encore ajouter à la profondeur et à l'étendue de l'esprit.

L'ouvrage de M. Gibbon mérite la plus grande célébrité ; mais je refuse toujours mon suffrage aux trois derniers chapitres. Pourquoi l'homme de génie, qui fait son dieu de la gloire, et qui croit vivre éternellement dans son sein, veut-il ôter la même espérance à ceux qui mettent leurs vertus à la place de cette gloire?

SUR L'AME.

FRAGMENT.

L'AME est un être simple ; c'est le sentiment de notre existence : exister ce n'est donc pas penser ; car la pensée suppose des combinaisons, et un être simple n'en peut faire seul.

On pense, quand le *moi* est mis à portée d'apercevoir les traces des sensations sur l'organe du cerveau ; c'est alors que ce *moi* décide, approuve ou rejette : il juge seulement les idées que son cerveau lui présente, et sa volonté ne peut rien sur cet organe ; car s'il étoit le maître, il éloigneroit les idées affligeantes, pour en substituer d'agréables ; mais l'organe lui fait la loi. Il faut donc que

l'ame use d'adresse, si l'on peut s'exprimer ainsi, pour se présenter des pensées agréables ; c'est dans ce but qu'elle cherche les plaisirs des sens. L'ame n'a donc aucun pouvoir immédiat pour éloigner ou faire naître une suite d'idées ; étant une et simple, elle n'est pas même susceptible d'être perfectionnée : toutes nos acquisitions se bornent à la vie présente. Les pensées que j'ai aujourd'hui sont peut-être très-différentes de celles que j'avois hier, et peut-être entièrement nouvelles pour moi ; cependant, c'est ce *moi* qui pensoit hier et qui pense aujourd'hui : je n'ai presque aucune des idées que j'avois il y a dix ans ; et cependant, si l'on me rappeloit un crime commis dans ce temps-là, le remords m'avertiroit de ma coexistence.

Qu'un homme tombe dans le délire, son ame reste immuable : elle aperçoit bien nettement les traces bizar-

res que la fièvre forme dans son cerveau : il en est de même de la folie, du sommeil, etc. ; et s'il est vrai qu'on puisse dormir sans rêver, c'est que le relâchement des fibres est si grand, qu'ils ne présentent rien de distinct à l'attention de notre ame ; c'est une sorte de mort dont la durée seroit une mort réelle. Mais une preuve que l'ame a même alors le sentiment de son existence, c'est que cet état de sommeil profond est très-agréable, et qu'on s'irrite contre ceux qui nous arrachent à ses douceurs : et cela n'est pas surprenant ; car le sentiment simple de l'existence est un bonheur sans mélange ; il concentre tous les temps dans un point indivisible : comment en mesurerions-nous alors les intervalles ? C'est par ces réflexions qu'on diminue les craintes et les horreurs de la mort.

L'homme peut parvenir à se donner une mort momentanée, en empê-

chant son ame, pendant quelques secondes, de se fixer sur les modifications de son cerveau : c'étoit le secret de ce curé espagnol dont parle Descartes. On pourroit aussi fixer son ame sur une seule idée, et se détacher tellement de toutes les autres, qu'on réduiroit à l'inaction quelques portions essentielles du cerveau, ou au moins, si elles agissoient, ce seroit sans témoins et en pure perte : c'est le secret des passions, de la folie, de l'esprit faux et de la déraison.

Se rappeler n'est pas un acte de la volonté par lequel notre ame agit sur le cerveau ; c'est seulement un ébranlement, d'abord confus, et ensuite plus distinct, des fibres analogues ; ébranlement dont l'ame est le témoin. L'homme, les plantes, les animaux, ont reçu de la nature tout ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance ; de l'air pour respirer, de l'eau pour se désaltérer, des fruits pour

flatter leur palais : comment ne trouverions-nous pas au fond de notre cœur le sentiment destiné à nous faire supporter et même chérir l'existence !

Nous avons disputé long-temps sur l'avenir, M. D*** et moi ; il veut me prouver que je n'ai point d'ame, et qu'après la dissolution de ce foible corps, il ne restera plus rien en moi qu'un souvenir. J'en appelle, et je lui donne rendez-vous après ma mort aux pieds du trône céleste.

Toute la nature, m'a-t-il dit, n'est autre chose que des sensations graduées : la pierre sent, mais très-foiblement ; la plante sent plus que la pierre ; l'huître plus que la plante ; et c'est ainsi que je m'élève jusqu'à l'homme. De foibles sensations ne laissent aucun souvenir d'elles-mêmes : l'empreinte légère de mon doigt sur un corps dur, ne sauroit se conserver ; mais des sensations plus fortes

produisent enfin le souvenir ; souvenir qui n'est autre chose que la pensée, ou, si vous l'aimez mieux, qu'une empreinte durable. La seule matière suffit donc à l'explication de tous ces phénomènes ; et si elle est susceptible de sensations, elle est aussi susceptible de pensées.

Je veux, lui ai-je répondu, que nos idées nous viennent des sens ; qu'en conclurons-nous ? Quest-ce qu'une idée ? est-ce la sensation même ? non, car je ne puis être témoin des plaisirs d'un gourmand ; je puis en avoir l'idée et mourir de faim en le regardant. L'idée d'une sensation, comme l'idée d'une chose, est très-distincte decette chose. De plus, toutle monde sait que dans certains momens de préoccupation, on peut manger, regarder, recevoir même une blessure mortelle, sans avoir la conscience de ces différentes modifications ; nouvelle preuve qu'elles ne sont pas des

idées. Il y a donc un être, quel qu'il soit, qui reçoit le tribut de nos sens. Cet être est-il occupé ailleurs, il perd toutes les sensations que le corps éprouve ; car elles n'ont même aucune existence, dès qu'elles ne fixent pas l'attention de notre ame. Ainsi cet être auquel mes yeux, mon palais, mon ouïe, mon odorat, rapportent toutes leurs modifications, est certainement unique, et son existence est à part ; car s'il étoit identifié avec quelqu'une de mes sensations, il n'auroit plus de rapport avec les autres. Je sens bien que mon œil n'entend pas; je sentirois de même que le *moi* qui auroit reçu la sensation de la vue, ne seroit pas celui qui auroit reçu la sensation de l'ouïe : car pour que la pensée ne fût autre chose que le résultat de mes sensations, il faudroit qu'il y eût un foyer qui réunît les cinq rayons divergens. Mais ce foyer que sera-t-il ? esprit ou matière ?

matière? s'il est matière, il faut le diviser encore en cinq portions, pour recevoir les différentes impressions ; ce qui est tout au moins contraire à mon sentiment intérieur, le seul qu'on puisse prendre pour juge dans une question si abstraite. Je n'aperçois aucune différence, aucune division entre le *moi* qui reçoit et qui compare les idées qui me viennent par les yeux, et le *moi* qui compare celles qui me viennent par l'ouïe : je me juge toujours une ; et le foyer de ces idées, quel qu'il soit, est certainement indivisible.

C'est un sens collectif de tous les autres sens. Voilà ce qu'on nous dit. Mais quelle est donc la nature de ce sens qui contient des choses abstraites, qui est tourmenté par des opinions métaphysiques, pour qui le néant est quelque chose puisqu'il le distingue de l'existence ; ce sens qui réagit sur lui-même, et qui, malgré

les millions d'objets qu'il représente, qu'il renferme, et sur lesquels il s'exerce, demeure toujours un et indivisible ? Quelles sont les opérations de la matière qui ressemblent à ces actes miraculeux de notre ame ? et si nous n'en connoissons aucune qui soit le résultat des sensations, pourquoi trouverions-nous une analogie, une identité parfaite entre cette ame et nos sens. Ah, M. D** ! avouons notre ignorance : plus nos idées se multiplient sur ces objets, plus je me persuade que Dieu a traité les métaphysiciens comme les architectes de Babel, qui vouloient monter au ciel malgré leur petitesse ; il ne leur accorda le don des langues que pour les confondre par la multiplicité des mots, et les empêcher de s'entendre.

PENSÉES

ET

SOUVENIRS.

Je connois un homme qui croit se dérober à lui-même et à sa gloire, quand il jette un coup-d'œil, même rapide, sur les événemens de la vie.

Certains beaux-esprits pillent et estropient les idées des grands hommes. Ils font un effet contraire à celui que produit la nature: quand on ente une bonne greffe sur un sauvageon, tout l'arbre devient bon; ici la greffe devient sauvage.

Quand je trouve dans un auteur

une pensée qui me frappe, je devrois l'écrire afin de pouvoir la citer à propos; je trouve que cela réussit dans la conversation, ainsi que de savoir par cœur certains vers saillans, ou qui présentent une idée agréable ou particulière: en mélant tout cela avec ses propres idées, on en augmente l'effet.

Quand on a mis beaucoup d'idées accessoires dans un ouvrage, si ces idées accessoires sont fines, elles sont applaudies partiellement; mais comme elles ont distrait l'attention de l'ensemble, il reste une idée moins grande du tout. Ceci est une opinion particulière de M. Thomas; car on pourroit dire aussi qu'après avoir applaudi les détails, on se fait un ensemble d'admiration qu'on applique au tout.

L'effet d'un grand talent est de

produire une prévention générale, et d'attribuer à la nature ce qui n'appartient qu'à l'individu.

La plus triste de toutes les figures est celle de l'exagération, quand on l'emploie sérieusement ; car, ou elle nous montre notre petitesse, ou elle élève notre ame pour la laisser retomber ensuite.

J'emploie trop exactement mon loisir pour pouvoir en jouir à mon aise.

La marque la plus certaine du mauvais goût, c'est d'être trop long et de ne savoir pas retrancher.

Quand un morceau est long, il faut tâcher de mettre la même somme de pensées dans le plus petit nombre de mots possible.

Sans une seule idée à laquelle nous ramenons toutes les autres, quelle seroit l'instabilité de notre existence! Tous nos vœux, toutes les circonstances de notre vie, comme le dit le poète sacré, ressemblent à des feuilles séparées de leur tige et jetées au gré des vents, pour venir périr ensuite au pied du tronc dont elles ont été arrachées, et qui bientôt lui-même s'anéantira avec elles. Mais telle est la puissance d'une grande pensée, qu'elle change la face entière de la nature, qu'elle enchaîne tout ce qui est épars, qu'elle ôte à la mort ses horreurs, et à la vie ses angoisses, et qu'elle nous apprend à regarder les objets même de nos terreurs comme ces nuages monstrueux qu'un seul éclair venu du ciel fait retomber en rosée.

L'opinion est comme les chevaux fringans, qui renversent ceux qui

tremblent, et qui sont soumis sous ceux qui ne les craignent pas.

Il faut éviter de montrer aux gens foibles un caractère de fermeté; il faut même leur en cacher tous les effets : c'est le spectacle de la bonne santé, qui rend plus malheureux le valétudinaire.

On rend rarement les idées fines avec chaleur; c'est une bonne fortune de l'esprit dont on n'ose faire étalage.

La longueur des méditations nécessaires pour exceller dans quelque chose, comparée au court espace de la vie, nous démontre bien l'impossibilité de se distinguer en plusieurs genres.

Un sentiment fait bien plus d'impression quand on le présente sous

l'image d'une sensation. Ainsi M. de Mairan disoit : Le récit d'une bonne action rafraîchit le sang.

Si la parole n'est autre chose que l'analyse de la pensée, il est certain que plus on s'exprimera précisément et briévement, et mieux la parole rendra la pensée.

La plupart de nos écrivains n'ont que des tournures, et les tournures s'acquièrent en lisant beaucoup les grands écrivains ; mais ceux qui pensent d'après eux, ne peuvent pas ainsi se contenter des pensées des autres.

Un gentilhomme de province parloit de la peste qui avoit ravagé son pays : Enfin, disoit-il, les choses en étoient au point que la vie d'un gentilhomme n'étoit pas même en sûreté.

Il faut recommander le travail comme la vertu; et c'est pour cela que St. Paul dit : Qui ne veut pas travailler, ne doit pas manger. Le travail est la seule manière de captiver son ame : quand il vient des pensées fâcheuses ou mauvaises, on les éloigne par l'occupation.

M. de Sartine dit que les trois semaines où il n'y a point de spectacle, il est obligé de doubler ses gardes : ce sont les gardes de sa morale que l'homme oisif doit doubler, puisqu'il n'y a rien qui garantisse du vice comme le travail.

Le prince Henri attribue une grande partie de la réputation de Pierre I.er à deux circonstances extraordinaires: l'une, à son amitié pour le Fort, qui étoit un homme de mérite; et l'autre, à un goût puéril qu'il avoit eu dès sa jeunesse pour les dé-

tails de la marine. Le prince Henri m'a dit qu'il avoit vu avec pitié le vaisseau qu'on montre au port de Sardam fait par lui : comme s'il étoit nécessaire, dit-il, qu'un empereur se fit charpentier pour faire fleurir la marine dans ses Etats ! Et en effet, je crois que nous avons été les dupes de ce qu'il y avoit d'extraordinaire dans cette idée, et que ce n'étoit au fond qu'une petitesse.

On montre à Pétersbourg les habits de tous les empereurs ; ils sont d'une richesse immense ; leur cercueil est couvert de pierres précieuses. On voit aussi en Suède le vêtement de Charles XII et de Gustave Adolphe : ce dernier est si pesant que le prince Henri ne put le soulever.

J'ai lu l'ouvrage de Duclos, et j'en ai été charmé ; il m'a rappelé ce bon temps où l'esprit étoit véritablement

de l'esprit, et où il ne se méloit que de ses affaires.

Deux mots remarquables, l'un d'un paysan, et l'autre d'un sauvage. Le paysan disoit, *Qu'on ne trouble point les cendres de mon père;* le sauvage, *Où voulez-vous que nous allions? les ossemens de nos pères se lèveront-ils pour nous suivre?* M. de Buffon disoit: Le dernier mot vaut beaucoup mieux que le premier; car dans le premier on trouve le mot *cendres* qui suppose un art intermédiaire; et lorsque le sujet est si touchant et si grand, il vaut toujours mieux employer les mots dans leur première simplicité; tout ornement devient ridicule, et il faut les présenter tels qu'ils sont avec leur propre couleur.

On cita aussi des vers de Rousseau, où l'on trouve ces mots, *ossemens blanchis;* M. de Buffon disoit: Je ne

me serois pas servi du mot *blanchi*, à cause d'une autre acception morale qu'on lui donne ordinairement, *des cheveux blanchis par les années*: on le prend au moral, et il est pris ici dans un sens physique. Il faut éviter toujours les mots qui présentent des idées accessoires, et qui peuvent laisser quelque chose de louche dans le sens; et pour qu'on ne fasse point d'équivoque, il faut nuancer ces sortes d'expressions.

* *

Quand le terme propre est bas, il faut employer le terme le plus près, et quelquefois même on peut ajouter ensuite le terme propre, qui se trouve ennobli par celui dont il est précédé. En général, il faut penser, agir, écrire, chanter, parler, sentir, tout par nuances; on n'a de la grâce que par les nuances.

Il ne convient qu'à M. de St. Lam-

bert de faire l'éloge de M. Wattelet: car l'un ne donne jamais un éloge exagéré; et l'autre n'eut jamais que des prétentions modérées, et des talens assortis à ses prétentions.

Pour être éloquent, dit M. de Buffon, il faut de l'ordre et du mouvement. Quand on n'écrit que de mouvement, on met d'abord beaucoup de choses qui font effet; mais il en reste ensuite qu'il faut placer nécessairement, et qui font des traîneries.

Dire qu'une personne est bien élevée, c'est dire du bien de son naturel; car pour recevoir de l'éducation, il faut en être susceptible; et beaucoup de gens ne peuvent admettre aucune empreinte.

M. Garat vient de rendre un hommage public à la mémoire de M. le chevalier Bonnart; il s'est montré,

dans cet écrit, sous un jour nouveau et plus intéressant encore : il est partout au niveau de son sujet, et cependant par-tout au-dessus ; car je ne sais comment il a fait pour peindre souvent un homme médiocre avec des couleurs très-relevées. M. de Bonnart fut sensible, et telle est l'influence incompréhensible de cette qualité, que ceux qui en ont vécu, sont, après leur mort, les saints des ames tendres ; ils ennoblissent tout ce qu'ils ont touché, et lui donnent un caractère intéressant et presque sacré.

M.me Denis se plaignoit à Voltaire de ce qu'il parloit anglois à M. Franklin. Pardon, j'ai cédé à la vanité de parler la même langue que M. Franklin. Franklin lui mena son petit-fils, et le pria de le bénir : *Mon fils*, dit Voltaire, *Dieu et la liberté.*

M. de Walpole, ministre d'Angle-

terre, avoit gouverné le roi en ne lui parlant jamais que latin; car l'un ne savoit pas l'anglais, ni l'autre l'allemand. Cette anecdote est singulière; je la tiens de son fils.

Le bonheur est l'accord de nos facultés avec nos besoins, et de nos opinions avec nos mœurs; aussi pour être heureux, et puisqu'on ne peut se donner des facultés, il faut borner ses besoins, et modérer ses opinions.

Il est très-important, pour bien écrire, de faire contraster parfaitement les mots et les images, et de donner à chaque substantif le verbe qui lui convient.

Il faut être modeste dans le ton de la voix aussi bien que dans les paroles.

Solide et consolante vertu; voilà

des mots qui montrent le sentiment et l'esprit d'un homme.

La gloire est comme l'espace ; pour en augmenter la perspective, il faut qu'il soit rempli d'objets de différens genres : quand on a toujours les mêmes succès sans en varier la cause, on n'ajoute rien à l'effet qu'on a déjà produit.

Certaines gens ont une sensibilité très-vive, mais qui ne dure qu'un instant : ils vous paient comptant ; n'attendez rien d'eux pour le lendemain.

Le silence du peuple est la leçon des rois.

Mot de M. de Senez, qu'on auroit actuellement de la peine à comprendre.

L'abbé Raynal avoit dit, dans un de ses sermons, *Les preuves de la vérité de la religion chrétienne sont si évidentes, que Jupiter même en auroit*

auroit été convaincu. Cette platitude montre le mauvais goût qu'il avoit alors.

C'est une sorte de défaut de pudeur, qu'une liberté sans frein d'opinion et de jugement : le voile sied à l'ame comme au corps.

On se rend un objet intéressant pour les autres toutes les fois qu'on fait très-bien une chose utile, ne fût-ce qu'une seule chose ; il est donc plus raisonnable d'avoir le goût de la perfection que celui de l'universalité.

Il est bien permis de mettre de suite plusieurs adjectifs sans conjonction ; ainsi l'on peut dire, Cela est faux, absurde, extravagant ; mais l'on ne diroit pas si bien, Cela fut de tout temps observé, critiqué, condamné. Les participes étant une portion du verbe, c'est-à-dire, indiquant une manière

d'être, il faut nécessai rement un intervalle de temps entre deux manières d'être, et cet intervalle doit être au moins marqué par la conjonction.

Il est permis de demander à Dieu, pour récompense de sa vertu, une augmentation de vertu; et c'est la plus grande faveur, en effet, qu'on puisse en obtenir.

Quand on n'a rien dans la tête, les mots les plus vagues sont ceux qu'on chosit par préférence; c'est le vêtement de tous les mannequins: quand on a une idée à soi, les expressions rebattues ne peuvent jamais la rendre.

Quelqu'un exhortoit l'abbé de St. Pierre à parler durant son agonie. Un mourant, dit l'abbé, a bien peu de chose à dire, quand il ne parle ni par vanité, ni par foiblesse.

Louis XIV demandoit un jour à Boileau, Quel est ce prédicateur qu'on nomme le Tourneur? tout le monde court l'entendre. Votre majesté n'ignore pas, répondit Boileau, qu'on court toujours à la nouveauté; c'est un prédicateur qui prêche l'évangile.

Bourdaloue disoit : Si Boileau me met dans ses satires, je le mettrai dans mes sermons. Non pas du moins dans celui du pardon des injures, répondit-on.

Je connois une femme qui a des pensées, mais qui ne pense pas, c'est-à-dire qu'elle pense et ne réfléchit pas; ce genre d'esprit plaît au premier moment, mais n'a rien de séduisant : c'est la réflexion qui captive l'intérêt; elle naît du sentiment et le fait naître; elle vous unit au cœur des autres en vous arrêtant sur leur caractère, sur leur situation, sur

leur bonheur. Les femmes qui savent réfléchir sont celles qui conservent le cœur de leur mari, en faisant croître leur confiance, et en leur présentant des ressources et des consolations : les autres ne sont bonnes que dans le grand monde ; l'instant leur appartient quelquefois ; l'avenir et le passé ne font jamais partie de leur empire, ni en elles-mêmes, ni dans les autres.

Milord Clives étoit fort laid, il tenoit la tête baissée, la main sur une de ses jambes passée en croix sur l'autre, sans remuer. Quelqu'un disoit au colonel Johnson : Milord Clives a l'air bien tranquille. Ah ! dit-il, il est comme le lion de la tour : vous le croyez endormi ; touchez-le seulement, il se mettra à rugir.

Certaines gens croient pouvoir mettre une vertu à la place de toutes

les autres : ce sont des sœurs qui ne se séparent jamais sans risquer de s'égarer ; et on peut appliquer aux vertus la leçon du vieillard mourant à ses fils, dans la Fontaine.

On disoit sur l'*Homme personnel* de M. Barthe, *Les acteurs ont plus d'esprit que l'auteur :* en effet, les détails en sont charmans, et l'ensemble en est ennuyeux.

On peut se rappeler que Voltaire écrivoit toujours, soit qu'il fût bien ou mal disposé, quitte à jeter son travail dans le feu, et que dans les commencemens il croyoit avoir beaucoup fait quand il avoit composé huit vers dans un jour. On voit quelle facilité il a acquise ensuite ; il a fallu pour cela briser en quelque manière toutes les volontés de son cerveau.

L'opinion publique garde toujours la première impression.

Qu'un homme soit très-coupable, et son supplice plus cruel que son crime, on blâme ses juges et l'on oublie ses fautes.

Le style, disoit M. de Buffon, peut se retoucher sans cesse; aussi après quarante ans et un grand nombre d'éditions, il trouvoit encore à faire dans ses ouvrages des corrections de mots et de choses; il apercevoit de petites taches qui lui étoient échappées d'abord.

Montagne dit qu'un roi est toujours prodigue sans être libéral; car *libéralité* vient de *liberté*, et on ne peut disposer librement du bien d'autrui (de celui de ses sujets).

M. de la Fayette proposoit à un sauvage d'apprendre l'anglais; ce sauvage étoit le plus éloquent de son pays. Je craindrois, dit-il, d'altérer

ma prononciation et de corrompre ma langue par les locutions étrangères. Il avoit raison, dit M. de la Fayette; car dans tous ces pays où l'on n'a point de livres, les langues étrangères ne peuvent enrichir la langue indigène. La langue qui s'apprend par la seule tradition, ne présente que des manières de parler informes qui corrompent la langue naturelle; si le grec a embelli le latin, c'est qu'on avoit les manuscrits de tous les poètes et de tous les orateurs.

On cherche en vain, dit M. de Buffon, à imiter le style d'un grand écrivain; on ne peut y réussir: car on n'est éloquent que par l'ame; et mettre de l'ame dans une phrase, c'est rapprocher l'idée de nous ou des objets qui nous environnent de plus près; c'est être soi et non un autre.

Il semble, en lisant Diderot, que

s'il avoit fait des vers, il eût été un excellent poète: il en a fait cependant; et ils sont sans chaleur et sans coloris, ils n'ont que de l'esprit.

J'étudie plus volontiers les prosateurs que les poètes: car le prosateur n'a qu'un but; il a toutes les facilités pour choisir le terme propre, pour le placer, pour l'ennoblir par le reflet d'un autre; mais le poète est obligé de se contenter de moins; il ne prend pas toujours exactement le mot propre, mais celui qui a un certain nombre de syllabes, ou une certaine terminaison.

Une des qualités du style, est d'être agressif, c'est-à-dire, de s'attaquer toujours à son lecteur, soit en l'interrogeant, soit en lui faisant des reproches, des apostrophes, soit même en lui disant des injures; car quand on a l'air de parler à une muraille,

on n'écrit jamais que froidement. Jean-Jacques connoît bien cette règle et l'observe.

Il faut éviter, pour l'harmonie du style, qu'il y ait une trop grande discordance entre les membres d'une période; ainsi il ne faut pas que l'un soit trop court, et que l'autre soit trop long.

Les exemples cités par M. de Marmontel sur l'ampoulé du style de Patru, nous paroissent ridicules parce qu'ils sont sans naïveté, et qu'on sent bien que Patru n'étoit pas dupe lui-même de son enflure. Quand il nous parle d'un clerc qui a séduit une servante, et qu'il rappelle à cette occasion tous les maux que l'amour a causés, il entre dans des détails qui blessent le lecteur; mais on est enchanté lorsque la Fontaine, se pénétrant de son sujet, dit:

Deux coqs étoient en paix : une poule survint;
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie.

M. Dubucq est obscur au-dehors, et le chevalier de Châtelux en dedans, disoit M. Necker.

M. Duclos disoit que Lesage, Quinault, et Scarron dans le Roman comique, étoient nos auteurs les plus corrects.

Au lieu de rivaliser avec Céphise, disoit une femme de bon sens, employons le temps où elle est plus belle que moi, à me faire paroître plus belle qu'elle dans dix ans d'ici.

L'abbé Maury raconte qu'il rencontra un avare de sa connoissance. Mon cher baron, vous avez l'air triste ? — La vie m'est à charge, répondit-il, depuis que cet abbé Terray

a supprimé les tontines; avant ce temps, je me levois le matin, j'allois aux Tuileries, je demandois les affiches, je voyois les morts, j'y trouvois quelqu'un de ma classe; c'étoient quinze francs, trente francs de rente que j'avois gagnées; c'étoit un plaisir pour tout le jour: j'allois dans les rues, je trouvois un enterrement, je demandois de qui est-il? c'étoit justement quelqu'un de ma classe: à présent, je rencontrerois quarante enterremens sans demander seulement de qui ils sont; je n'ai plus de goût à rien.

La ligne qui sépare le style simple et noble d'avec le style familier, est presque imperceptible.

Il aura donc pour moi combattu par pitié.

Mot d'Aménaïde dans Tancrède
Si elle avoit dit,

Il ne s'est donc pour moi battu que par pitié.

c'eût été du style comique; ce qui

tient à la simple différence du mot *battre* et *combattre*, dont l'un est noble, et l'autre est familier.

La conversation est nécessairement composée d'un grand nombre de choses communes, soit parce que l'esprit n'est pas toujours fécond, soit parce qu'il faut se mettre à la portée de tout le monde. Il est donc important d'apporter le plus grand soin à son style, afin que ce vêtement rende les choses communes agréables même aux gens supérieurs.

Nous avons deux genres de mémoire très-distincts : on peut nommer l'un *réminiscence*, et c'est par cette faculté qu'on se souvient mot-à-mot de ce qu'on a lu ou entendu ; le second genre est la véritable mémoire qui forme tout l'homme ; on ne possède cette puissance qu'après s'être fait comme une trame de pensées sur

tous les objets importans, un système d'idées, d'opinion et de conduite dont on ne s'écarte jamais; c'est le fruit de nos réflexions qu'on grossit tous les jours, en y réunissant ou enchaînant, et, si j'osois, je dirois en y accrochant ce qu'on entend dire et ce qu'on lit, par les points qui se rapprochent de nos idées permanentes.

Les plus beaux systèmes sont toujours ceux qui partent d'une idée simple, et qui s'appliquent ensuite à tous les phénomènes, comme les plus beaux principes en morale et en religion sont ceux qui, malgré leur simplicité, peuvent s'appliquer à toute la conduite de la vie.

Ce vers, dit M. de Buffon,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté,

n'est pas bon; car ce mot moral *épouvanté* ne pouvoit convenir à ce-

lui de *flot* : mais M. de Buffon jugeoit trop sévèrement ; car le vers, le mouvement et le langage étoient si beaux, qu'on pouvoit bien faire une exception à la règle, et personnifier les flots de la mer.

Dès la première page d'un bon livre, un homme de génie doit s'apercevoir où vous voulez en venir ; dès la seconde, un homme médiocre ; et à la fin, un sot.

Il faut se faire lire toutes les choses qui fixent notre attention malgré nous, et garder, pour lire soi-même, tout ce qui exige que nous fixions notre attention malgré elles.

La comtesse du Nord a l'air noble, et cependant familier ; elle contient, et cependant met à l'aise ; elle n'oublie point qu'elle est princesse, mais elle cherche à le faire oublier tant

que l'on s'en souvient ; elle a l'air doux sans l'avoir sensible ; elle aime les lettres et en parle à merveille. Le Grand Duc n'est ni beau ni laid ; mais du premier coup-d'œil on voit qu'il a une ame unie à la vôtre, et qu'il aime ce qui est bien ; enfin on se sent promptement de l'affection pour lui. Il ne sait pas, lui, s'il est prince ou particulier ; on voit qu'il converse avec le cœur des autres hommes. Il a regardé long-temps M. Necker, et il l'a pris ensuite en particulier ; il a eu deux fois les larmes aux yeux en lui parlant de sa retraite ; il lui a marqué le désir d'avoir auprès de lui un homme qui lui ressemblât : mais, lui a-t-il dit, il faut, pour des gens comme nous, *vouloir*, *savoir* et *pouvoir* ; *et*, a-t-il ajouté en soupirant, *qui connoît son sort ?* Enfin il a parlé avec une effusion et des termes qui auroient été tout-à-fait hors de mesure, si l'on

n'avoit pas vu manifestement dans son langage l'expansion d'un cœur vertueux. Nous le suivrons désormais dans sa vie, en faisant des vœux pour son bonheur.

Il vaut mieux savoir très-bien une seule chose, que d'avoir des connoissances superficielles sur un grand nombre d'objets. Dans le premier cas, vous êtes toujours sûr de fixer l'attention des personnes du premier mérite ; dans le second, vous ennuyez tout le monde; car vous savez ce que tout le monde sait, et rien de plus.

M. Dubucq disoit qu'il définissoit l'esprit, l'art de connoître les différences des choses semblables et les ressemblances des choses différentes. C'est, dit M. de Buffon, connoître à-la-fois les rapports prochains et les rapports fugitifs; c'est dans ces rapports fugitifs que consiste sur-tout le génie

génie. Quelquefois, ajoutoit-il, je les aperçois comme un éclair ; je sens un rapport entre des choses très-différentes ; mais je sens aussi qu'il faut m'en bien assurer, et que l'art consiste sur-tout dans la manière de l'exprimer : car il faut que personne n'ait pu se douter auparavant de ce rapport, et cependant qu'on le trouve tout naturel. Ce caractère d'une pensée de génie, me rappelle, dit M. Dubucq, la définition de l'homme même de génie, qui ressemble à tout le monde, et à qui personne ne ressemble.

En admirant combien l'esprit de M. de Buffon est plein et intéressant, et combien celui des autres vieillards est flasque, et sans lien avec les nouveautés de la vie, on peut juger qu'il est essentiel dans la vieillesse, et de conserver beaucoup de goût et d'attrait pour les objets présens, et de

cultiver continuellement son esprit par des idées nouvelles ou renouvelées. M. d'Alembert ne lit point; il est baissé. Voltaire prenoit tout avec vivacité; aussi a-t-il été aimable jusqu'au dernier moment: mais il ne lisoit pas assez. La plupart des jeunes gens écrivent et ne lisent point. La nécessité d'affermir un système pour lequel M. de Buffon est passionné, l'oblige à lire tout ce qui s'y rapporte, et à l'en rapprocher; ainsi donc il apprend, il réfléchit, et il travaille.

On montroit à M. de Tressan une des montagnes de Mousseaux. C'est, dit-il, la montagne que je croirois la plus propre à accoucher d'une souris.

M. le comte d'Argenson, une heure après avoir été renvoyé, écrivit à M. Jeanelle, intendant des postes: Mon cher Jeanelle, si vous vous souvenez encore de moi, je vous prie, etc.

M. le Monnier traine ses paroles en bâillant d'une manière très-désagréable : c'est un homme, dit M.me du Deffan, qui a l'air de s'ennuyer à la mort de ce qu'il dit.

M.me du Châtelet devoit souper chez M. le président Hainault : Vous verrez, dit-il, qu'elle nous fera attendre jusqu'à onze heures, et qu'elle viendra. Il disoit aussi d'une mauvaise cuisinière de M.me du Deffan : Entre elle et la Brainvilliers, il n'y a de différence que l'intention.

Il faut se cacher, pour établir l'ordre chez soi par des réprimandes et des économies, comme pour des soins de propreté ; l'effet en est agréable, et le moment disgracieux.

M.lle Clairon tourne en ridicule cette distinction que l'on fait sans cesse dans les grands acteurs entre

l'art et la nature. En effet, la nature peut-elle changer avec le caractère de la nation et les principes de la personne qu'on veut représenter? La nature, dans une grande actrice, n'est que l'art de se rapprocher le plus possible de toutes les natures qu'on veut imiter; et plus elle a cet art, plus l'on trouve son jeu naturel.

Il est toujours plus court et plus sûr de se corriger, que de cacher ses défauts : ceux qui connoissent le monde, savent que se corriger est possible, et que se déguiser ne l'est pas.

Il faut toujours enchaîner ses idées, et tâcher de les graver, soit par les objets de la vue, soit par quelqu'autre signe; ainsi les vieillards ne perdent jamais la faculté de lire, c'est-à-dire qu'ils se souviennent toujours du rapport des mots et des lettres

avec les idées; tant la chaîne a été bien formée, et souvent retracée.

Les défauts ou les qualités dans le caractère, tiennent beaucoup aux personnes avec qui l'on vit; les femmes affectées ont été associées à des dupes.

Il lui paroissoit tout simple d'être grand, disoit-on du maréchal de Saxe.

M.me Geoffrin nous a fait présent ce matin d'un portrait d'elle, fait dans sa jeunesse; je lui ai répondu:

« Nous le recevons avec transport, » M. Necker et moi, ce gage pré- » cieux de votre amitié, ce portrait » qui fera le charme de toute notre » vie, puisqu'il réunit pour nous tous » les momens de votre existence, et » qu'il semble vouloir nous dédom-

» nager du temps que nous avons » perdu sans vous aimer ».

J'entends dire sans cesse qu'on ne jouit du présent que par l'espérance du lendemain, c'est-à-dire qu'on n'est que des êtres possibles, et non des êtres réels, ou qu'on outrage la nature: comme cet homme à qui un auteur étoit venu lire deux sonnets, et qui dit, après avoir entendu le premier : J'aime mieux l'autre.

Les gens très-vertueux passent toujours pour romanesques dans leurs premières actions, parce que ces actions sont différentes de celles des autres; ce n'est que dans la suite, et par la continuité de la même conduite, qu'on les nomme vertueux: aussi M.me d'Houdetot disoit de quelqu'un * qu'on taxoit d'être romanes-

* C'étoit de M.me Necker. *Note de l'éditeur.*

que : Le roman des autres est son histoire.

Il est une manière de trahir notre secret, qui justifie notre confiance.

J'aime mieux l'apostrophe de Milton au soleil, que le lever du soleil sur une armée rangée en bataille, peint par le Tasse ; car le poète prouve toujours la stérilité de son imagination, quand, pour rendre un beau moment de la nature, il a besoin de multiplier les idées accessoires. Le génie doit peindre la nature seule, et tirer tous les traits de sa magnificence ; ainsi il ne faut point distraire l'attention du lever du soleil par des batailles, ni des batailles par le lever du soleil ; et même si l'on vouloit peindre une tempête dans tout son éclat, on ne devroit pas y joindre un naufrage. Ces réflexions sont de M. de Buffon.

Lorsque j'entends des Français tourner en ridicule Shakespeare et Milton, je me rappelle ces valets-de-chambre qui se moquent de leurs maîtres, dont ils ne voient que les petits défauts, pendant que leurs grandes qualités captivent la renommée, et frappent le public d'admiration.

On voit bien ce que fait un ministre, mais on ne voit pas ce qu'il répare ou ce qu'il prévient.

Une femme fort âgée, allant voir M. de Fontenelle, lui dit en l'abordant: Eh bien, monsieur, nous vivons encore. Fontenelle mit son doigt sur la bouche: *Chut, madame, ils nous ont oubliés.*

Il faut avoir peu de goût pour se moquer, comme je l'ai entendu faire en société, des démons de Milton, précipités pendant neuf jours dans

des torrens de feu : on dit avec emphase, La nature n'est pas ainsi. Mais premièrement, une citation isolée d'un grand auteur lui fait ordinairement tort; car de grandes proportions paroissent gigantesques quand on ne les voit pas à leur place : secondement on doit admettre deux natures, celle dont nous avons le modèle, et celle dont l'auteur nous a donné le modèle. Ainsi Satan n'est pas dans la nature, mais il est dans sa nature.

M. de Buffon nous a fait remarquer qu'Homère et Milton étoient originaux, Virgile et le Tasse imitateurs, que Virgile étoit plus original dans les Géorgiques et dans les Bucoliques que dans l'Enéide. Il nous a dit que l'éloquence n'étoit pas le génie; qu'on devoit la définir la chaleur de l'expression et la manière de présenter ses idées; et que l'éloquent

Cicéron n'étoit qu'un homme à grands talens, tandis que Tacite étoit un homme de génie ; car il généralise toutes ses idées. Rousseau, dit-il, n'est pas un homme de génie, parce qu'il n'est pas d'accord avec lui-même. Le génie se forme par la patience, en considérant long-temps une idée, et en trouvant enfin des rapports féconds et bien liés. Le talent se sert des idées d'autrui, et en fait un usage agréable. M. de Buffon n'a jamais voulu écrire en vers ; il avoit déjà trop de peine à employer le mot propre en prose, et à bien exprimer sa pensée.

Les hommes les plus réservés et les plus élevés en dignité, aiment que les femmes leur parlent gaiement, familièrement et sans crainte ; ils les regardent comme des enfans, dont la grâce ne se montre que quand ils n'ont pas encore de timidité.

On doit l'exemple de ses vertus à ses ennemis, et la jouissance de ses vertus à ses amis.

Une personne véritablement sensible est heureuse, quand elle fait éprouver, par sa présence, des sentimens doux à tout ce qui soutient des rapports avec elle, et quand elle peut se rendre le témoignage de n'avoir jamais causé la plus légère peine dans un moment, sans qu'il en résultât ou pût en résulter un bien dans l'avenir.

Dans le système de M. de Buffon, la terre s'est refroidie pendant quelques siècles, avant de produire des êtres organisés; image fidelle des hommes de génie, qui ne produisent jamais des pensées fécondes, qu'après que les années ont un peu diminué leur grande effervescence.

Plus les lois sont douces, plus les

juges doivent-être sévères. Cela est vrai en littérature comme en jurisprudence ; et c'est pour cela que les bons écrivains en prose sont si rares : on diroit que la liberté est en tout un avantage dont on ne peut user sans inconvénient.

Des Lacédémoniens avoient été reçus chez Platon avec beaucoup d'hospitalité; et après avoir vécu long-temps dans sa maison : Conduisez-nous, lui dirent-ils, chez l'homme célèbre qui porte le même nom que vous. Telle étoit la simplicité des personnes illustres de ce temps-là.

M.me de Beaufremont s'écrioit, en mettant son mouchoir de cou : O ruines de Palmire !

M. Dubucq dit que la mort est une promotion.

La reine envoya un piqueur à M.

Beaujon, avec une lettre pour recommander une affaire. M. Beaujon étoit dans sa loge à l'Opéra ; il répondit au piqueur : Dites à Sa Majesté que je ne suis pas dans un lieu où je puisse écrire ; mais que si la chose qu'elle me demande est impossible, elle se fera ; et que si elle est possible, elle est faite.

Il faut bien peser ses expressions, même dans les accès de vivacité, quelque justes qu'ils soient ; car le sentiment qui fait parler, s'efface un instant après, et les discours restent et font une longue impression.

On ne peut pas employer dans la même phrase deux *que* dans un sens différent ; ainsi on ne pourroit dire, *Que je ressens l'injure que je reçois!* car le premier *que* signifie *combien*, et le second signifie *laquelle*.

Quand on divise une période par

des virgules, il faut que la seconde phrase soit plus forte que la première, et ainsi de suite.

L'art de la lecture consiste principalement à bien prononcer et à bien ponctuer, à prendre une voix sensible dans les choses tendres, et à s'arrêter aux virgules, mais avec un accent qui annonce que le sens est suspendu : il faut sur-tout prononcer fortement les mots sur lesquels tombent le sentiment et l'idée de la phrase. J'ai entendu lire Alzire par le Kain ; chaque mot étoit senti et prononcé avec le ton propre à en augmenter l'effet ; il détachoit fortement les mots quand ils avoient un sens particulier, et il prenoit la physionomie de tous les sentimens que ces mots exprimoient. Mais toutes ces perfections demandent une attention extraordinaire, et jamais interrompue.

On entrevoyoit bien les idées de

l'abbé Arnaud, mais elles n'étoient pas parfaitement limitées ; les bords restoient toujours dans le vague : c'est ainsi qu'on aperçoit les objets quand on est frappé d'éblouissement ; et la comparaison est juste aussi, sous le rapport du grand éclat qu'avoient les idées de l'abbé Arnaud.

Quand M. de Buffon a fait le tableau d'un pays, ou l'histoire d'un animal, et qu'il s'aperçoit que son éloquence languit, il tâche de ramener l'objet qu'il traite à l'homme, par un mot sensible, ou par quelques réflexions morales.

On se connoît bien ; mais on ne peut jamais se persuader que les autres nous connoissent de même.

Les grandes places sont comme les rochers escarpés, où les aigles et les reptiles peuvent seuls parvenir.

La Mothe se crut pénitent, parce qu'il étoit humilié ; il passa quelque temps à la Trape, après être tombé au théâtre.

La Mothe lisoit, ou plutôt récitoit d'une manière séduisante et magique; glissant rapidement, et à petit bruit, sur les endroits foibles ; appuyant avec intelligence, quoique sans affectation, sur les traits les plus heureux; mettant enfin dans sa lecture, cette espèce de pénétration délicate qui fait sentir les différens genres de mérite, par des réflexions aussi fines que variées ; mais sur-tout évitant avec le plus grand soin cette emphase qui révolte l'auditeur en voulant forcer son suffrage, et qui manque son effet en cherchant à l'augmenter.

Le caractère propre des bons écrivains, est de faire penser beaucoup : celui de l'abbé de Choisi est d'en distraire, et presque d'en empêcher.

Les

Les gens qui ont de l'esprit, mais qui ne l'ont pas naturel, doivent s'appliquer par préférence aux ouvrages de convention ; ils doivent plutôt composer des tragédies que des comédies.

Les riches ont trouvé le secret d'être toujours pauvres, en faisant une dépense égale à leurs revenus ; car ils sont obligés, de cette manière, à être aussi économes sur tous les détails, que l'homme qui n'a que le simple nécessaire.

Rien de si agréable que les bétises d'un homme d'esprit; rien de si absurde que l'esprit d'une bête.

Il n'y a point de talens sans culture, c'est-à-dire, si on ne les cultive pas habituellement ; et c'est pour cela qu'il ne faut pas acquérir des connoissances inutiles à l'exercice de nos de-

voirs, à notre bonheur, ou étrangères à notre genre d'esprit ; car ces dernières coûtent trop à cultiver et réussissent mal.

Diderot est affecté quand il se modère, et naturel dès qu'il est exagéré.

Les physiciens ordinaires tirent des conséquences d'un seul fait ; l'homme de génie réunit plusieurs faits qui se rapportent, avant d'en tirer des conséquences.

Il ne faut pas faire aux autres des remarques critiques et sérieuses sur des goûts particuliers qui n'ont aucun inconvénient ; car l'on n'est jamais singulier sans quelque motif inconnu aux indifférens.

Les gens qui attendent toujours le trait pour parler, sont insupportables ; ils vous obligent à faire le fond de la

tapisserie, dont ils ne veulent tracer que les fleurs.

Il faut un rapport parfait entre l'esprit et le caractère, pour que l'un rectifie l'autre, comme le toucher rectifie le sens de la vue.

On racontoit à M. Borda, que le fameux Struenzé avoit avoué dans son interrogation ses liaisons avec la reine de Danemarck. Un Français, dit M. Borda, l'auroit dit à tout le monde, et ne l'auroit avoué à personne. Mot charmant.

FRAGMENT

APRÈS UNE CONVERSATION

DE M.me GEOFFRIN

SUR FONTENELLE.

Il n'y avoit aucun rapport entre M. de Mairan et M. de Fontenelle. M. de Mairan étoit un homme d'ordre; il disoit que l'ordre étoit les diamans de l'esprit; il s'occupoit beaucoup des affaires de la vie; il connoissoit les hommes et les choses: M. de Fontenelle ne connoissoit que l'esprit; il n'avoit point de vertus parce qu'il n'avoit point de vices; et par conséquent point de combats à

soutenir. Il ne rioit jamais ; je lui disois un jour : M. de Fontenelle, vous n'avez jamais ri ? — Non, je n'ai jamais fait ah, ah, ah ; voilà l'idée qu'il avoit du rire : il sourioit seulement aux choses fines, mais il ne connoissoit aucun sentiment vif. Il n'avoit jamais pleuré ; il ne s'étoit jamais mis en colère ; il n'avoit jamais couru ; et comme il ne faisoit rien par sentiment, il ne prenoit point les impressions des autres : il n'avoit jamais interrompu personne ; il écoutoit jusqu'au bout sans rien perdre ; il n'étoit point pressé de parler ; et si vous l'aviez accusé, il auroit écouté tout le jour sans rien dire. Dès sa naissance, rien ne l'avoit affecté : il ressembloit à une petite machine bien délicate, qui dureroit éternellement si on la posoit dans un coin, et qu'on ne la frottât ni ne la froissât jamais. C'est à cette apathie absolue qu'on peut attribuer sa longue

vie. Sa mère lui ressembloit. Il parloit de ses parens avec la même indifférence; il disoit : Mon père étoit une bête, mais ma mére avoit de l'esprit; elle étoit quiétiste ; c'étoit une petite femme douce qui me disoit souvent : Mon fils, vous serez damné; mais cela ne lui faisoit point de peine. Fontenelle n'avoit jamais haussé la voix dans quelque occasion que ce pût être; il ne parloit jamais en carrosse de peur d'être obligé d'élever le ton. Quand il entroit dans une maison, il laissoit les choses comme il les trouvoit; il n'auroit pas ajouté ni ôté un clou : il a passé sa vie dans mon appartement; il ignoroit comment il étoit meublé. Il n'aimoit point la musique; il ne se soucioit ni de peinture ni de sculpture, que par ce qui avoit rapport à l'imagination. En un mot c'étoit un esprit tout pur. Il n'aimoit personne : on lui plaisoit, mais il n'avoit jamais

prononcé le mot *aimer*. C'eût été un homme nul et insupportable s'il n'avoit pas eu un grand talent. On ne peut pas l'accuser d'avarice, mais il ne savoit pas donner; il n'avoit jamais d'argent dans sa poche; son cœur ne l'avertissoit pas des besoins d'autrui. Un jour on lui parla d'un malheureux à qui il devoit des secours, et on l'excita à lui faire du bien : Que faut-il lui donner, dit-il? — Vingt-cinq louis. — Eh bien, prenez : il donna la clef de sa cassette où il mettoit tout son superflu, sans y penser davantage. Deux jours après j'appris cette bonne action; je voulus l'en louer pour l'encourager : il ne sut pas de quoi je lui parlois; cette idée s'étoit effacée. Au défaut de vertus, il se faisoit des règles; il alloit régulièrement à la messe. Il avoit chez lui un neveu qui l'ennuyoit terriblement; on le nommoit M. Daube; mais M. de Fontenelle ne savoit pas

s'en défaire : pour l'éloigner, il auroit fallu changer de logement, se donner de l'embarras, etc. Le plus petit obstacle l'arrêtoit toujours ; il ne vouloit que penser, écrire, parler ou entendre parler. M. de Fontenelle avoit deux porteurs, presque aussi vieux que lui, qui, malgré leur grand âge, portoient toujours leur fardeau par habitude : M. Daube vouloit qu'ils le portassent aussi ; ils résistèrent ; et sur-tout un d'entre eux, nommé Mathieu, se fâcha beaucoup ; M. Daube vint auprès de son oncle dans une colère effroyable ; M. de Fontenelle ferma les yeux, s'enfonça dans son fauteuil et écouta jusqu'au bout sans interrompre, sans sourciller. Quand le neveu crut l'avoir bien échauffé, il se tut, et Fontenelle dit avec un grand calme : Il faut à présent écouter Mathieu ; — *Comment, un coquin qui n'aime que le vin ! — Eh ! que voulez-vous*

que Mathieu aime? C'est ainsi qu'il prenoit les hommes comme ils étoient, et qu'il ne s'en occupoit que pour l'agrément qu'ils lui donnoient. Ce même M. Daube étoit un jour environné de quelques personnes; Fontenelle s'approcha pour entendre: Mon oncle, *je disois*. Ah! vous disiez, dit Fontenelle; et il s'éloigna très-vîte. M. Daube étant tombé malade, M. de Fontenelle se crut obligé de garder la maison; c'étoit sa règle: il s'ennuyoit; M.me Geoffrin voulut le faire sortir; il lui dit: Mais quand on a un parent malade, il ne faut pas sortir de chez soi. — Vous vous moquez; vous lui êtes inutile; vous ne le voyez jamais: venez chez moi; j'ai peu de monde, on ne vous trahira pas. Fontenelle vint. Au milieu du dîner, il se tourna vers M.me Geoffrin: *Il faut pourtant envoyer savoir comment il est.* Mathieu partit et revint avec un air joyeux. —

M. Daube est beaucoup mieux; il a moins de fièvre. Fontenelle fit un léger soupir, et, d'un ton piteux, Vous verrez, dit-il, qu'il en reviendra. Il mourut cependant.

Fontenelle n'étoit pas capable de rien solliciter, de se donner le moindre soin pour les autres. Avoit-il promis sa voix à l'Académie, il la donnoit strictement; mais il n'auroit pas demandé celle d'un de ses confrères, ni fait la plus petite démarche. Entroit-il dans une chambre rangée; il laissoit les choses dans l'état où elles étoient; il n'auroit pas avancé ou reculé sa chaise; il ne sentoit point l'avantage des commodités; il n'avoit ni sens, ni passions, ni ame; il n'avoit que de l'esprit. M.me Geoffrin lui demandoit: M'estimez-vous? — Je vous trouve fort aimable. — Mais si quelqu'un vous venoit dire que j'ai égorgé un de mes amis, le croiriez-vous? — J'attendrois.

Il alloit tous les jours chez une dame du Tort, femme d'une grande taille, et qui avoit de plus grands principes : cette dame lui répétoit à chaque instant, N'êtes-vous point las de cette Tancin, une catin, etc. ? et M.me de Tancin disoit à son tour : Cette grosse du Tort, une haquenée, une prude mijaurée, etc. Tous les jours il entendoit l'une et l'autre, gardoit son opinion, et les voyoit parce qu'elles lui convenoient. Le physique étoit chez lui comme le moral ; il avoit la goutte, mais sans douleur ; seulement son pied devenoit de coton ; il le posoit sur un fauteuil, et voilà tout.

M.me Geoffrin le grondoit beaucoup ; il disoit : Madame a toujours raison, mais elle a trop tôt raison. Il disoit aussi qu'elle ressembloit à une licorne, leste, légère, et quelque chose dans la tête qui avance ; elle lui répondit : Vous me rappelez cette

branche gourmande dont se plaignent les jardiniers ; c'est une longue branche qui s'étend loin, qui absorbe toute la sève, et dessèche les autres. Pour moi, je suis un petit arbre tout rond, qui a des branches de tous côtés ; je me mêle un peu de tout, je sais de tout.

Quand M. de Fontenelle eut quatre-vingt-dix ans, M.me Geoffrin lui dit : Mon ami, il est honteux que vous n'ayez point fait de testament, et que vous exposiez vos vieux domestiques à mourir de faim ; elle le prit dans son carrosse, et le mena chez son notaire. Eh bien, dit-il, que dois-je leur donner ? Elle dicta ; il la nomma son exécutrice ; il dit enfin, Mais c'est l'usage qu'on donne une bague à l'exécutrice : ce n'étoit pas son cœur qui le lui avoit dit ; car Fontenelle n'étoit rien qu'un homme d'esprit. Il prenoit beaucoup de tabac ; il ne portoit jamais de tabatière

avec lui; il en avoit une sur sa cheminée, et il falloit que ses amis en eussent une aussi.

PENSÉES

ET

SOUVENIRS.

Il est un point fixe au-dedans de nous que rien ne sauroit ébranler, si on le veut bien : il faut y attacher tout ce qui est essentiel au bonheur ; il ne faut pas permettre aux hommes ni aux choses de s'y arroger la moindre influence.

Souvent on supplée à la force par l'agrément, et à la lumière par l'éclat : il faut être en garde contre ce genre d'esprit.

Les gens les plus timides sont quel-

quefois les plus hardis dans les grands dangers ; car la timidité disparoit lorsqu'on sent qu'on ne peut plus rien pour soi, et qu'on ne peut échapper que par un secours du ciel.

Ce ne sont pas des seuls représentans de la nation que nous avions besoin ; il nous falloit encore ceux de la morale, de la religion et de l'expérience ; car, lorsqu'on veut tout détruire et tout reconstruire, on doit appeler au conseil tout ce que les hommes estiment et désirent.

Nous ressemblons, dans notre passion pour la liberté, à des poissons affamés qui dévorent l'appât qu'on leur jette, sans en séparer le tranchant de l'hameçon.

Sans détails, on ne fait jamais naître d'intérêt ; les idées générales sont ternes : cependant, les détails

ennuient quand ils ne touchent pas directement ceux à qui l'on parle : l'art est donc de saisir dans les détails, ceux qui sont d'un intérêt général.

Ecouter toujours le vœu de la nature, est une bonne règle en médecine : boire, manger, dormir lorsqu'elle l'ordonne, suivre ses goûts dans le genre de ses travaux, sa conscience dans sa conduite ; enfin chercher toujours au-dedans l'ordre et l'indication que notre créateur n'a jamais manqué d'y graver ; c'est le moyen de tirer le plus grand parti de son existence.

Le vrai génie doit être toujours comme l'ange de Milton, qui tient une balance dans le ciel, afin de prévenir les combats sur la terre.

Un grand art des pères de l'Eglise, c'est d'employer heureusement et naturellement

turellement les plus beaux passages de l'évangile; c'est ainsi qu'ils prêtent à leur éloquence quelque chose de céleste.

L'être qui a créé ce monde, a certainement le goût de l'ordre dans les petites, comme dans les grandes choses; car rien ne se perd dans la nature, et la puissance infinie qui peut sans cesse faire sortir la matière du néant, n'en laisse pas égarer un seul atome, et en multiplie même les effets par la diversité des formes.

Les sens sont à l'ame ce que les courtisans des rois d'Asie sont à leurs souverains; ils transmettent leurs ordres au dehors, ils les environnent, mais ils restent dans leur antichambre; tandis que le sultan se tient renfermé au fonds de son palais.

ce chef-d'œuvre de la vieillesse d'un grand homme, dans lequel il a recueilli, comme dans un point, pour y produire un phénomène nouveau, toutes les pensées qui avoient embelli sa vie, et créé sa renommée ; ce livre rappelle l'aurore boréale, symbole naturel de l'éclat de la vieillesse, puisqu'elle n'environne que les glaces des pôles, et qu'elle y réunit tous les rayons qui sont réfléchis par les zônes de la terre.

Un voyageur, se trouvant comme suspendu entre deux abîmes qui lui paroissoient infinis, le ciel et l'océan, est conduit au port désiré par une petite boussole, dont la puissance est effrayante par son étendue et ses effets, et cependant invisible dans ses causes et dans son action. Pourquoi donc ne pas croire à l'instinct d'un homme de génie, à cette boussole intellectuelle qui le fait pénétrer dans les

secrets du monde physique et moral, et qui le conduit à la vérité, sans qu'il puisse démêler lui-même le mouvement intérieur qui détermine son choix.

L'art d'enchaîner les idées, et de les rendre sensibles par l'ordre et la clarté, produit sur les autres un effet équivalent à celui de la lumière que des images répandent : c'est alors le modèle même qu'on a placé à la portée de la vue.

Doit-on se récrier sur la grandeur et la nouveauté d'une supposition, quand le moindre phénomène de la nature est toujours plus extraordinaire et plus surprenant que toutes les inventions de l'esprit humain.

La synthèse est une méthode qui ne permet pas d'être clair. Newton avoit écrit son optique dans ses tran-

sactions philosophiques, selon la méthode analytique, et il étoit parfaitement entendu ; il l'a écrite selon la synthèse, et personne ne peut le lire. C'est un grand art que l'art d'écrire ; je l'apprends tous les jours, disoit M. de Buffon. C'est le plus beau de tous les arts, sans doute, ai-je répondu ; car les autres ne font qu'imiter et représenter des objets matériels, et celui-ci imite la pensée, c'est-à-dire un objet spirituel, et le met au-dehors de nous.

L'écrivain le plus harmonieux, selon M. de Buffon, c'est Fénélon dans Télémaque ; il a rendu, par des images, beaucoup d'idées qui se trouvent dans l'esprit des lois. Milton est aussi un de ses auteurs favoris ; et ce sont en effet les deux grands hommes avec lesquels il a le plus de rapports.

Milton a peint les démons comme

s'il les avoit vus, on croit vivre et converser avec eux. Voltaire en revanche, a peint si foiblement ses êtres fantastiques, qu'il n'en reste aucune trace.

Quand on écrit sur un livre, il faut l'avoir lu; et quand on écrit sur un sujet, il faut l'avoir examiné soi-même: il faut avoir assez bien observé pour ne rien dire que de vrai, sans répéter cependant ce que les autres ont déjà dit; il faut que tout ce qu'on écrit laisse des traces dans l'esprit du lecteur, et enfin si l'on se permet d'écrire ce que les autres ont dit, il faut que ce soit avec une tournure absolument nouvelle. M. de Buffon est persuadé que l'art d'écrire est de la patience, et que le génie est de la patience: il faut bien voir pour bien écrire; il faut penser long-temps pour avoir des idées nouvelles. Quand on a une idée intéressante il ne faut pas s'em-

presser de la délayer pour en faire un livre, il faut, au contraire, la mettre de côté, afin de pouvoir la réunir avec toutes celles qui se présentent dans notre esprit, et en faire un corps digne d'attention. On a tort d'écrire sur un sujet, quoiqu'il nous soit bien connu, avant de s'être instruit de toutes les branches de sciences qui s'y rapportent; les sciences sont sœurs, il est impossible d'en posséder une sans avoir la connoissance de toutes les autres; et c'est alors seulement que l'on peut en bien écrire, aussi M. de Buffon n'a-t-il commencé son histoire naturelle qu'à trente-huit ans; son mérite n'est pas seulement d'avoir su créer une science nouvelle; mais de l'avoir fait aimer en se faisant lire. Je lui disois à propos de la réflexion qu'il fait sur le chien, dont les hommes avoient détruit toutes les mauvaises qualités en appuyant sur un point

sensible : dans la société, l'on a fait le contraire ; c'est sur l'amour-propre et la personnalité, sur ce point sensible en mal, que l'on appuie, et l'on dénature ainsi les plus heureux caractères.

Il faut croire à l'instinct d'un homme de génie ; il faut qu'il y croie lui-même : le moindre doute qu'on lui donne ou qu'il conçoit, fait disparoître ce démon de Socrate.

Un homme employoit de grands mots, et ne persuadoit point. Vous me faites entendre le tonnerre, lui disoit Diderot ; mais je ne vois jamais la foudre.

Un gourmand disoit à Despréaux, sur la satyre du festin : Plaisantez plutôt les hypocrites, tous les honnêtes-gens seront pour vous ; mais pour la bonne-chère, croyez-moi, ne badinez point là-dessus.

Il faut s'attacher à cultiver dans un enfant une seule bonne qualité, elle entraîne souvent toutes les autres.

Pour plaire dans la société, il faut mettre de l'intérêt à tout ce qui se dit indistinctement, et en parler avec chaleur.

On juge mal des écarts des odes de Pindare, de leur irrégularité, de la mesure des vers ; car ils étoient destinés à être mis en musique et dansés, (ce qui les fait nommer lyriques.)

Si Voltaire avoit loué Montesquieu, on auroit pris meilleure opinion de Voltaire, sans augmenter l'idée qu'on avoit conçue de Montesquieu ; on s'honore en louant les hommes dont la réputation est déjà faite.

On peut être frappé en bien ou

en mal, par un grand nombre de choses dont on ne se rend pas compte, qu'on ignore même, et qui cependant produisent leur effet.

Un homme qui rit de tout ne prend plaisir à rien.

On doit faire très-peu de cas des belles choses qui ne laissent pas de traces; les objets de luxe sont presque tous de ce genre.

L'esprit devient paralytique comme le corps, faute d'exercice.

Mylord Chatam surprenoit tout le monde par son éloquence; il étudioit les livres les mieux écrits et qui contenoient les plus belles phrases et les mots les plus harmonieux, et quand il parloit, les expressions énergiques et inusitées se présentoient à son esprit, parce qu'il les avoit lues sans

cesse, qu'il les avoit retenues, et qu'il s'en étoit pénétré; c'est aussi un moyen de parler avec plus de charmes, et de fixer davantage l'attention; car dans la conversation, on ne s'aperçoit pas des phrases usitées; mais un mot plus élégant, hors de l'ordre commun et bien placé, frappe et intéresse comme les expressions singulières dont les étrangers se servent, et qui ajoutent de la grace à leurs discours.

Il faut inspirer aux enfans la crainte de déplaire, et non le désir de plaire.

L'assemblée des démons dans le Paradis perdu, plaît aux Anglois par sa ressemblance avec la chambre des communes, même manière de discuter, etc.

On parle mal français quand on dit: *il s'en fut* pour *il s'en alla*; *fut* vient

du verbe *être*, *exister*, et ce n'est pas un verbe de mouvement.

L'assemblée en permettant à tous les artistes d'exposer leurs tableaux indistinctement, détruira l'émulation par le nombre de concurrens. Et quelle place sera jamais assez vaste pour contenir toutes les productions que l'amour-propre des artistes croira digne de voir le jour ! c'est bien le cas de se rappeler allégoriquement ce mot, dit sur un champ de bataille, et cité tant de fois : *Si on vouloit les écouter on n'en enterreroit aucun.*

C'est l'esprit qui fait la variété des objets ; les Iroquois, sous le règne de Louis XIV, ne furent frappés de rien à Paris que de la boutique d'un rotisseur ; ils n'avoient aucune idée de tout le reste.

L'amour de la gloire nuit souvent aux succès ; il augmente le désir de la jouissance, et précipite les travaux.

Il faut se garder de se croire en droit envers les autres, de diminuer en grace ce qu'on donne en réalité, c'est perdre les deux mérites à-la-fois.

Quand on se fait une loi d'écrire tout ce qu'on entend ou tout ce qu'on lit, qui mérite d'être retenu, l'attention se fixe involontairement beaucoup plus que par des efforts sans but.

Les gestes qui figurent la chose dont on parle, animent la conversation et la rendent plus agréable.

Tant qu'on est en société, il faut s'occuper des autres, jamais se taire

par paresse ou par distraction, mais seulement pour écouter ou pour laisser parler.

L'humeur des autres ne doit jamais nous en donner; c'est comme si on se noircissoit le teint parce qu'on rencontre un nègre.

Le véritable emploi de l'argent, après celui qui est destiné à la vertu, c'est d'éviter la perte de la santé et du temps.

La langue françoise est composée de mots simples, de mots figurés, et de mots qui, étant figurés dans l'origine, ont perdu leur signification propre: les mots simples sont toujours nobles, quoiqu'ils soient dans la bouche du peuple, parce qu'ils sont sans prétentions; les expressions figurées deviennent triviales quand elles ont passé dans la

bouche du peuple, parce qu'elles ont toujours une sorte de prétention qui devient ridicule, quand le terme est devenu commun. Les exagérations aussi sont devenues de mauvais goût depuis qu'elles sont communes; mais le même terme dont on ne peut plus se servir quand il exprime un sentiment exagéré, est quelquefois très-bien placé, quand il marque un sentiment bien naturel; ainsi, le mot de désespoir, qu'on trouve ridicule quand on l'applique à de petites choses, est très-bien placé dans l'expression d'une véritable douleur.

On s'habitue à l'inattention, en laissant errer son esprit lorsqu'on est seul; il faut tâcher, au contraire, de méditer sur des vérités utiles, ou de se rappeler quelques lectures ou quelque suite de connoissances.

M. de Montesquieu avoit mis à la

tête de son livre, *Prolem sine matre creatam* ; c'est, disoit-il, qu'un livre sur les lois doit être fait dans un pays de liberté ; la liberté est la mère : je l'ai fait sans mère.

Un mauvais comédien de province avoit une femme encore moins accueillie que lui au théâtre : En vérité, dit-il un jour, Guillemette a parfaitement bien joué aujourd'hui ; pas le mot : mais elle a joué beaucoup mieux qu'à son ordinaire ; pas le mot : mais enfin la pauvre femme a fait du mieux qu'elle a pu : ah ! pour cela, vous avez raison. Ce conte de Fontenelle est souvent répété dans la société.

Les hommes n'ont pas encore appris (les maux et les biens physiques exceptés) que tout leur bonheur est dans leur pensée ; mais loin de s'en rendre les maîtres, ils la laissent

conduire par les objets qui les environnent; ils n'ont pas le gouvernail qui la dirige contre le courant quand cela est nécessaire; de là la colère, l'humeur, les faux jugemens, etc.

Il ne suffit pas qu'une pensée soit claire et bien développée dans notre tête; il faut encore beaucoup d'attention pour l'exprimer et la faire comprendre: en un mot, pour la mettre en dehors et à la portée de tous les yeux, car elle est éclairée pour l'auteur par une lumière intérieure, une lanterne sourde qui ne luit que pour l'écrivain, et qui laisse encore les lecteurs dans l'obscurité.

La langue latine n'observe point le rapport des images comme la langue française. *Cœco carpitur igni* est un exemple de cette observation; ainsi les traductions affoiblissent l'original

l'original, si elles en ôtent ou en changent le coloris ; ou le font paroître bizarre, si elles rendent les images sans les altérer. Il ne faut donc pas traduire le latin, comme il ne faut pas faire prendre l'habit français à de belles étrangères grecques ou turques, etc. ; car leurs grands traits, moins réguliers que les nôtres, exigent des vêtemens longs et jetés comme au hasard, et non des habits serrés et des parures de tête qui en font remarquer tous les traits en détail, et qui nuisent à l'ensemble.

Le défaut des jeunes gens est d'être toujours plus occupés d'eux que de toute autre chose : la nouveauté de leur existence les captive entièrement, et ils ne sont pas encore familiarisés avec elle.

Le genre de mémoire qu'on dé-

sire et dont on a besoin, doit être cultivé chaque jour.

Pour cultiver sa mémoire, il ne faut jamais se forcer ni cesser d'apprendre par cœur.

On n'accorde les grâces de l'ame et celles de l'esprit, qu'aux personnes qui savent se faire aimer.

Nos actions et nos maximes ont leur source dans nos opinions; il faut donc n'en prendre aucune sans l'avoir examinée avec soin.

S'il existe des bornes pour la mémoire, ce ne peut être que pour les savans qui étudient quinze heures par jour ; mais ceux qui s'occupent moins long-temps, ne parviendront jamais au point où elle ne peut plus rien contenir.

Certains attachemens sont comme en réserve dans notre cœur; on ne les découvre que par les regrets.

Les règles générales ne sont pas suffisantes en morale; la connoissance des hommes nous fait apercevoir, mieux que les règles, et pardelà les règles, une multitude de nuances dont on pourroit à peine se rendre compte, et les opinions et les goûts particuliers forment quelquefois des intérêts contraires, en apparence, à l'intérêt personnel.

Pour vieillir tard dans le monde, il faut savoir être vieux de bonne heure.

L'esprit inventif est l'esprit le plus rare. Corneille et L'abbé Prevot doivent être cités en ce genre avant tous les autres; les événemens et les caractères qu'ils ont peints dans leurs

écrits étoient absolument hors de la nature; car on n'a l'esprit inventif qu'en s'éloignant de la nature : témoin la Calprenède.

Certaines gens ont l'art de mettre de l'importance aux choses mêmes qu'ils ne disent pas.

La société des grands ne vaut pas les soins qu'elle donne ; mais ce seroit bien pis si on l'avoit sans soins.

L'argent et le temps se ressemblent dans leur emploi ; tous les deux deviennent plus précieux par le bon usage qu'on en fait. Le paresseux et l'avare ont aussi des rapports ; le paresseux ne peut souffrir d'user d'un temps dont il ne sait que faire, ni l'avare de l'argent qui lui est inutile, et qui se perd de même dans l'inaction.

Chaque jour est une nouvelle vie que le sommeil termine.

Quand on se permet d'écrire ses résultats sans faire passer le lecteur par les nuances de sa pensée, sans lui faire connoître les gradations par lesquelles on est parvenu à une belle idée, on est inintelligible pour les sots, et les gens d'esprit vous regardent comme un faiseur de paradoxes et comme un écrivain bizarre.

Les maîtres ne peuvent enseigner que des connoissances isolées; mais quant à cet enchaînement, qui fait la sûreté et comme la preuve des idées qu'on acquiert, il faut, pour le saisir et le montrer, une étendue d'esprit et une persévérance de réflexion qui n'appartiennent qu'à très-peu de gens.

Le bon ton dans le grand monde

est, pour les pensées, ce qu'étoit un lit de fer inventé par un tyran; on coupoit les pieds ou la tête de ceux qui y couchoient, quand leur stature le débordoit.

Il est assez adroit de peindre dans toutes leurs nuances, les défauts des gens qu'on veut corriger; car on leur ôte ainsi les moyens de se méconnoître; et comme les détails sont toujours moins prononcés qu'une idée générale, on leur laisse en même temps un moyen d'effacer aisément, dans notre esprit, des impressions défavorables, mais légères.

Pourquoi s'occuper sans cesse de la manière dont on doit présenter au public les choses indifférentes ou innocentes? il faut laisser aux grandes vertus le soin d'expliquer les petits détails.

Nous avons souvent une idée de perfection que nous ne pouvons réaliser : nous ne sommes jamais contens abstraitement ; nous avons besoin de comparaison pour aimer ce que nous possédons ; et la perfection telle que nous pouvons l'obtenir dans les objets de nos goûts, est souvent comme la fortune de La Fontaine ; on ne s'aperçoit qu'elle est à sa porte qu'après l'avoir cherchée inutilement dans tous les pays étrangers.

Bridène prêchoit à Cahors : Encore quarante jours et Ninive sera détruite. . . . Vous pensez peut-être que je vais vous annoncer la destruction de votre ville : non, mes frères, vous méritiez de périr, mais vous avez eu un intercesseur : Et quel est cet intercesseur, me direz-vous ? Est-ce votre saint patron ? non, il est las de vos crimes ; il ne parle plus pour vous : Est-ce, etc. C'est, le dirai-je,

le démon ; il a demandé la conservation de Cahors ; car, dit-il, si j'ai besoin d'un concussionnaire, je le trouve à Cahors ; si j'ai besoin d'un brigand, etc.

M.me de Vantadour étoit derrière la chaise de Louis XV qui n'avoit que six ans, et qui étoit charmant ; elle dit : *A boire pour le roi*, et pour moi aussi, maman, s'il vous plaît, ajouta l'enfant : ce trait d'innocence fit un grand plaisir à tout le monde.

Le caractère de l'esprit de M. de Buffon est tout différent, suivant qu'il prend pour objet de ses méditations les événemens de la vie ou les phénomènes de la nature ; il généralise le phénomène et l'enchaîne à son système ; il singularise l'événement et ne l'enchaîne à rien ; il le sépare même de ses effets sur l'opinion ; et ce qui est fort extraordinaire,

il ne voit jamais bien les devoirs dictés par la noblesse des sentimens ou la délicatesse de la vertu, que quand l'exercice lui en est confié; il agit comme Socrate, et conseille comme Epicure; sa vue morale ne va pas plus loin que lui, mais dans ce cas, c'est la plus étendue de toutes.

On ne cesse de répéter que les hommes ont besoin de passions pour être heureux; on me rappelle ces planches de plantes de fraxinelles, auxquelles on met le feu deux fois par semaine pour les faire croître; mais ce n'est pas ainsi qu'il faudroit cultiver les rosiers et les lys.

Il ne faut jamais apprendre que les choses dont on veut faire usage; et par cette raison, il ne faut connoître dans toutes les langues que la langue noble: il ne faut jamais lire de livres indécens, etc.

Il faut éviter de parler les langues étrangères, dans la crainte de s'exprimer moins facilement et moins agréablement dans sa propre langue. Lorsqu'on pense dans deux langues à la fois, les deux expressions se précipitent vers la même idée; et le temps qu'on met à faire un choix, ralentit la rapidité du discours.

La pauvreté de la langue d'un auteur en particulier, se juge sur-tout par le retour des mêmes mots et des mêmes expressions; la richesse de la langue se montre par la variété et l'abondance des mots. La traduction de l'histoire d'Angleterre par M.me Blot, laisse pénétrer cette misère de la manière la plus frappante; les mêmes mots, les mêmes phrases reviennent sans cesse; la traduction de Prevot n'est pas si correcte, mais elle est beaucoup plus agréable par l'abondance et la richesse du

langage. Il est bien difficile de rendre en français toutes les nuances des expressions d'une langue étrangère. M. Hume, pour faire apercevoir cette difficulté, et peut-être pour faire admirer en même temps l'élégance de son style, pria M.me de Boufflers de traduire un seul paragraphe de son histoire, où l'on trouvoit la figure *climax* ou *gradation*; cette figure exigeoit en effet que chaque mot français rendît la nuance du mot anglais pour ne pas déranger l'échelle; et M.me de Boufflers, qui sait bien sa langue, eut besoin d'une journée entière pour traduire ce seul paragraphe.

L'abbé Roquette, évêque d'Autun, prêchoit avec beaucoup d'affectation; il se plaignit à M. de Harlay des officiers municipaux qui négligeoient ses sermons pour aller à la comédie: ils sont de bien mau-

vais goût, lui dit-il, de vous préférer ainsi des comédiens de campagne.

Un capucin prêchant sur les merveilles de la création, disoit : Mes frères, vous êtes frappés de certaines choses, et vous l'êtes moins d'un grand nombre d'autres qui ont pour vous une utilité plus réelle encore. Par exemple, vous admirez le soleil et vous estimez moins la lune ; cependant celle-ci paroît pendant la nuit, et vous éclaire, tandis que le soleil ne se montre qu'au grand jour.

M. de Voltaire disoit à M. de Maupertuis, qu'il n'entendoit pas bien certains morceaux de son ouvrage sur le bonheur ; c'est pour cela qu'ils sont excellens, répondit durement Maupertuis : Voltaire reprit doucement et en riant : Il est bien courageux à vous de me dire cela.

M. Maupertuis disoit : Je suis pâle comme la mort et triste comme la vie.

M. Necker disoit : M.lle Quinault a l'apprêt du naturel.

Un des mérites du style est d'être coulant, et il ne peut l'être que par les nuances ; les nuances ne s'observent et ne peuvent exister que par la connoissance de tous les rapports : jugez donc combien il faut de lumières, de réflexions, de sensibilité, pour former un grand écrivain !

Quand on est instruit parfaitement d'une seule science, on a l'idée de toutes les autres ; quand on acquiert ou qu'on possède une seule vertu avec toutes ses branches, il est presque impossible qu'on ait des vices.

Il n'appartient pas à tout le monde de voler un homme d'esprit; car on ne retient les idées, qu'autant qu'on a la chaîne qui les précède.

Les véritables vestiges du génie sont une trace de lumière.

La grande convenance dans la conduite, dans les discours, dans les lettres, et même dans les ouvrages, paroît préférable à l'esprit, en ce qu'elle rassemble dans un point le tableau de toute une vie.

Les corps, les associations cherchent toujours à perdre de réputation les personnes qui les offusquent et les éclipsent, quelques dévouées qu'elles leur soient; l'envie est peut-être la plus forte de toutes les passions. C'est par un autre genre de jalousie que David mit au premier rang, dans les combats donnés pour

sa gloire ; le plus fidèle de ses sujets, et le fit périr en paroissant honorer son courage ; les vices se tiennent ou s'avoisinent dans leur marche.

Quand on met la conversation sur des sujets qui nous touchent personnellement, il faut s'observer avec soin, afin de ne pas saisir la parole avec trop d'empressement et une sorte d'avidité.

L'habitude de se vaincre sur un seul objet, donne de la facilité pour se vaincre sur tous.

On n'écrit jamais bien dans une langue qui n'est pas notre langue maternelle ; et c'est avec raison qu'on nomme langue morte, celles qui ne servent pas à l'expression de nos passions habituelles. Le plus habile latiniste ne s'est jamais mis en colère en latin ; il a besoin alors de la

langue qu'il fait à son gré, et non de celle qu'on lui a faite.

Quand on veut bien peindre un objet nouveau pour nous, il faut écrire à l'instant même où on vient de le voir ; car si on attend un second examen, dans l'espérance de le mieux connoître, ce ne peut être une seconde surprise : on perd en mouvement ce que l'on gagne en instruction : notre sentiment, et le premier mouvement de l'étonnement, sont déjà diminués par l'habitude. Il est bien certain aussi que nos passions, quelles qu'elles puissent être, ne sont jamais bien rendues par des souvenirs. Quant à la manière de juger un livre et les idées d'autrui, la poétique est un peu différente : si ce sont des objets d'imagination représentant des objets réels, la règle est toujours la même ; mais les idées abstraites ayant besoin d'être com-

prises

prises avant d'être jugées, ne produisent aucun effet rapide, et leur première impression s'augmente de la seconde.

M. de Fontenelle, à quatre-vingt huit ans, s'asseyoit sur un tabouret afin d'éviter de se courber. Cet exemple, à suivre, doit se transporter aussi à l'esprit et à la morale.

M. de Buffon s'excusoit sur la quantité de notes qu'il avoit mises au-dessous du texte de ses oiseaux: il faut bien, disoit-il, chercher ses titres chez les Anciens, et s'appuyer de leur autorité. Ah! lui dit M. Necker, les conquérans n'ont pas besoin de faire des traités, ni de montrer des titres pour assurer leur conquête.

Le monde, dit M. Dubucq, est la figure d'une grande pensée.

M. le régent aimoit les montres ; il en avoit un grand nombre rangées sur une table : un provincial les renversa dans un excès d'embarras et de timidité; M. le régent lui dit sans se fâcher : C'est la première fois qu'elles vont ensemble.

Un lieutenant de police de village écrivit à M. de Marville, alors lieutenant de police à Paris : Monsieur et cher confrère, hier en donnant mon audience, un quidam m'a traité de fripon ; je vous prie de me dire comment vous en usez en pareil cas, vous obligerez monsieur et cher confrère, etc.

M. Freret fut jeté dans un des cachots de la Bastille, sans qu'il sût pourquoi. On le mena devant M. Azon, lieutenant de police : Pourquoi me traite-t-on ainsi? lui dit-il. — Vous êtes bien curieux, répondit M. Azon.

M. de Buffon nous disoit que les grammaires n'apprenoient pas à écrire; je lui demandai comment il s'y prendroit pour former le style d'un jeune homme. Je lui donnerois, me répondit-il, des traductions à faire; car il seroit contraint ainsi d'écrire de sa tête. Si vous lui donniez un auteur français à imiter, il ne feroit que le copier : je lui ferois observer chaque mot; ainsi, s'il se servoit de ces deux phrases, assez souvent répétées par de mauvais écrivains, *digne de blâme*, *ou capable de forfaits*, je lui ferois remarquer que *digne* et *capable* sont mal-placés et mal associés, et qu'il faut choisir tous les mots selon l'idée qu'on veut exprimer. Si c'est un sentiment défavorable, c'est mal écrire que d'y joindre des mots d'éloge, tels que *digne* ou *capable*; et de même il faut chercher les mots les plus doux pour rendre une idée

douce : pas un seul mot ne doit être mis au hasard. On vient de donner, par exemple, des contrastes qui sautent aux yeux; mais il faut encore observer toutes les nuances : on doit si bien s'attacher à chaque mot, que les particules mêmes ne sont point indifférentes; il ne faut pas mettre au hasard un *et* ou un *mais*, et *cependant* ne feroit pas bien où l'on pourroit placer *néanmoins*. La patience est nécessaire à tout écrivain; il faut d'abord méditer long-temps son sujet, afin de s'élever aux idées les plus générales: quand on l'a traité, on trouve que tel endroit est sec, ou, si l'on veut, d'une métaphysique ou d'une physique sèche; c'est alors qu'il faut le corriger et l'embellir, tantôt par du coloris, tantôt par de la sensibilité, suivant la place. J'entends ici par sensibilité, le talent de rappeler les rapports des choses avec nous. Pour seconde opération, il

faut choisir tous les mots comme nous venons de le dire ; et dans la troisième enfin, on s'occupe de l'harmonie en lisant tout haut, en transportant les mots, en les changeant, en se faisant lire son ouvrage par des personnes peu exercées : mais on n'est pas à la fin du travail ; il faut, après trois mois, revoir de nouveau tout ce qu'on a fait, et le retravailler sans cesse jusqu'à ce qu'on en soit content. M. de Buffon a refait quelques-uns de ses ouvrages jusques à six fois.

C'est dans la solitude et dans le calme des passions qu'on peut s'élever à des idées générales ; car pour en avoir de ce genre, il faut qu'elles aient été précédées de mille autres ; et ce n'est pas dans le monde qu'elles se présentent à nous.

Quelquefois on se persuade que

l'on a trouvé l'idée la plus générale possible sur un sujet ; mais bientôt on découvre de nouveaux faits qui vous élèvent encore plus haut que vous n'étiez, en vous présentant de plus grands résultats.

Il ne faut jamais faire trop de prévenances aux personnes qui nous sont indifférentes, et à qui l'on ne doit rien ; car elles empiétent bientôt sur notre temps et sur notre bonheur, et deviennent nos ennemies, si nous ralentissons les marques de notre empressement.

L'abbé de Lille auroit mieux fait encore sa traduction des Géorgiques, s'il eût habité la campagne ; car sans qu'on s'en doute, on peint avec des traits plus vrais les choses qu'on a vues ou exercées soi-même. Virgile étoit agriculteur ; il faut donc, disoit M. de Buffon, voir souvent, et avec

attention, l'objet qu'on veut peindre, et quand on l'a peint, il faut alors pour l'animer, y jeter deux ou trois gouttes de sensibilité, c'est-à dire, chercher l'expression ou l'idée qui rapproche cet objet de vous par quelques rapports.

Le cadre est une chose très-importante dans un ouvrage.

Il faut prendre garde qu'on ne s'aperçoive jamais dans un poëme, quand on a fait les deux seconds vers avant d'avoir fait les deux premiers ; c'est un grand défaut, le lecteur s'aperçoit alors que l'auteur travaille sans suivre l'impulsion des choses et de ses sentimens.

On trouve un tribunal entier dans le cœur de l'homme, un juge, deux avocats et un supplice, mais

de plus, une récompense qu'on ne donne pas dans les tribunaux.

Nous avons dit que M. d'Aranda a le caractère actif et l'esprit lent, et sur-tout lent à s'exprimer; de là *ces comprenez-vous* si répétés, qui étoient autant de coups de fouet que le caractère donnoit à l'esprit.

Kaiserling, ancien ambassadeur de Moscovie, faisoit réussir les ordres les plus baroques de sa cour; car les vieux ambassadeurs sont comme les auteurs, ils ne s'inquiétent pas si la pièce est bonne, mais si elle est bien jouée.

Les malades ont des vapeurs quand ils commencent à guérir, et les François en avoient aussi quand on commençoit à remédier aux abus et aux maux publics; mais ces vapeurs sont

devenues des fureurs et de la démence.

Cicéron étoit diffus quand il parloit au peuple, et concis quand il s'adressoit au sénat : c'est un des meilleurs écrivains de l'antiquité ; mais l'on trouve dans Salluste et dans Virgile des passages qu'on pourroit mieux écrire, et dont on pourroit tirer un meilleur parti.

On ne fait jamais supérieurement que les choses auxqu'elles on est supérieur ; c'est pour cela que Voltaire est très-original dans ses poésies fugitives ; que Buffon plane toujours sur son travail, et emploie le langage des Dieux ; et que Rousseau n'écrit bien que quand il est échauffé et au milieu de son sujet ; car dans ce moment seulement, il est supérieur à son objet. C'est la sibille sur le trépied, au-dessus de

l'humanité pendant l'enthousiasme, au-dessous dès qu'elle n'est plus inspirée.

M. Watelet dit qu'un garçon qui a dix mille livres de rente est maître de sa fortune; que celui qui en a trente est en équilibre avec son bien, mais que celui qui en a cent en est gouverné.

M.me du Deffant vouloit se faire dévote, elle écrivoit: « Pour le rouge et le président Hainault, je ne leur ferai pas l'honneur de les quitter. » De son côté, le président vouloit se convertir, et il disoit: Je recherche toutes mes fautes, afin de m'en débarrasser: on ne sauroit croire combien on se trouve riche quand on déménage.

M.me de Genlis avoit fait vendre ses comédies afin de libérer M. de

Quersac en prison pour dettes; la comtesse Amélie lui écrivit:

D'une aimable pitié quel effet surprenant!
Pour en délivrer un, vous en enchaînez cent.

Vers de M.me la marquise de Boufflers.

De plaire sans aimer j'eus un jour fantaisie,
Je ne cherchois qu'un simple amusement;
L'amusement devint un sentiment,
Le sentiment, le bonheur de ma vie.

Voltaire répondit à M. de Boisgelin qui le louoit sur la clarté de son style: Les ruisseaux ne sont clairs que parce qu'ils ne sont pas profonds.

Mylord Chesterfield disoit en parlant des guerres civiles en France: Vous autres François, vous mettez des barricades, mais jamais des barrières.

Il faut beaucoup de soin pour exprimer de grandes idées avec clarté,

parce qu'elles sont embarrassées par la multitude de racines qu'elles jettent au loin.

Les paroles des mourans ont une éloquence de situation qui leur donne l'avantage sur tous les autres genres d'éloquence.

Un grand parleur n'intéresse jamais, car il semble toujours qu'il s'isole.

Quand on a plus de chaleur que d'esprit, on détonne toujours ; il faut que l'un soit toujours dans la proportion de l'autre.

Les bavards sont rarement sensibles ; car ils ne songent qu'à eux, et n'ont affaire qu'aux oreilles des autres.

Les femmes vertueuses doivent

sur-tout se garantir de tous les traits de folie ou de mauvaise tête ; car elles détruiroient l'estime qu'on leur avoit accordée : c'est un aveu secret que la vertu est le fruit de la raison.

Le roi de Prusse gouverne un grand royaume, et cependant il a beaucoup de temps à lui ; d'abord parce qu'il n'en perd point, ensuite parce qu'il ne renvoie jamais aucune affaire au lendemain.

Du sang froid et de la suite, c'est le seul moyen de se faire obéir.

Il ne faut jamais faire les choses qu'un autre peut faire pour nous, à moins que nous n'en sachions pas faire d'autres.

Il ne faut rien dire dans le monde qui nous soit personnel et qui soit à notre avantage, à moins que nous

n'ayons à nous défendre de quelque accusation.

Se vanter sans être blâmé, c'est être l'agresseur de l'amour-propre d'autrui.

Rien n'est si difficile que d'avoir de bon goût le ton familier ; il faut même être conduit à la familiarité par des gradations insensibles. Au premier abord, par exemple, rien ne s'annonce plus mal, rien n'est de plus mauvaise compagnie, que l'air gai et avenant que prennent certaines personnes en entrant dans une société qu'elles connoissent à peine.

Un des grands mérites des gens en sous ordre, c'est d'être un supplément à notre mémoire, d'avoir celle des petites choses.

Il est possible que les idées précèdent les images, même dans la tête d'un enfant; car il faut être très-avancé pour avoir des images bien terminées ; quelquefois le sentiment fait naître nos premières idées métaphysiques ; car le sentiment est une lumière qui précède la raison et l'éducation ; il peut être aussi l'origine de notre amour-propre ; et quand la source est de cette nature, les eaux sont toujours bienfaisantes dans leur cours.

Dans la solitude on se livre à la poésie dont on sent mieux alors le charme et la puissance, ou à la métaphysique qui reprend tous les droits et toute l'utilité que le monde voudroit lui ôter.

L'esprit se montre toujours plus favorablement quand il se livre tout

entier avec beaucoup de naturel et d'ouverture, mais sur-tout auprès des grands, qui sont toujours accoutumés à gêner tous ceux qui les approchent.

FRAGMENT

FRAGMENT

D'UNE CONVERSATION

AVEC DIDEROT,

A SON RETOUR DE RUSSIE.

Les Samoyèdes, pour témoigner leur reconnoissance à l'impératrice, ont voulu faire battre une médaille où il y avoit pour exergue, *A la sage, à la grande, à la mère*; l'impératrice répondit : Je sais seule si je suis sage; la postérité dira si je suis grande; mais pour le titre de mère, je l'accepte, je crois le mériter.

L'impératrice s'entretenoit avec Diderot devant sa fenêtre, par un froid excessif, dix-huit degrés au-

dessous de la glace. Pardon, dit-elle, je ne vous écoute plus; mais regardez: c'étoit une femme enveloppée d'une pelisse, avec un sac sur ses épaules, et un gros chien à ses côtés: il y a deux heures qu'elle est là. L'impératrice sonne et questionne le valet-de-chambre; il rit: enfin il répond: C'est une femme qui a son amant dans la cuisine, et qui attend le moment où il jetera dans son sac un jambon, etc. Allez lui dire, s'écria l'impératrice, qu'elle prenne bien garde de n'être pas aperçue par mon grand chambellan; car il n'entendroit pas raillerie.

L'impératrice, disputant un jour avec Diderot, se leva tout d'un coup dans un mouvement de vivacité, et lui dit: Vous avez la tête chaude, je l'ai chaude aussi; nous nous interrompons et nous ne finissons rien: avec cette différence, reprit Diderot, que quand j'interromps votre majesté, je

fais une grande sottise. Bon, répondit-elle en haussant les épaules, fait-on des sottises entre hommes.

M. de **, en passant la Neva par un grand froid, avoit eu le nez gelé; on l'avoit guéri : le lendemain il disoit à M. Diderot, Je suis ici depuis quatre mois, je n'ai pas trouvé encore un homme d'esprit. M. Diderot, sans lui répondre, s'approcha de lui, et le regardant, M. de **, votre nez a donc été gelé.

Diderot disoit à l'impératrice qu'avoir sa capitale au bout de son royaume, c'étoit avoir son cœur au bout de ses doigts; que la circulation devenoit difficile, et la plus petite blessure, mortelle.

Diderot, étonné des connoissances de l'impératrice, lui témoignoit sa surprise : J'ai eu, dit-elle, un excellent maître et une excellente maîtresse, le malheur et la retraite. Il lui représentoit qu'elle avoit grand

tort de conserver des casernes dans un pays sujet aux révolutions. — Comment faut-il donc faire ? — Les brûler par accident ; car les bourgeois éclairent la conduite des soldats quand ils logent chez eux, et il n'est pas si aisé à un conspirateur de les réunir.

Les rois, disoit Diderot, sont des enfans à deux cent mille bras, qu'il est bien difficile d'emmailloter. — Comment faut-il donc faire ? — En couper la moitié ; mais l'opération est cruelle, disoit l'impératrice.

Vous ne savez pas, disoit-elle encore, combien les méchans nuisent aux princes : tous les pas que font les rois sont retardés par des obstacles, comme s'ils rencontroient des chaînes ou des branches d'arbres entrelacées les unes dans les autres ; je ne puis les couper, mais je m'occupe à ronger les racines.

La veille de son départ, Diderot se présenta chez elle : Que puis-je faire pour vous, lui dit-elle ; — Rien, car vous avez tout fait ; cependant, voici mes demandes, et il sort un papier : Traité de paix entre une grande souveraine et un philosophe. Donnez, dit-elle, je veux signer sans lire. — Non, madame ; cependant vos pareils ont manqué à tant de traités qu'ils avoient lus, que j'aimerois autant que vous signassiez sans lire. Daignez m'écouter : premier article. Point d'or, afin que les louanges que je donnerai à votre majesté n'en paroissent pas le paiement, etc.

Le général Betski a la surintendance des bâtimens et des nouveaux établissemens que l'impératrice vient de faire. Ce général Betski est un homme qui, dès le moment de sa naissance, n'a jamais eu une idée, mais qui a reçu la faculté de les discerner, et qui ne se trompe

pas ; il est infatigable dans les détails.

L'impératrice disoit à Diderot : Votre esprit a quelquefois douze ans et quelquefois cent ans.

SOUVENIR

D'UNE DERNIÈRE CONVERSATION

AVEC M. DE BUFFON.

M. de Buffon généralise toujours ses idées, et par ce moyen il échappe à la critique; ses propositions présentent un grand nombre de faces: le côté vrai semble défendre le côté faux.

Le style haché n'a jamais l'air naturel, il faut que les idées semblent découler immédiatement les unes des autres; c'est pour cela que les transitions sont les plus grandes difficultés de la langue française, et ce naturel ne s'acquiert jamais que par la pensée qui produit la succession

immédiate des idées avec de légères nuances.

Tous les mots peuvent être bons, selon qu'on les applique ou qu'on les associe. Il y a une décence dans les mots, relativement à l'objet qu'on traite, comme il y en a une pour les vêtemens, relativement à l'état des personnes: quand un mot s'applique juste à la chose, il est rarement bas. Voyez comme Boileau a associé *solécisme* et *barbarisme*, termes désagréables et communs de *pompeux solécismes* et d'*orgueilleux barbarismes*.

Quand Pline écrit de lui-même, il a le plus beau style et les plus grandes idées : on pourroit faire un ouvrage sublime de ses préambules et de ses fins de chapitres.

Tous les gens qui parlent bien, dit M. de Buffon, se servent du terme général, ou, pour mieux dire, du genre, pour exprimer l'espèce, et

souvent l'individu ; ainsi on dit : J'ai fait venir ma *voiture*, et non j'ai fait venir mon *carrosse* ; un *vêtement* pour un *habit* ; un *édifice* est plus noble qu'*une maison*. Je lui ai fait remarquer qu'il ne falloit pas porter cette règle trop loin, et qu'on devenoit bas en substituant enfin une expression trop générale à celle qui devoit désigner le genre. Par exemple, *chose*, etc. Je crois d'ailleurs que si on ennoblit son style en mettant le terme qui exprime le genre à la place de celui qui exprime l'espèce ou l'individu, ce n'est pas qu'on élève ses idées en les généralisant, mais c'est qu'on s'éloigne du style vulgaire ; car le peuple se sert davantage des mots qui désignent l'espèce et l'individu, mots qui sont plus à sa portée. On m'objecteroit en vain qu'il est ridicule de dire : *La pluie est venue et je me suis mis à l'abri sous un sycomore*, quoique *sy-*

comore soit moins trivial qu'*arbre*; car cette phrase ne seroit mauvaise, qu'en pêchant contre une loi donnée par le bon sens; loi qui supprime toutes les circonstances étrangères au sujet que l'on traite, et qui ne peuvent ajouter à l'intérêt. Palais est certainement aussi noble qu'édifice, cependant l'un est le genre, l'autre est l'espèce; mais tous les deux sont rarement dans la bouche du peuple.

Il faut observer trois choses dans le choix des mots; la première et la plus importante, c'est de préférer le mot qui tout-à-la-fois exprime ce que vous voulez dire, et rappelle au lecteur un sentiment qui a rapport à lui: ainsi, M. de Buffon, en parlant du laboureur, dit qu'il recueille un pain souvent *amer*: le mot d'*amer* peut se prendre à la lettre, mais il laisse aussi une idée vague de chagrin et de fatigue: Ainsi, Virgile, en

parlant d'un bœuf qui venoit de perdre son compagnon, dit qu'il marchoit triste, *fraternâ cœde.* Ce mot *fraternel*, qui ne pourroit se rendre agréablement en français, exprime bien en latin l'animal qui étoit attaché sous le même joug, et rappelle en même temps un sentiment de tendresse connu du lecteur. La fin de l'article du chat de M. de Buffon est encore de ce genre.

La seconde règle à observer, est de choisir le mot pittoresque et qui ajoute au coloris; plus on a de connoissances, plus il est aisé d'animer ainsi son style.

La troisième regarde la propriété des mots: le mot technique n'est pas celui qu'il faut préférer, car il rend le style sec en ne présentant aucune idée accessoire. Il me semble que cette règle rentre beaucoup dans la première: il faut donc prendre le mot un peu à côté; celui qui présente

plus d'une idée, qui laisse quelque chose dans le vague, et qui permet au lecteur de faire usage de son imagination.

Il y a deux choses à observer dans le style, l'ordre et le mouvement ; il faut penser profondément quand on veut s'élever au-dessus des idées communes, et on voit bientôt si on a des pensées plus grandes qu'un autre sur un sujet, en les comparant, soit par la conversation, soit par la lecture. Il faut donc toujours se tracer un plan, et quand on a besoin de précipiter ses idées pour persuader, il faut les faire succéder avec rapidité, sans intervalles et sans intermédiaires ; de même si c'est une peinture vive. Mais, si après avoir pensé profondément sur un sujet qui nous paroissoit obscur d'abord, nous venons à bout de l'entendre, il ne faudroit pas alors l'exprimer comme nous l'entendons ; il

faut, au contraire, rappeler toutes les nuances par lesquelles notre esprit a passé, pour conduire le lecteur insensiblement par la même route: ces deux manières forment ce qu'on appelle mouvement dans le style.

Le style tient beaucoup à l'habitude; cependant un excellent écrivain a, dans sa tête, une multitude de règles qu'il oublie quelquefois, et qu'il devroit toujours écrire : ces règles ne pourroient-elles pas suppléer un peu à l'habitude?

PENSÉES

ET

SOUVENIRS.

Une vieille femme doit être forte et n'avoir besoin de personne ; il n'est permis qu'à la jeunesse de paroître foible, parce qu'on s'empresse de la secourir.

Les hommes, dans les places publiques, ne cèdent leur place qu'aux jeunes femmes ; il faut donc que les vieilles ne paroissent jamais dans les grandes assemblées.

Les vieillards sont souvent moins nuls dans la société que les jeunes

gens, parce qu'ils ne sont pas absorbés par leurs intérêts, par leurs projets, par leurs passions.

Voltaire, qui vouloit corriger un homme dont le style étoit maniéré et chargé d'antithèses, lui conseilla de s'accoutumer à écrire des narrations; car on est contraint alors de prendre le ton le plus simple.

Les choses qu'on écrit simplement ne paroîtroient jamais communes, si elles étoient la conséquence d'idées neuves et belles, et si elles venoient à leur suite : il est très-possible de réunir la simplicité, la chaleur, et la sensibilité.

Les meilleurs ménages sont formés par la conformité des goûts et l'opposition des caractères.

Les gens froids ne peuvent jamais

attirer la confiance. Il faut, pour bien jouer, que la paume soit renvoyée ; mais quand on la jette contre une botte de foin, elle y reste.

M. de Voltaire, selon M. Thomas, a fait un traité très-incomplet sur le poème épique. Par exemple, pour bien parler d'Homère, il ne falloit pas seulement le considérer comme poète, mais juger par son ouvrage des mœurs du temps, des progrès de la philosophie, de la religion, des arts, etc. ; démêler, par le caractère de sa poésie, quelles étoient les idées reçues alors. On voit, par exemple, que Milton avoit servi dans l'armée de Cromwel, dans ce temps où on se battoit au nom de Dieu, où on faisoit chanter des pseaumes avant de courir au meurtre. La bible fut l'étude particulière de Milton ; toutes les idées de l'ancien Testament se sont exaltées dans

sa

sa tête, et il en fait un usage continuel et sublime. On peut comparer aussi les poètes par leur manière de considérer les objets ; les uns peignent la nature dans sa beauté et dans sa vérité ; les autres cherchent du merveilleux dans leur imagination, tantôt sans s'écarter de la nature, tantôt hors de la nature.

Un courtisan, dont le maître est doux et sensible, a l'ame tranquille ; il voit tout en beau ; il se peint des dieux qui veillent au bonheur des hommes. Lucain, accablé par les tyrans, et dont l'esprit ne peut s'élever jusqu'aux grandes vues de la providence, la méconnoit, et ne met point de merveilleux ni de divinités dans son poème : il a l'esprit de parti, et son parti, n'étant pas le vainqueur, il croit voir la vertu malheureuse et le vice triomphant.

L'épicuréisme est la philosophie des gens heureux. Horace et Mécène

étoient épicuriens ; le stoïcisme est la philosophie du malheur : c'étoit une ressource contre les tyrans, comme la religion l'est de nos jours.

La Henriade est de tous les poèmes celui qui indique le moins l'esprit du siècle ; car Voltaire étoit jeune quand il l'a écrite, et il ne pensoit qu'à faire de beaux vers : cependant voyez la tolérance.

Pourquoi mépriser les Grecs : on a vu les Romains les avouer continuellement pour leurs maîtres ; c'est à nous de penser que notre ignorance est la seule cause de notre mépris. Ils étoient habiles dans l'art des idées accessoires. Dès l'enfance on leur faisoit entendre des genres différens de musique, auxquels on joignoit des idées très-différentes. C'est ainsi que nous éprouvons, et que nous unissons au son des cloches, selon

qu'il est varié, des sentimens de terreur, d'abattement ou de plaisir : c'est de cette manière qu'on manioit les ames des Grecs.

Epigraphe pour une cage de tourterelles dans la maison de deux époux tendrement unis.

Colombes tendres et fidèles,
De vos amours l'asile est bien choisi ;
Et l'on ne sait si vous êtes ici
Les écoliers ou les modèles.

Un homme disoit : J'ai reçu une lettre charmante de Voltaire ; je m'en vais vous lire la réponse.

Ninon disoit à un grand seigneur qu'elle ne pouvoit aimer, et qui faisoit devant elle un étalage de ses qualités :

Seigneur, que de vertus vous me faites haïr.

M. Dubucq disoit : Le gibet est une flatterie pour le genre humain ; on fait mourir trois ou quatre personnes, pour persuader aux autres qu'elles sont vertueuses.

Sous un point de vue on croiroit qu'il est plus difficile d'intéresser une belle ame qu'une ame commune ; car rien ne les étonne, tandis que les ames communes sont étonnées de tout : mais aussi l'on trouve un unisson, une délicatesse d'harmonie dans les belles ames qui les attachent à votre pensée, et leur en fait démêler toutes les nuances.

La comédie est plus parfaite quand elle peint l'homme et non l'individu : au contraire, la satire et la tragédie doivent peindre l'individu ; et dans la tragédie, en particulier, plus le caractère principal est rare, et plus la pièce est belle. Si le caract-

tère de Caton ne ressemble à celui de personne, l'auteur a rempli son but ; mais il faut que tous les avares se reconnoissent à l'avare.

Il faut tâcher de n'être pas froid avec les sots ; car c'est l'impression qu'on seroit tenté de leur marquer.

Dans un homme d'esprit, une idée commune devient de l'esprit par la pensée, et l'esprit devient du génie ; il faut dont faire et refaire jusqu'à ce que la page soit colorée, et que les idées soient devenues générales.

Il faut remarquer chaque mot dans un bon écrivain, et l'on en admirera bientôt l'influence.

D'où naît la différence des trois styles de Buffon, de Jean-Jacques, et de Thomas ? c'est que le premier puise ses images dans toute la nature ;

le second, dans la nature sensible; et le troisième dans la nature sévère et qui réveille les idées morales.

On peut captiver la mode dès les premiers jours; mais l'estime, il faut savoir l'attendre : elle vient surement quand on la mérite ; mais fort tard, et la plupart des hommes s'impatientent et quittent la partie : delà vient que les gens véritablement vertueux sont les seuls qui l'obtiennent enfin.

On sait gré à une femme qui vit dans la retraite au moment où elle pourroit avoir le plus d'éclat; car les hommes aiment qu'on renonce à tous les avantages; ils n'en accordent jamais qu'à regret.

Il faut tâcher de supporter, sans se plaindre, les peines physiques et morales; deux courages qu'on n'a

guère quand on se croit aimé, mais que donne souvent la solitude du cœur et le mépris des hommes.

La folie de Charenton, celle qui fixe la tête sur une seule idée, celle que la douleur cause, n'est pas incurable; mais la folie qui associe continuellement deux idées incohérentes, ne peut pas se guérir. Par exemple, celle d'une femme laide qui se croit belle, ou d'un scélérat qui croit trouver le bonheur dans le crime; car les fous de cette espèce tirent des milliers de conséquences d'une seule erreur, et leur esprit se trouve égaré ainsi de tant de manières, qu'il est impossible de les faire sortir de ce labyrinthe.

Certaines gens ne sont point despotes en pratique, mais ils le sont en esprit; ils voudroient avoir un droit de vie et de mort sur ce qu'ils

aiment, *accordé* par le sentiment.

Dans un pays où l'on ne juge les gens que par l'apparence où l'on ne les voit qu'un instant, il faut donner du soin à sa toilette et à la manière dont on se présente.

On peut se permettre d'être mal vêtu par négligence, mais jamais avec prétention; alors c'est l'excès du ridicule.

Le bon goût diffère du bon ton. Le bon ton n'est autre chose que les usages à la mode, dans l'instant même où nous sommes. Le bon goût est de tous les temps et de tous les pays. On dit qu'une tragédie est écrite de bon goût, mais non pas de bon ton. Un homme simple et instruit pourroit ne rien dire et ne rien faire qui ne fût de bon goût, et n'être cependant pas un homme de bon ton: c'est

ainsi qu'un vêtement propre et riche, mais d'une étoffe unie, seroit de bon goût aujourd'hui, quoiqu'il eût pu l'être de même soixante ans auparavant ; mais l'élégance dans les vêtemens n'est que momentanée. Si on se perfectionne le goût à Paris, ce n'est pas par la connoissance du bon ton, c'est par celle du bon goût ; c'est parce qu'on y voit une société choisie, et qu'on s'accoutume à se la représenter, et à ne rien dire sans l'appliquer à cette mesure, et sans se demander : Cela plaira-t-il à telles personnes, ou cela déplaira-t-il ? D'ailleurs, c'est à Paris seulement qu'on juge le progrès des idées et des expressions, et qu'on apprend que telle idée et telle expression qu'on croyoit neuve est déjà rebattue.

M. Dubucq disoit : Cette musique de Gluck rue et mord.

Voltaire disoit à Brizard : Monsieur,

vous êtes toujours bien, jamais mieux.

Quelqu'un disoit : J'ai vu M. de Langeron qui danse encore à merveille sans lunettes : c'est qu'il étoit trop vieux pour danser.

Lorsqu'une idée revient trop souvent dans la tête, il faut s'en défier plus que de tout autre, et attendre long-temps pour agir d'après les sentimens qu'elle fait naître.

Quand les jeunes gens entrent dans le monde, ils doivent conserver un peu de l'austérité que leur éducation leur a donnée.

Les sourds et muets, élèves de l'abbé Sicard, sont obligés d'avoir une idée beaucoup plus juste des mots que les autres hommes. Souvent nous recevons ces mots comme

une monnoie dont nous faisons constamment usage sans en connoître le poids intrinsèque, tandis qu'ils jugent la véritable valeur ; aussi font-ils des définitions avec la plus grande facilité. Que signifie le mot *penser?* dit-on à l'un d'entre eux, *voir en-dedans* ce fut sa réponse, sans doute du mot *intueri.*

Les arts ont une grande utilité pour les lettres ; ils nous apprennent, par exemple, que les choses non préparées ne font aucun effet. Pour que le tonnerre inspire de la terreur, il faut qu'il soit précédé d'orage : un coup de tonnerre dans un temps serein n'effraie point. Un petit événement dans Clarisse, fait verser plus de larmes que des meurtres qui ne sont point préparés.

Il ne faut pas se flatter de commander à ses nerfs et à son carac-

tère ; mais il faut éviter toutes les occasions qui émeuvent les uns et qui blessent l'autre.

Si l'on faisoit un calcul juste en morale ; lorsqu'une fois les masses d'ordre et de raison sont établies, il se trouveroit que les choses de détail qui nous affectent sont de peu d'importance et indifférentes au bonheur.

Ceux qui sont appelés à commander, sont plus obligés de prendre de l'empire sur leur caractère que ceux qui obéissent, et par la multitude de rapports qui les affectent, et par la plus grande impression qu'ils produisent nécessairement, et sur-tout, parce que le sentiment secret de l'infériorité est une sorte de frein qui soutient et qui guide dans la route ; tandis que les grands qui sont leurs maîtres, ont besoin de se tenir lieu de frein à eux-mêmes.

Les phrases longues supposent que le lecteur met un grand intérêt à un ouvrage ; elles peuvent donc être permises dans les plaidoyers, mais non dans les discussions, où l'attention n'est pas aussi soutenue.

Le meilleur style est celui qui contient le plus d'idées dans le plus petit nombre de paroles, et avec le plus de clarté possible.

La différence de la sagacité à la pénétration, c'est que la pénétration va loin, et que la sagacité démêle avec justesse.

M. Helvétius vouloit par-tout de la perfection ; il laissoit ses jardins en friche, parce qu'il ne pouvoit pas avoir ceux de Sémiramis.

M.me Geoffrin dit qu'elle a toujours eu l'esprit de son âge ; que ses

goûts et ses années ont été comme deux chevaux bien attelés.

Quand Voltaire fut mort, M. Collé dit : Nous rentrons en république.

On a trouvé une médaille avec une tête de Louis XIII, et pour exergue : l'*Appui de ses alliés*, et de l'autre côté la tête de Richelieu avec ses mots : *Mens et manus.*

On demandoit à M. Sylva quel étoit le plus habile médecin de l'Europe : Chirac est le premier, dit-il, et Dumoulin est le troisième.

Un homme attaché à un grand seigneur faisoit le courageux. Hier, disoit-il de son patron, il s'est écrié devant moi : Ah ! qu'il y a d'épines dans ce monde ! Monseigneur, ai-je répondu, il y a aussi des roses.... J'ai cru devoir lui parler comme cela.

M. de Chabanon ne vouloit pas retrancher dans une de ses pièces un vers qu'on critiquoit avec vivacité, et qu'il défendoit avec acharnement. M. Dubucq s'écria tout d'un coup du coin de la chambre :

Venez, si vous l'osez, le ravir à sa mère !

Tout ce que Diderot fait au courant de la plume est beaucoup meilleur que ce qu'il retouche ou veut soigner. Sa lettre sur les sourds, qui fut écrite en une nuit, est ce qu'il a fait de mieux. Quand on lui lit quelque chose, sa tête travaille ; il confond ses idées avec celles de l'auteur, et il croit avoir entendu les plus belles choses du monde.

Une des grandes merveilles de l'esprit humain, et qui sert souvent à confondre notre petitesse, ce sont nos réflexions sur l'infini ; car la durée et l'espace nous semblent nécessai-

rement fini et infini tout-à-la-fois ; fini, parce que nous pouvons y ajouter quelque chose, et qu'il est impossible de rien ajouter à l'infini, ni de le faire plus ou moins infini ; infini, parce que nous ne pouvons concevoir un terme au temps, ni à l'espace. *O altitudo !*

On n'a traduit du Dante que l'enfer, mais le paradis est plein de poésie et d'idées heureuses ; il peint les récompenses accordées aux hommes, selon leurs degrés de vertu, et ces degrés sont un bonheur de plus ; car l'inférieur y jouit de la supériorité des autres, comme d'une grande idée, et avec une partie de cet amour que nous inspirent les perfections infinies de l'Etre suprême.

Personne n'avoit plus d'esprit que M. Duclos dans un temps donné ; son ton étoit brusque, et son air

moitié

moitié brusque, moitié bon homme: un grand usage du monde ne l'empêchoit pas de parler beaucoup de lui, et de ramener continuellement la conversation à lui. Si on lui demandoit son jugement sur un ouvrage, il ne disoit pas : Voici ce que j'en pense, mais voici ce que j'en disois à M. le duc un tel, qui vouloit connoître mon opinion. Il étoit complaisant pour ses amis avec un air décidé ; son caractère, ferme, franc et honnête, lui donnoit une grande considération ; il aimoit les grands, cependant il leur résistoit et n'en étoit pas aimé ; il savoit dire des choses flatteuses avec brusquerie ; il avoit du tact ; il étoit sensible aux caresses. Son amour-propre n'humilioit point les autres ; car il avoit toujours besoin de leur suffrage, et il le demandoit continuellement : c'étoit une de ses manières de parler de lui. Il pardonnoit fran-

chement et de bon cœur, et il aima tendrement d'Alembert avec qui il avoit eu des torts; il fit l'impossible pour les réparer : d'Alembert résista long-temps à ses avances, et s'y rendit enfin. Duclos lui donna cent louis par son testament. Il croyoit en Dieu et l'aimoit. Il ne se brouilla jamais avec Rousseau, et c'est le seul homme peut-être envers lequel Rousseau n'ait pas conçu de la défiance. Il savoit une multitude d'anecdotes, ayant toujours vécu dans la meilleure compagnie, et ayant tout retenu. Il est mort en mars 1772, regretté des gens qui l'aimoient le moins; car on voyoit que les lettres faisoient en lui une perte irréparable.

Fontenelle disoit de La Mothe : La nature lui a dit : Sois ce que tu voudras. Mot qu'on pourroit appliquer au chevalier de Boufflers.

Les personnes douées de plusieurs facultés, trouvent un plus grand nombre de gens qui leur sont agréables par la multiplicité des rapports, raison, imagination, etc.

On ne guérit des vapeurs que par la volonté du malade.

On goûte un vrai plaisir à pardonner, quand les autres sont véritablement dans leur tort, et que nous n'en avons aucun.

L'abbé d'Olivet est le dernier qui ait fait de longues périodes.

Il faut être coiffée et vêtue simplement, quand on est jolie, pour avoir plus de grâces, et quand on est laide, pour être moins laide.

Quand l'ame parvient à un certain degré d'élévation, elle rapproche les

choses qui lui avoient paru les plus distantes, les grandeurs et les états communs, l'ignorance et les lumières, etc.

J'aime Thomas, disoit Diderot, c'est un homme vertueux; peu de gens seroient en état de faire son ouvrage sur les femmes, mais il a voulu être impartial, et ce livre n'a point de sexe. Quand on veut écrire sur les femmes, il faut tremper sa plume dans les couleurs de l'arc-en-ciel, et jeter sur ses lignes la poussière des ailes du papillon. Il faut être comme le chien du pélerin, qui ne secouoit jamais sa patte sans qu'il en sortît une perle. Enfin, pour peindre la mobilité de leur caractère et la variété de leurs passions, il faut les connoître et les exprimer comme les degrés du thermomètre.

Un solitaire (c'étoit St. Jérôme)

disoit : Adressez-vous aux femmes, elles reçoivent aisément les opinions, car elles sont ignorantes ; elles les répandent facilement, car elles sont légères ; elles les soutiennent longtemps, car elles sont têtues.

Il ne faut jamais laisser soupçonner qu'on est instruit d'un secret ; car on nous sait toujours mauvais gré de ne pas le confier.

L'abbé Raynal sait trop ce qu'il écrit ; quand on le questionne, il répond comme son livre.

Les formes rondes, dans toutes sortes d'objets, sont toujours les plus agréables.

Les maîtres font avancer leurs disciples sans leur faire tourner les yeux en arrière pour voir l'espace

qu'ils ont parcouru ; et c'est un des grands défauts de l'éducation.

Quelquefois on se contente d'exprimer une grande idée avec précision, et comme pour soi ; on s'aperçoit avec surprise qu'elle ne produit nul effet : alors il faut avoir recours à un secret de l'art que peu de personnes connoissent, et qui, pour être bizarre en apparence, n'en est pas moins utile : c'est en substituant le vague au précis, qu'on fait passer sa pensée dans l'esprit d'un autre ; souvent moins de précision, et encore un peu moins de précision, jette une grande clarté sur une phrase inintelligible ou sèche, quand elle étoit stricte ; c'est ainsi qu'un inconnu entre dans une maison à la faveur de plusieurs personnes connues.

Souvent aussi quand le mot propre est dur à l'oreille, il faut en

substituer un autre un peu à côté, qui complète l'harmonie, et quelquefois même il ajoutera au sens par l'idée accessoire.

Les passions suffisent pour porter un homme à une grande place ; mais il faut de l'esprit et du mérite pour qu'il s'y maintienne, dans une telle mesure cependant, qu'il ne soit pas trop au-dessus du commun des hommes ; car à cette distance, ils le méconnoissent comme s'il étoit au-dessous d'eux.

Toute étude nouvelle amuse, fixe l'esprit, l'anime, et ajoute quelque chose à son étendue, en multipliant les objets de comparaison.

Le bonheur n'est souvent que l'occupation de l'ame, de l'esprit ou de l'imagination.

Il ne faut qu'une seule et belle idée pour faire un grand homme, si du moins cette idée est féconde ; mais c'est la multiplicité des grandes idées qui prouvent le génie. Selon cette définition, Newton étoit un grand homme, et M. de Buffon un homme de génie.

Une grande réflexion à faire en morale, c'est que rien n'est si aisé que de gâter une excellente chose par le plus petit défaut.

On n'exige la perfection ni dans les arts ni dans les personnes qu'on aime; ainsi les Français, qui n'aiment pas la musique, veulent qu'on leur donne continuellement des morceaux d'éclat, et ne peuvent souffrir les passages qui servent à reposer, et qui sont agréables aux Italiens. Exiger la perfection dans un art, c'est donc ne pas aimer l'art.

Pétrarque fait les délices des Italiens, et ne peut être traduit en français; car ses vers sont sans idées, mais pleins d'harmonie. Les Italiens aiment la poésie pour la poésie même.

La justesse d'esprit est un talent naturel, c'est celui d'aller droit d'une ligne à une autre, et non de voir plusieurs faces d'un objet. Les géomètres n'ont pas toujours l'esprit juste en morale ; car pour raisonner en morale, il ne faut pas enchaîner ses idées, mais passer sur des intermédiaires; et c'est ainsi qu'en apprenant à danser on n'apprend pas à franchir des fossés. Qu'on bande les yeux à un homme et qu'on le mette dans une même rue avec un quinze-vingt, celui-ci trouvera mieux sa route que l'homme aux yeux bandés.

M. de Gibbon a toujours beaucoup d'esprit, mais il semble que cet es-

prit lui vient du dehors en-dedans, et non du dedans en-dehors.

La conversation de l'ambassadeur de Naples s'enchaînoit toujours à celle des autres; celle de l'abbé Gagliani ne pouvoit s'y réunir: l'abbé Gagliani ne voyoit que des choses extraordinaires; Caraccioli voyoit toutes les choses connues sous une face nouvelle.

On peut corriger la laideur la plus affreuse, par l'habitude des vertus qui changent toujours les physionomies.

Les arts ont toujours commencé par la plus grande simplicité; mais cette simplicité étoit grossière: leurs progrès sont aussi vers la simplicité, mais celle-là est synonyme de perfection, aussi on la redoute à cause des soins qu'elle exige.

Dans le mariage chacun veut gouverner, parce que chacun regarde l'autre comme une moitié de soi.

Le mot *petit* intéresse toujours.

L'éducation est bien lente : on n'apprend que tard à faire peu de cas de la réputation d'auteur.

J'ai du temps à moi, disoit quelqu'un, par la résolution que j'ai bien prise de ne jamais faire les choses dont je ne me soucie pas.

L'abbé Arnaud disoit à Diderot : Vous avez l'inverse du talent dramatique ; il doit se transformer en tout, vous transformez tout en vous.

Un homme étoit à table avec un ivrogne qui le pressoit de boire : Je n'ai pas soif, répondit-il. — Et qu'as-tu au-dessus des animaux, si tu ne

bois que quand tu as soif? Cette dignité étoit plaisante.

Epitaphe de Voisenon, par M. de Voltaire.

Ci gît, ou plutôt fretille
Voisenon, frère de Chaulieu;
A sa muse vive et gentille
Je ne prétends pas dire adieu;
Car je m'en vais au même lieu,
Comme cadet de la famille.

On se désabuse de l'excès des attentions qui ne procurent rien en échange, et qui rendent les autres plus exigeans, etc.; car les caresses excessives, comme les prêts d'argent, exposent toujours à se brouiller avec ceux qui en sont l'objet.

Les complaisances continuelles dans les détails sont des avances pour obtenir les grandes choses, et c'est une dette qu'on acquitte tou-

jours, à moins qu'on ne soit ingrat ou insensible.

La première chose qu'il faut éviter dans le monde, c'est de blesser la vanité et de mettre des lignes de démarcation entre les hommes.

On distingue, sans s'y tromper jamais, l'éloquence de la douleur de celle de la parole.

L'expérience est toujours en faveur de la justice.

Un motif pour être bien attentif sur les habitudes qu'on veut contracter, ou qu'on ne veut pas contracter, c'est que les hommes ne sont à la longue qu'un résultat de l'habitude.

Quand on vit au fond de son cœur, on y retrouve sans cesse l'auteur de son être.

Nous sommes toujours avertis intérieurement par un peu de trouble que les idées ne se présentent pas à nous dans leur vrai point de vue, alors il faut se retirer à temps dans la solitude, c'est-à-dire, avant d'avoir parlé ou agi ; il faut s'y calmer, moins d'abord par la réflexion, qu'en fixant son attention sur les objets entièrement étrangers à ceux qui nous occupent trop vivement ; pendant cette diversion les nuages se dissipent, et nous voyons les choses plus clairement et plus raisonnablement.

Lorsqu'on veut pouvoir compter sur une mémoire qui n'est pas exercée, il faut lui demander tous les jours le même souvenir sans varier.

Diderot observoit qu'il falloit laisser l'harmonie en suspens dans une phrase, pour qu'elle produisît un

plus grand effet: ainsi *le souvenir de ce que nous avons perdu revient sans cesse et tourmente*, et non pas *revient et tourmente sans cesse*, ce qui formeroit l'harmonie; mais cette harmonie ne laisseroit pas le lecteur dans le tourment; il y reste comme suspendu pendant toute l'éternité. La phrase qui précède doit être longue, afin que cette suspension soit mieux marquée.

Un jour Diderot ouvrit la traduction d'Young, par M. de Bissy; il y trouva cette phrase : *Les pleurs que j'ai versés*, et il referma le livre; *les pleurs que j'ai versés*, cela est sec, on ne les voit point couler; le lecteur ne s'y arrête pas; il faut dire: *Les larmes* que j'ai versées : *larmes* est plus long, et *versées* sur-tout prolonge l'image; on croit voir couler ses larmes le long des joues et tomber sur le papier : tel est l'effet de l'harmonie.

Une des choses qui abrége le plus les affaires, c'est le soin de ne rien dire et de ne rien écrire d'inutile.

Souvent après que certains mots ont servi long-temps à une idée, on s'en sert pour en exprimer une autre d'un genre différent ; et ils ajoutent, dans leur seconde acception, à l'idée principale pour laquelle on les emploie, quelques idées accessoires qu'ils tirent de leur premier usage : ainsi on dit les grands, les petits, pour marquer les gens titrés et le peuple : ces mots sont environnés d'idées accessoires tirées de leur première signification.

La différence de la philosophie ancienne à la philosophie moderne, est que l'une réprimoit les passions, et que l'autre les exalte.

On trouve ces mots dans une préface

face adressée à M. de Buffon : *Vos systèmes même paroissent si vraisemblables, et l'on désire si vivement que vous ayez deviné la vérité, qu'ils sont comme de belles statues devant lesquelles on se prosterne en faisant des vœux pour qu'elles s'animent.* Je souhaite, ajoutoit l'auteur, que ce passage de ma préface ne soit pas seul applaudi.

M. Dubucq vantoit beaucoup l'esprit d'un homme qu'il venoit d'entretenir pour la première fois; on lui prouva que c'étoit un sot. Ce n'est pas ma faute, dit-il, s'il n'a des provisions que pour un jour.

M. de Guibert a fait un bel acte d'une tragédie dont le sujet est tiré de l'avenir. L'époque est après la mort de Louis XXIX, à trois cents ans de distance du temps où nous som-

mes. Un Constantin, tombé en démence, régnoit sur les Français ; sa sœur, veuve d'un roi d'Egypte, s'étoit emparée de l'autorité. Le duc d'Orléans, dernier prince du sang, avoit désiré que son fils fût élevé loin du trône, et sans se connoître. Un la Fayette, connétable, l'avoit fait passer pour son fils, et l'avoit envoyé en Amérique pour faire son éducation ; et ce même la Fayette avoit fait élever son vrai fils sous un nom inférieur au sien. La Hollande a été submergée ; les Français ont perdu leurs colonies, et les Anglais leur gouvernement ; les ennemis sont à Paris ; la cour est à Fontainebleau ; les Français ayant demandé du secours aux Américains, il leur ont envoyé, en reconnoissance du passé, le Washington de ce temps-là, à la tête de vingt mille hommes ; le connétable la Fayette vient de donner la bataille, et l'a

gagnée : mais la sœur de Constantin tient les états à Fontainebleau ; elle trouve son intérêt à faire la paix et à s'assurer ainsi la couronne. La première scène est entre Washington et le connétable : c'est une exposition toute naturelle de l'état de choses, et l'on se trouve transporté à trois cents ans sans le moindre effort. Jamais je n'ai mieux éprouvé l'empire d'une ame sensible sur une autre ame sensible. M. de Guibert, en lisant sa pièce, nous avoit donné une émotion très-vive qui ne tenoit uniquement qu'à l'élan de son ame.

Inventer des mots pour rendre de simples pensées, est une prétention qui choque le lecteur ; il semble qu'on lui fait confidence d'un amour-propre excessif, qui ne trouve point d'expressions dignes de la beauté de notre génie. Les véritables découvertes dans la langue consistent dans

l'association juste des mots qui n'ont pas encore été réunis. Quand M. de Buffon avoit composé une phrase qui lui paroissoit trop contre l'usage reçu, il cherchoit une tournure plus facile ; mais quand la première lui devenoit nécessaire, c'est-à-dire, quand il ne pouvoit rendre sa pensée d'aucune autre manière, alors il conservoit celle qui lui avoit paru d'abord un peu extraordinaire ; et c'est dans ce cas seulement que l'inusité devient une beauté.

Le vrai caractère d'un grand génie, dans la science de la nature et dans toutes les sciences qui en dérivent, comme la médecine, etc., est de saisir les analogies ; car les analogies ne sont pas dans ce genre d'étude aussi faciles à tirer qu'en morale. On les découvre souvent dans des faits imperceptibles pour des yeux ordinaires, et qui donnent la

clef d'une grande quantité de choses à un œil exercé. Il semble que le secret de la nature lui échappe plus qu'elle ne le dit ; un petit fait explique souvent une quantité de choses.

Les définitions me rappellent un conte persan, dans lequel un enchanteur se battoit contre un autre ; l'un s'étoit changé en coq, et l'autre en grenade ; le coq mangea tous les grains de la grenade, excepté un seul qui se changea en renard, et étrangla le coq. Si on oublie une seule circonstance dans la définition, elle est décidement mauvaise, elle doit être anéantie.

M. de Fontenelle disoit : De mémoire de rose, on n'a point vu mourir de jardinier. Jolie leçon pour les jeunes personnes qui ne veulent pas se soumettre aux leçons de l'expérience.

Rien n'est plus fatigant pour l'esprit, que de ne pas suivre la même idée, et d'être obligé de penser à différentes choses, et de divers genres en même temps : c'est comme les exercices du corps qui se font par saccades et irrégulièrement, et qu'on ne peut supporter une demi-heure sans être excédé ; tandis qu'on soutient un jour entier un exercice uniforme, témoin les marches en cadence.

Quand on a beaucoup d'ennemis, il ne faut faire aucun mouvement ; nos ennemis ressemblent à ces serpens qui ne se jettent sur les animaux que lorsqu'ils marchent.

Il est une manière de trahir notre secret qui justifie notre confiance.

M. de Mairan disoit sans y penser, en parlant des gens de Béziers, sa

patrie : Nous avons de l'esprit à Béziers, mais ils sont fous.

On disoit : L'amour de Rhadamiste n'intéresse pas ; car ce n'est pas un homme fou d'amour, mais un fou amoureux.

On faisoit une quête à l'académie française ; quelqu'un présenta la bourse à un avare : J'ai déjà donné, dit-il. — Je ne l'ai pas vu, mais je le crois, répliqua le quêteur ; et moi je l'ai vu, et je ne le crois pas, dit M. de Fontenelle.

Quand on écrit il faut d'abord exposer les idées des autres avec une grande netteté, et ne dire la sienne qu'après l'avoir graduée comme elle l'est dans notre tête ; car on montre beaucoup de présomption si l'on découvre sa pensée sans avoir fait passer

le lecteur par le chemin que notre esprit a pris lui-même.

M. de Buffon met aussi une grande importance à la gradation des mots.

Il faut se représenter les opinions comme des personnes ; si elles sont bonnes, gardons-nous bien de les choquer.

M. de Buffon n'a jamais déterminé le titre d'un ouvrage avant qu'il ne fût fait. Les gens sans génie sont les seuls qui voient d'abord où ils veulent aller, et qui ne s'en écartent point ; les autres corrigent, renversent, ajoutent, etc.

La première qualité pour écrire, dit M. de Buffon, c'est la clarté ; il faut tout sacrifier à ce mérite, vient ensuite la rapidité. Remarquez cependant que les grandes idées de-

mandent un style serré, tandis que les petites ont besoin de plus d'étendue.

Les ames tendres ne se donnent jamais la préférence sur autrui, dans leurs goûts ou dans leurs fantaisies, sans être sûres qu'un autre jouira en elles et pour elles : on ne sauroit s'aimer seul.

Les choses qui nous amusent nous sont rarement inutiles ; l'attention qu'on leur donne est une preuve qu'elles se lient avec la masse d'idées conservées dans notre cerveau comme importantes pour notre bonheur ; et n'eussent-elles que le mérite de fixer notre esprit, elles servent à nous donner une habitude avantageuse. Le jeu pourroit être excepté de cette observation ; les idées qu'il présente sont étrangères à toutes les autres, et le genre d'attention qu'il exige,

paroît moins propre que tout autre à fixer notre esprit vers toutes sortes d'objets. Il sera toujours fort utile de faire un journal de ses pensées, de ses sentimens, des modifications de son ame, de la différente manière de voir les choses suivant les temps, et des causes de ces changemens. En observant l'influence des objets physiques sur nos idées, on pourroit s'indiquer les moyens de changer notre disposition : tel homme est rempli de terreur pendant la nuit, qui retrouve l'espérance à la pointe du jour ; les affections de l'ame se varient aussi, en renouvellant nos idées, en leur en substituant d'autres qui nous montrent souvent les événemens sous un point de vue opposé à celui qui nous avoit frappé d'abord.

Dès que la plus petite chose se dégrade dans une maison, ne fût-ce

qu'une paille, faites venir l'ouvrier ; sans cette attention, il vous en coûteroit bientôt des sommes immenses. Maxime qui peut s'appliquer au moral ; il faut s'opposer, dans les commencemens, à l'apparence d'une mauvaise habitude, et étouffer le germe d'une passion ; l'effort sera petit ; plus tard, il devient plus pénible.

Il ne faut jamais s'opposer sérieusement aux jugemens des autres, à moins que ce ne soit sur des idées qui tiennent aux mœurs ou à la religion. Les objets de moindre importance ne valent pas la peine de choquer l'amour-propre de nos amis.

Le bonheur n'est véritablement que dans la constante uniformité des vertus.

FRAGMENT
SUR LE BONHEUR.

Que de variétés ! que de nuances dans les caractères ! Tous les individus diffèrent dans la nature, et la plupart des ressemblances qu'on croit apercevoir, sont imaginaires ; l'ame, comme les yeux, se fatigue par la diversité des objets : c'est la paresse qui crée les ressemblances.

Parmi les moyens de bonheur que la nature a donnés à l'homme, il en est un qui, malgré cette diversité, convient également à tous les caractères et à tous les âges ; c'est le désir et le sentiment de la perfection.

Si les plus grands maux des hommes viennent de l'opinion, il faut

chercher un moyen de bonheur qui soit à l'abri de ses caprices.

Se mettre au-dessus de l'opinion, ce n'est pas toujours se priver des plaisirs qu'elle donne; on méprise les coups d'un enfant, et l'on est sensible à ses caresses.

Les gens qui vivent sans cesse hors d'eux-mêmes, ont besoin de l'opinion des autres; ils ne se connoissent pas; ils attendent, pour se juger, la voix de la renommée : mais le génie a une conscience, comme la vertu; sa voix intérieure peut nous consoler des injustices de la satire : c'est par la pensée que nous prenons possession de nous-mêmes. Ces esprits flottans, qui s'arrêtent indifféremment sur tous les objets, et qui reçoivent la pensée sans la créer jamais, loin d'avoir le sentiment du bonheur, ont donc à peine celui de leur être; les impressions qu'ils ressentent ne trouvant aucune idée

analogue à quoi elles puissent s'enchaîner, s'échappent au même instant ; ainsi leur vie est un songe plutôt qu'une réalité.

Notre paresse attribue entièrement à la nature plusieurs vertus qu'on peut perfectionner; les effets de l'humanité, de la sensibilité, de la compassion, tiennent en partie à une suite de pensées enchaînées les unes aux autres, qui se réveillent à la fois, et qui nous représentent, dans le même instant, tous nos rapports avec nos semblables ; c'est un faisceau d'idées qui viennent aboutir au même point ; et qui, par leur multitude et leur rapidité, nous donnent pour un moment un sentiment très-vif de notre existence : on ne doit donc pas s'étonner si les enfans et les gens sans éducation sont moins sensibles que les autres hommes.

Les enfans, il est vrai, sans avoir le désir et le sentiment de la perfec-

tion, paroissent jouir du bonheur, et ils en jouissent peut-être ; mais l'homme n'est véritablement heureux que par le sentiment de son être, et l'enfant ne se sent pas encore ; il ne jouit que d'une existence extérieure ; son ame n'est, pendant long-temps, qu'une succession d'impressions agréables et nouvelles ; mais l'ame de l'homme est un tissu de pensées.

Pensons et travaillons sans cesse à notre perfection ; que tous les instans de notre vie soient marqués par nos progrès : l'interruption de la chaîne des idées est celle de l'existence ; les pensées décousues ne sont autre chose qu'une succession imperceptible du néant et de l'être.

Être anéanti, c'est cesser de penser, et l'anéantissement est pour la plupart des hommes l'extrême du malheur.

Le sentiment de l'existence a ses

gradations. L'homme le plus heureux est peut-être celui qui a le sentiment le plus continuel et le plus vif de son existence.

Il faut acquérir sans cesse des idées nouvelles sur les objets qui nous occupent.

S'instruire sur les objets qu'on traite dans la société, est le seul moyen d'y fixer notre attention. Plus un homme aura d'idées acquises sur un sujet, et plus il aura de pensées neuves et à soi. On a tort de se plaindre qu'il ne reste plus rien à glaner après nos prédécesseurs ; car, si la combinaison des idées peut être infinie, toutes les nouvelles découvertes augmentent les matériaux de l'invention. Deux chemins nous sont ouverts dans la carrière de la vie. L'homme peut concentrer toute son attention sur les rapports de ses sens ; fuir la pensée dans les bras de la volupté ou de l'indolence ; attendre

tendre la mort sous le joug de l'opinion, et rendre au néant cette ame qu'il a dégradée. L'homme peut prendre aussi une route opposée; il peut multiplier et enchaîner ses idées; élever et ennoblir ses sentimens; s'approcher de la divinité qui embrasse, dans le même instant, tout ce qui est, et tout ce qui peut être; s'élever par la pensée sur les aîles du temps, et fixer sa rapidité: c'est ainsi qu'il atteindra au but de son existence, la perfection, le bonheur et l'immortalité.

PENSÉES

ET

SOUVENIRS.

Il ne faut jamais flatter l'amour-propre d'un homme aux dépens de celui d'un autre, quelque mérite qu'ait celui qu'on favorise.

On ne partage ni la douleur des animaux, dont la figure ne ressemble pas à la nôtre, ni la douleur morale des hommes, dont le caractère n'a aucun rapport avec le nôtre.

M. Helvétius aimoit passionnément les femmes; il fut d'abord le plus beau danseur, ensuite le meilleur

tireur d'armes ; enfin, bon poète ; et tout cela pour plaire aux femmes : il avoit réussi à tout par une constance et une application inouies, plus que par aucun talent décidé.

Le créateur a doué tous les hommes du pouvoir de réussir dans une chose en particulier, sans en avoir reçu le talent, mais seulement en le voulant avec fermeté ; c'est un encouragement à l'attention, à la persévérance et à l'exactitude.

Il faut toujours garder ses décisions quelque temps dans sa pensée, sans en parler à personne, afin de se laisser la liberté de se rétracter.

Il valoit mieux imiter M.me Geoffrin dans sa conduite que dans les principes de sa conduite ; car elle tendoit toujours à obtenir de la considération, mais par les moyens qui

mènent à la vertu ; tandis que la considération devroit être le moyen, et la vertu le but. Son esprit, son caractère, ses qualités, et même ses défauts, avoient un accord parfait ; elle ne s'écartoit jamais de ses maximes habituelles ; elle en avoit d'inébranlables pour toute sa conduite ; elle étoit enfin le vrai philosophe des femmes ; elle avoit toujours l'esprit de son âge, avec une tendance vers l'âge prochain, afin de faire tout par gradation ; elle travailloit sans cesse à l'éducation de ses gens, en ne leur demandant jamais rien sans leur en donner la raison ; tout étoit dirigé dans sa maison pour l'ordre et la commodité, et à force de générosité elle avoit acquis le droit d'être économe.

Il ne faut pas gronder dans les momens d'humeur ; car les petites choses qu'on n'a pas scellées par une

querelle, s'oublient sans laisser de traces.

La plupart des hommes se font certaines règles de métaphysique conformes à leurs passions.

Le bon ordre consiste à ne point perdre le temps et à en faire un bon emploi.

Pour bien écrire, il faut beaucoup penser; pour savoir penser, il faut s'être accoutumé à réfléchir, et pour réfléchir, il faut apprendre à généraliser ses idées.

Chaque homme a son style. M. de Buffon donne des règles de style; un autre pourroit réussir avec des règles toutes contraires.

M. de Buffon avoit essayé de traduire les lettres de Mylord Bolin-

broke, il y renonça. Les Anglois ont des expressions de parti qui ne se trouvent pas dans notre langue : une traduction a toujours tort aux yeux des lecteurs; car le mot étranger paroit plus énergique, sans l'être en effet, pour ceux qui parlent cette langue dès leur enfance.

La différence entre le style et l'éloquence, c'est que l'éloquence ne peut s'appliquer qu'à de grands sujets, et que le style consiste à parler le langage qui convient à chaque objet.

Si le style consiste à parler le langage qui convient à chaque objet, on peut lui appliquer la définition d'un grand homme : il fait chaque chose comme tout le monde, et cependant il ne ressemble à personne. De même un bon écrivain dit chaque chose comme tout le monde, et néan-

moins son style ne ressemble à celui d'aucun autre.

Quand les idées sont nuancées, quand on amène les unes par les autres, elles semblent découler naturellement de la première pensée, et c'est un des grands moyens de persuasion.

On se met, en quelque manière, hors de soi et dans une perspective plus éclairée, ou quand on lit tout haut, ou quand on se fait lire ce qu'on a écrit; c'est ainsi qu'on apprend à se corriger et à rendre ses phrases plus harmonieuses. Enfin, je le répète, il faut penser beaucoup avant d'écrire, et si l'on n'écrit pas plusieurs fois ses pensées de différentes manières, on ne dira jamais que des choses communes.

Souvent on sent le défaut de ce

qu'on écrit sans le corriger ; souvent aussi on se contente d'une lueur de pensée, et on ne cherche pas à la rendre plus clairement; cependant la seule manière de bien écrire, est de ne laisser jamais, ni dans les détails, ni dans l'ensemble, la moindre tache qui blesse notre goût, et le moindre défaut, lors même que nous n'aurions fait que le soupçonner. Il faut faire, défaire et refaire jusqu'à ce que notre goût soit content sur tous les points et en tout sens; trop de négligences nous échapperont encore, et les autres trouveront assez à critiquer dans nos écrits; enfin, si nous n'avons pas le temps de travailler ainsi dans toutes les dimensions, il vaut mieux abandonner la plume, puisque personne n'est obligé de la tenir.

Une des grandes causes de distraction, c'est de ne pas offrir à son

esprit le genre d'idées qui lui convient ; l'attention est comme l'aimant qui, suivant le côté qu'on lui présente, se précipite vers l'objet ou s'en détourne. On peut la comparer encore aux substances chimiques qui se mêlent dans l'instant avec celles qui leur sont analogues, ou qui restent constamment séparées de celles qui n'ont pas de rapport avec elles.

Il est souvent bon, dans la vie, de régler ses trop grandes affections comme ses trop grandes espérances.

On pardonnoit à l'ambassadeur de Naples de piller tout le monde, parce qu'il étoit riche ; car on pense pour l'esprit comme pour la fortune, que ce n'est qu'aux rois qu'il est permis de faire des conquêtes.

Dans la métaphysique de l'esprit

les propositions contraires sont souvent vraies, et du moins peuvent toujours se soutenir. Ainsi, on pourroit dire en opposition à M. de Buffon, qu'un poète ne doit pas toujours voir ce qu'il peint, parce qu'il a besoin d'un peu d'illusion, et que l'invention a quelque chose de vague et de non terminé, qui plaît d'avantage à l'imagination que la simple vérité.

Il ne faut jamais commencer ses phrases par un mot qui puisse se lier à la phrase précédente : ainsi, il faut éviter, dans ce cas, les substantifs équivoques, qui sont tantôt substantifs et tantôt adjectifs, et qui ont l'air d'être liés au dernier mot d'une phrase, pendant qu'ils sont en effet le sujet de celle qui suit.

Il n'appartient pas à tout le monde

de voler un homme d'esprit, ni même de le répéter ; car des idées très-ingénieuses demandent, pour être retenues, une grande chaîne d'idées antérieures.

On altère son bonheur quand on mortifie sans raison, ou même avec raison, l'amour-propre des personnes de qui nous dépendons par le cœur ou par les circonstances : il est impossible de mesurer la blessure qu'on leur fait ; elle est souvent incurable, lorsqu'on ne la croit que très-légère.

Il faut, en écrivant, être toujours le plus près possible de son sujet. Quelqu'ingénieuse que soit l'idée étrangère que l'on trouve sur sa route, elle réfroidit le lecteur, ou du moins elle obscurcit le paragraphe.

Les enfans aiment peu ; tout les

étonne, et rien ne les touche; car le sentiment, comme le goût, naît, ou du moins se perfectionne par les comparaisons: certaines gens ont besoin, pour aimer ceux qui les aiment, d'être bien assurés qu'ils n'ont que peu d'amis.

Ecrire pour soi, c'est le vrai moyen de s'assurer que notre ouvrage n'est pas inutile.

On admire souvent son ouvrage jusques au moment où l'on se résout à prendre pour juge un homme d'esprit, et dès que sa lumière tombe sur notre tableau, il nous semble qu'elle l'obscurcit.

Mallebranche aimoit les jeux d'enfans; car, disoit-il, ils lui offroient un délassement nécessaire, sans laisser dans son ame aucune trace dès qu'ils étoient cessés.

M. Dubucq disoit, en parlant d'un ministre : Il ne sait pas l'art de faire mousser les graces.

En guerre et en amour, les yeux sont toujours les premiers vaincus.

Pour le bonheur, disoit Fontenelle, il faut tenir peu d'espace, et changer peu de place.

Certains caractères cèdent à ceux qui insistent et qui les forcent ; mais ils haïssent la victoire qu'on remporte sur eux, et même le vainqueur leur devient à charge.

Les vertus que l'on a reçues de la nature, sont nos bourreaux dès que nous nous en écartons.

Tout homme qui veut remplir ses devoirs, trouve toujours beaucoup à

faire, même dans les plus petits objets.

On aime à blâmer certaines gens, pour voir avec quel empressement chacun les justifie.

Il faut lire quelques descriptions de M. de Buffon, pour avoir un modèle de la manière dont l'imagination peut se pénétrer des objets, et les recréer pour ainsi dire.

Le cardinal de Retz n'a d'autre style que celui qui sert à faire entrevoir la pensée sans la graver; et, par conséquent il n'a ni chaleur, ni sensibilité.

Le plus fort accès de distraction et d'inattention, est un accès de personnalité; car on ne voit que soi, et on s'y concentre.

Il ne faut jamais penser aux torts des autres, que dans le moment où on leur en parle pour les corriger.

Il faut bien penser que ce n'est pas nous précisément que les étrangers sont curieux de voir, mais qu'ils cherchent seulement, à connoître, dans le nombre de nos pensées, celles qui peuvent les éclairer ou se trouver analogues aux leurs : il faut donc leur dire ce qui peut leur plaire, ou les instruire ; et sur-tout éviter toutes les excursions dont nous sommes l'objet, nos travaux, notre mérite, etc.

Souvent en voulant corriger les autres on s'emporte assez violemment pour leur donner le droit de nous reprocher un tort plus grand que celui dont nous les repréhendons.

Les gens les plus habiles sont sou-

vent distraits quand ils s'occupent des autres ; et souvent aussi ils sont séduits dans leurs conseils, par le plaisir de faire des expériences, et les suites ne les inquiètent guères : en général l'ignorance attentive et intéressée aux succès d'une entreprise, vaut mieux que le savoir inattentif et sans intérêt.

Pour former son style il faut comparer deux morceaux d'un même auteur sur différens sujets, afin de se rendre raison de la diversité de manières ; mais il faut que l'auteur soit excellent.

M. de Buffon n'a pas besoin de la variété de ton si nécessaire en poésie ; son sujet étant toujours noble, il ne faut point qu'il passe continuellement par gradation du sérieux à la plaisanterie, du fort au doux, ce seroit un tort pour lui ; mais il n'en

n'en est pas de même d'un poète, sur-tout dans les pièces d'agrémens. Cependant M. de Buffon a toute la variété dont son ouvrage étoit susceptible.

La personne qui trouve le moyen de faire penser beaucoup à elle, est presque toujours sûre de se faire aimer.

Certaines gens nous accrochent plus qu'ils ne nous attachent.

Il ne faut pas plus faire apercevoir leurs torts aux ingrats, aux insensés ou aux personnes qui ont cessé de nous aimer, qu'il ne faut donner des coups sur du marbre; car dans les deux cas, on ne fait point d'impression et l'on se blesse soi-même.

L'avantage ou le désavantage que l'esprit tire de l'imitation sans s'en

apercevoir, est plus grand que celui qu'il tire de l'étude en s'en apercevant. Les effets continuels et insensibles ont toujours plus de puissance que les effets prompts et sensibles.

Quand on veut amuser dans la conversation, il faut tout ramener aux personnes; et si l'on veut ennuyer, il faut tout ramener aux choses.

Il faut toujours tâcher de fixer sa tête dans la conversation : avec cette précaution si simple, on donneroit meilleure opinion de son esprit et de son caractère, et souvent même on éviteroit de grandes fautes et de grands malheurs.

Rien ne change plus le caractère, que le manque d'espérance.

L'art d'écrire ne consiste pas tant à bien exprimer sa pensée, qu'à l'ex-

primer de manière qu'elle entre facilement dans l'esprit des autres, avec les gradations, les nuances nécessaires et sans terme louche, qui détourne ou donne le change à l'esprit, sans retranchement d'idées qu'on ait de la peine à suppléer. On veut entrer de plain pied dans les pensées des autres, et l'on n'aime à gravir que pour les siennes ou pour les sciences.

Il faut toujours faire parler les gens de ce qui les intéresse ; c'est le seul moyen d'en tirer parti. L'homme qui nous est le plus inférieur en général, nous est supérieur dans quelques branches de connoissances qui lui ont été particulièrement nécessaires ; il faut donc converser avec lui sur les sujets dans lesquels il a l'avantage, afin de nous élever un peu dans son entretien ; car en esprit comme en commerce, on perd

quand on ne gagne pas. Si nous faisions parler les gens médiocres sur les choses qu'ils ignorent, la conversation seroit pour nous un cours de trivialités et d'absurdités.

Quand on est vertueux et raisonnable, il faut se garantir de l'empire de tous ceux qui le sont moins que nous, et au contraire tâcher d'en prendre sur eux : un des moyens pour y parvenir, est d'être toujours très-doux et très-ferme, et de leur donner en détails les motifs de notre opinion.

Il est permis, en conversation, de dire les résultats de ses pensées précédentes; mais il faut que ces résultats soient neufs et piquans : tel étoit M. Dubucq ; tel, sur d'autres objets, étoit l'esprit de M.me Geoffrin. On peut alors se répéter comme on le fait dans un bon livre, en rai-

son de la beauté ou de la finesse de l'idée et de son utilité

Cette assemblée consacre tant de gens à la postérité, que la mauvaise compagnie pourroit bien en dégoûter ; et c'est le cas de se rappeler l'histoire d'une veuve Indienne prête à se brûler. Un prêtre lui dit : Ma fille, quel bonheur vous attend ! Vous allez retrouver l'époux que vous pleurez ! Quoi, dit-elle, ce mari ennuyeux, de mauvaise humeur : oh ! si c'est-là mon espérance, je me garderai bien de monter sur le bûcher.

Le but et l'utilité du roman de Clarisse, est de montrer que les plus légères fautes peuvent devenir, pour des femmes vertueuses par principes, la source des plus grands malheurs. La parfaite innocence d'une femme doit être toujours accompagnée d'un peu d'ignorance ; ainsi elle doit obéir,

ne connût-elle pas parfaitement le but du commandement, et peut-être doit-on tirer de l'histoire d'Eve le même résultat que du roman anglois.

Le marquis de Châtelux disoit à des femmes qui parloient beaucoup de passions : Vous êtes comme des paresseux qui aiment à lire l'histoire des voyages.

Quand j'étois jeune, dit Montaigne, on me donnoit toujours de mon menton par le nez, à présent on me reproche mes cheveux gris.

Il dit aussi, en recommandant la méditation dans la lecture, il vaut mieux forger une ame que la meubler.

M. Fielding, juge-de-paix en Angleterre, avoit, quoique aveugle, le talent de démêler la vérité qu'on vou-

loit lui cacher. L'intendant d'un grand seigneur avoit été assassiné dans sa maison, sans qu'on pût découvrir l'auteur du crime. M. Fielding fit des questions sur tous les détails. L'intendant avoit été tué par un coup de massue porté à la tête, c'est-à-dire, assommé. M. Fielding fit venir tous les gens de la maison; il leur demanda à chacun en particulier le métier qu'ils exerçoient avant de se mettre en service. L'un d'eux avoit été boucher: un moment après, M. Fielding recommença ses questions, et sur la réponse du boucher, M. Fielding s'écria: C'est vous qui êtes l'assassin. Le coupable voulut en vain se défendre; surpris et interrogé une seconde fois, il avoit eu quelque tremblement dans la voix, dont un aveugle seul pouvoit s'apercevoir.

Le roi de Portugal, qui vient de

mourir, étoit fort bizarre. Un jour on lui lisoit le Tasse : il se prit d'intérêt pour Clorinde, et au moment du récit de sa mort : Allez, dit-il à son lecteur en l'interrompant, qu'on fonde deux mille messes pour cette pauvre Clorinde.

On disoit que M. de S.***, connu par sa médisance, s'étoit empoisonné. M.me de Montsauge répondit : Sans doute qu'il s'est mordu la langue.

M. Thomas disoit d'un visage sans expression : Il est sourd et muet de naissance.

M. Necker dit que le prince ** a des observations fines, mais non des perceptions fines.

M. Necker disoit : Dans ce pays on ne connoit que les genres, et on

n'est pas plus surpris de voir un fripon faire des choses malhonnêtes, que de voir un chardon porter des épines; mais on ne pardonneroit pas à un rosier d'avoir une fleur sans odeur, ou avec une mauvaise odeur.

Maupertuis disoit : M. de Montesquieu est grand dans les grandes choses, Voltaire est grand dans les petites.

Que peuvent nous faire les torts des autres ; n'est-il pas certain que dans peu de temps nous n'aurons de rapport qu'avec Dieu seul ?

Il est très-difficile de ne pas marquer un peu d'humeur quand on pousse très-loin la plaisanterie contre nous. Cependant le moindre mot sérieux, une légère altération dans la physionomie, nous perd alors absolument ; ainsi pour une femme, dût-on vouloir

blesser réellement son amour-propre, il faut toujours conserver un grand ton de gaieté et de hardiesse : les mauvais plaisans sont alors comme la multitude, ils se jettent sur les timides et respectent les courageux.

Le bavardage de la pensée n'est pas moins commun que le bavardage de la parole ; il faut s'en corriger, car cette manie coûte encore plus de temps que l'autre : on s'y abandonne intérieurement, et l'on est surpris que les heures se soient écoulées dans des souvenirs frivoles, ou dans des irritations longues, inutiles et souvent propres à altérer notre humeur.

La beauté n'est que l'ensemble ou la convenance parfaite des traits communs.

M.me Geoffrin croyoit qu'il ne

falloit pas se préparer sur ce qu'on avoit à dire dans quelques circonstances délicates : c'étoit, disoit-elle, nuire à la simplicité et au naturel ; mais cette observation ne convient pas à tous les gens d'esprit.

Comment faire entendre à un étranger, que *vous mentez* est moins dur que *vous êtes un menteur* ; et *vous êtes un menteur*, moins dur que *vous avez menti* ; que *vous friponnez* est plus dur que *vous êtes un fripon* ; et que *vous êtes un grand fripon* est beaucoup plus doux que *vous êtes un fripon.*

M.me la Ruette ne produisoit un si grand effet que par un jeu extrêmement calme : tous ses mouvemens, quoique infiniment doux, ressortoient d'une manière très-sensible, comme le moindre objet est aperçu sur la surface d'une eau claire et tranquille,

pendant qu'on ne voit rien sur une onde agitée; c'est donc un fort mauvais calcul que celui des acteurs qui gesticulent et qui crient continuellement. Les nuances des mouvemens font beaucoup plus d'impression que des mouvemens prononcés rendus uniformes par leur vivacité même. Jamais on n'a mieux représenté que M.me la Ruette, la candeur et la modestie, et ces deux qualités sont certainement douces et tranquilles : elle baissoit lentement et les yeux et la tête; elle la détournoit insensiblement et adoucissoit encore l'expression de ses traits par la timidité.

Il faut toujours penser que les sens sont à la porte de l'ame, et que rien ne lui parvient que par eux.

Il faut qu'une femme ait au moins trente ans pour qu'il lui sieye d'avoir du caractère.

La timidité n'est pas la modestie ; ce sont deux manières d'être si distinctes, que l'une est souvent l'effet de l'amour-propre, et l'autre est la preuve qu'on se met au-dessous de soi : la modestie se réunit fort bien à la liberté ; la timidité et l'embarras étouffent tout : tant il est vrai que les résultats tiennent toujours de leur cause.

M. Dubucq disoit à un ministre : Bacon a écrit quelque part que les circonstances manquent toujours aux grands hommes, ou les grands hommes aux circonstances : Vous avez la grande circonstance, ajoutoit-il, c'est à vous à pourvoir au surplus.

Tout le monde aime Montesquieu, parce qu'il n'exprime que les seules idées originaires et germes des autres : chacun prolonge la chaîne du développement selon l'étendue de

son esprit, et chacun lui trouve la mesure du sien.

Il ne faut jamais lire un ouvrage mal écrit, de peur d'en adopter l'élocution ; car l'habitude façonne l'oreille, et la reconcilie avec les phrases les plus vicieuses.

Le bonheur n'est autre chose que l'intérêt dans le calme, (mot de M. Dubucq.)

On disoit que M.me de Guemené avoit plusieurs amis obligés de la défendre. « A mon tour je passe la main », dit le chevalier de Coigni.

Un violon ennuyoit prodigieusement en jouant sans cesse les folies d'Espagne : Ne pourroit-on pas lui dire, s'écria quelqu'un, que les plus courtes folies sont les meilleures?

Il faut répéter encore que les gestes animés font une plus vive impression, quand ceux qui les ont précédés ont été doux et presqu'imperceptibles : il en est de même des propos de conversation, des réprimandes et des plaintes.

Les petits torts entraînent souvent à de grandes fautes et altèrent le bonheur : ceci est vrai, sur-tout dans les devoirs particuliers aux femmes.

Un des motifs pour s'instruire de beaucoup de choses, c'est de pouvoir suppléer au vide de la conversation, et même d'en faire un moyen de plus pour acquérir de nouvelles lumières.

M.me du Deffant ne pouvoit pas souffrir qu'on lût Plutarque. Quand elle parle de ses lectures, dit M. Dubucq, elle me rappelle ce mot connu sur

l'usage de la fortune : *Je ne me suis jamais rien refusé que le nécessaire.*

On disoit de quelqu'un : Il a trouvé l'art difficile de cacher de grands vices sous de grands défauts.

Vertu, santé, talens, bonheur, sont les fruits de la patience et de l'attention : ces deux qualités sont nécessaires à tout ; ce sont les premiers élémens, les premiers ingrédiens moraux qui doivent composer les fondemens de notre conduite : il faut bien que cela soit, puisque M. de Buffon en faisoit dépendre même le génie, ou pour mieux dire le style, qui est l'image du génie.

Par une bizarrerie de notre langue, le mot d'impatience n'est pas le contraire de la patience ; l'une est une vertu ; l'autre n'est qu'un défaut, et, par

par conséquent, l'une tombe sur de grandes choses, et l'autre sur de petites. L'homme patient se fait admirer, mais l'impatient ne se fait pas blâmer, il ne fait que se donner un ridicule ; ainsi l'impatience et la patience s'unissent fort bien dans le même caractère, et c'est peut-être le seul exemple dans la langue française, de deux mots formés de cette manière, sans qu'ils soient en opposition directe.

Recevoir une visite c'est toujours courir un risque ; car on ne cesse pas de plaire aux gens qu'on ne voit pas ; mais quand on les a reçus, il faut les traiter avec grace, raison, patience et politesse ; il faut savoir sacrifier un quart-d'heure pour obliger ou pour ne pas désobliger quelqu'un.

Il est presque impossible de donner l'habitude de l'économie ; c'est une

pensée continuelle comme celle de la vertu, et il faut même que l'une inspire l'autre par des rapports aisés à trouver.

L'instruction véritablement utile, est celle qui se joint à nos pensées habituelles, et qui augmente l'étendue de notre esprit, de nos facultés et de notre capacité, pour nous rendre utiles à nous ou aux autres : ce qu'on nomme esprit cultivé dans une femme, n'a aucun rapport avec ce que je viens d'exprimer ; elles acquièrent des connoissances de mémoire qui ne sont point en amalgame avec leur pensée, et qui restent dans leur tête sans y subir aucun changement.

On disoit à M. Thiery, médecin, Ce temps-ci est bien propre à produire des pleurésies ; Ah ! répondit-il, je ne me plains pas.

Pour le bonheur, quand on est

sensible, il faut pouvoir servir d'appui aux autres et non à soi.

On donne un peu plus d'étendue au temps et aux objets, lorsqu'on les divise par époques ou par classes.

Tout le monde est personnel dans une certaine acception de ce mot ; la différence n'est que dans le centre qui peut être, ou nous, ou nos devoirs, ou les personnes que nous aimons.

On disoit à une femme : Vous devriez avertir M. D** d'un tel tort qu'on lui attribuoit : Non, je ne l'aime pas assez, répondit-elle, pour risquer de perdre l'amitié qu'il a pour moi.

La conversation de M. de Buffon a un attrait particulier, et dont la cause sembloit devoir produire un effet

contraire : il s'est occupé toute sa vie d'idées étrangères aux autres hommes ; en sorte que tout ce qu'il dit a le piquant de la nouveauté. Ce sont des connoissances que personne n'a encore cultivées, et par conséquent des rapports tirés de ces connoissances qui sont encore inconnus ; mais le charme attaché à ces nouvelles lumières, tient au génie prodigieux de M. de Buffon, qui lui montre d'abord un lien entre l'homme et ces nouvelles sciences, tandis que les savans sans génie ne voient que l'objet seul dont ils s'occupent, et le laissent toujours froid et stérile : l'éloquence de M. de Buffon n'est autre chose que l'art de faire sentir ces rapports.

On peut avoir beaucoup d'esprit et n'avoir que des idées isolées ; mais les idées isolées d'un homme d'esprit produisent des idées générales.

Si je faisois un collége pour le peuple, je lui apprendrois d'abord sa religion et ses devoirs ; quelques maximes pour la conduite de sa santé, à lire, à écrire et à compter; et enfin un seul moyen de gagner sa subsistance, soit art, métier, etc., pour qu'il s'y livrât tout entier, et s'en acquittât parfaitement, et rien de plus. L'homme du peuple ne peut, par les circonstances, être autre chose qu'un individu dans toutes les relations d'individus. Les hommes qui n'ont pas besoin de pourvoir à leur subsistance, doivent seuls à l'espèce, c'est-à-dire au bien général, le superflu de leur temps.

Certaines gens gardent dans leur tête les connoissances comme ils les ont reçues, sans les méler avec les leurs; d'autres ne prennent que les résultats, et en grossissent leur pen-

sée ; d'autres enfin s'approprient aussi les résultats, sans perdre le souvenir des faits qui les ont produits.

Beaucoup de gens ne peuvent écrire que dans la langue dans laquelle ils ont pensé, leurs idées se découdroient ou se désuniroient dans une autre langue.

M. de Buffon soutenoit toujours qu'il étoit impossible de se servir du mot propre en vers, et que, par cette raison, il n'avoit jamais pu retenir les vers : tandis qu'il se retraçoit fort aisément la bonne prose, on lui cita pour exemple,

Coligny languissoit dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versoit ses pavots.

Bras du repos est fort mal, dit-il, car les bras marquent quelque chose d'actif : on diroit bien le sein du

repos ; le sein est passif : d'ailleurs, si on vouloit se servir de l'expression de bras, il auroit fallu ne pas employer ce mot brusquement, mais nuancer l'idée en personnifiant le *repos* d'avance ; le *sommeil* est un pléonasme, quand on a déjà parlé du repos. On lui cita d'autres vers :

> Voilà par quel chemin sa profonde sagesse
> S'achemine à grands pas vers etc.

Outre la critique qui frappe tous les yeux, de *chemin* et *s'achemine*, M. de Buffon relève ces deux images incohérentes, *profonde sagesse qui s'achemine à grands pas ;* il n'existe aucun rapport entre la profondeur et les pas, le chemin, etc. Un grand art pour bien écrire, est d'examiner chaque mot. Quand on est inattentif, on se sert d'une métaphore comme du mot propre, et on ne voit pas que cette métaphore cachée ne se lie point avec l'image employée à des-

sein, ou avec une autre métaphore employée de même par distraction.

Souvent une personne qui a toutes les qualités pour en subjuguer une autre, et qui en connoit les moyens, manque son effet par l'impulsion de son propre caractère, dont elle ne se rend pas assez maîtresse, témoin la duchesse de Malborough.

Beaucoup de gens n'ont rien pour nous dans le cœur que ce que nous y mettons chaque jour ; il faut donc bien se garder d'y verser de l'humeur ou de l'amertume.

Le génie ne peut jamais servir de modèle, puisqu'il est inimitable: c'est l'art seul qu'on peut copier.

Une femme ni un prince ne doivent pas se montrer souvent, et jamais sans avoir fait une toilette

selon leur convenance ; le prince sans être préparé à bien dire, et la femme sans être arrangée à l'air de son visage.

Il ne faut se servir du mot de *considération* que pour ses inférieurs; car quand on considère on apprécie quelqu'un. Un officier demandoit une grace au maréchal de *** ; il finit sa lettre par *de la considération:* le maréchal accorda ce qu'il lui demandoit, et finit ainsi sa lettre: *au reste, je vous prie de garder votre attachement pour vos égaux, votre considération pour vos inférieurs, et un profond respect pour le maréchal de****.

Lemierre dit en parlant d'Young:

Noctambule pressé que le soleil se couche.

Et en parlant de lui-même :

Même quand l'oiseau marche on voit qu'il a des ailes.

On demandoit à M. Necker la définition du bon ton actuel : C'est, dit-il, l'art de ne montrer aux autres que l'esprit qu'ils peuvent supporter.

Si l'art d'un grand écrivain est de lier toutes ses idées, toutes ses connoissances aux intérêts de l'homme en général, l'art de la conversation et du style épistolaire, est d'attacher tout ce que l'on dit, par quelques points, à la personne à qui l'on s'adresse.

Les idées du chevalier de *** ressembloient beaucoup à ces générations spontanées dont parle M. de Buffon : c'est en apparence de vrais animaux, ils naissent dans une abondance prodigieuse ; mais ils sont sans origine, et meurent sans postérité.

M. de ** disoit qu'un écrivain ne

faisoit qu'entrevoir ses idées quand elles étoient fines : Soyez sûr, lui répondit M. de Buffon, que s'il ne fait que les entrevoir, les lecteurs n'y verront goute, et que le lecteur ne fait qu'entrevoir les idées que l'écrivain voit très-clairement : la première qualité du style est d'être clair. Quand on s'est élevé soi-même à une grande et belle idée génétale, par les efforts de la méditation, il faut ensuite chercher à faire parcourir au lecteur la route que nous avons tenue, afin qu'il comprenne notre pensée comme nous : souvent une phrase, un mot, jettent un grand jour sur une période très-obscure ; il faut sur-tout éviter, avec grand soin, les phrases et les expressions qui peuvent s'appliquer à deux choses, quelque clair que puisse être le sens, c'est une distraction de l'esprit qui nuit à la pensée : enfin M. de Buffon met

toujours un grand prix aux nuances dans le style et dans les idées ; car c'est la perfection des nuances qui produit la clarté.

Il faut tâcher de vaincre les foiblesses du corps comme celles de l'ame.

On a dit souvent que l'esprit est uni au corps : cela est aussi vrai du cœur ; car on peut en juger par les battemens qu'on éprouve quand on revoit les personnes qu'on aime, après une longue absence.

L'amour a besoin des yeux, comme la pensée a besoin de la mémoire.

L'empereur Valérien fut fait captif par Sapor, roi de Perse ; il lui servoit de marche-pieds pour monter à cheval : quelle terrible leçon sur les grandeurs humaines !

Il faut bien prendre garde que les distractions, en conversation, ne nous laissent que la superficie de nos idées, c'est-à-dire les idées les plus communes.

On ne déméle pas bien certaines idées, parce qu'elles sont environnées de trop d'éclat, et d'autres parce qu'elles sont dans l'obscurité.

Le chevalier de ** rend ses idées fines, en ne prenant qu'un petit côté de l'objet : mauvais genre d'esprit pour un homme de beaucoup d'esprit.

Certains caractères s'appliquent à mettre de l'incurie, ou même de la contrariété dans les choses dont les autres s'occupent véritablement, et en revanche ils donnent tous leurs soins aux objets qu'ils savent qu'on abandonne : cette méthode est plus

utile aux affaires qu'agréable en sentiment.

On prend souvent la curiosité pour de l'intérêt.

Le style doit toujours être l'image de l'homme qui écrit : le style de quelques-uns de ces messieurs, semble plutôt leur masque. M. de Buffon n'aime pas celui de Rousseau, parce qu'il se contredit.

Il faut être extrêmement attentif à ne pas faire des révérences froides ; car ensuite il en coûte beaucoup de prévenances et de soins pour les réparer ; le premier moment suffit à l'amour-propre de ceux qu'on rencontre, parce qu'il a l'air du premier mouvement.

La modestie est un sentiment retenu : on ne peut-être modeste dans

un moment où l'on s'abandonne à une violente passion.

L'art de cacher son ignorance consiste à ne pas s'avancer autant que ceux qui nous parlent, et à les suivre pied-à-pied avec attention.

On guérit les maladies du corps, mais il faut remporter la victoire sur celles de l'ame.

On faisoit compliment à Voltaire sur le succès d'Irène : Je l'ai, dit-il gagné, et non mérité.

M. Necker ressembloit, dans son premier ministère, à un homme qui porteroit deux flambeaux dans des caves souterraines habitées par des chauves-souris; elles se sont jetées en foule sur le porteur de flambeaux.

Quand on ne se corrige pas par

sentiment, on est obligé de se corriger par raison ; et c'est alors seulement que la raison est dure, elle nous fait regretter le maître si doux auquel nous n'avons pas obéi.

La gaieté a beaucoup de charmes, même dans les gens qui ont peu de ressource ; mais elle est bien plus aimable quand elle est jointe à l'esprit ; c'est le vrai rajeunissement d'Eson, l'homme qui n'a point d'âge.

Il est à craindre que la souffrance ne fasse perdre la pudeur, comme la misère fait perdre le remord ; c'est une observation que les malades doivent faire.

Les règles sont générales, mais elles ne sont pas universelles ; celle qui souffre le moins d'exceptions, c'est la tendance au bonheur.

On

On racontoit chez le baron d'Olbach, qu'un homme étoit roulé avec avec sa voiture d'une grande hauteur, sans se faire de mal. Chacun s'écrioit : Cela n'est pas possible. Eh mon dieu! messieurs, dit l'abbé de la Bléterie, n'ayez pas peur; ce n'est pas d'un miracle que l'on vous parle.

Le prince d'Hénin disoit à M. de Marmontel : Je ne puis souffrir les philosophes, car ils prêchent toujours l'égalité. Vous vous trompez, monsieur, lui dit Marmontel, ils ne prêchent pas l'égalité physique, car le premier porte-faix les convaincroit du contraire; ni l'égalité civile, car vous ne leur voyez pas briguer le cordon bleu; ni l'égalité morale, ils ne sont pas assez dupes pour cela.

Les mots qui font la plus grande

impression, sont ceux qui sont pris dans la nature sauvage ; pour les trouver, il faut commencer par dépouiller l'homme de toutes les institutions de la société.

On montroit à un sauvage, à Versailles, ce sublime tableau où un ange terrasse un démon. Ah ! le beau sauvage, s'écria-t-il en parlant de l'ange ; car il ne croyoit pas qu'un homme civilisé pût exécuter une grande action si facilement et avec tant de noblesse.

Dans la société il faut une règle et point d'exceptions ; il faut se soulager de toutes les attentions qui rendent exigeans et susceptibles ceux qui en sont l'objet, et qui humilient tous ceux qui en sont témoins, et sur qui il est impossible de les étendre.

La sensibilité est une vertu do-

mestique, l'humanité est une vertu du grand monde ; car l'idole des sociétés, c'est l'opinion ou le résultat des jugemens de tous, et pour servir cette divinité, il faut toujours avoir des raports intimes et directs avec les hommes réunis, et détruire tous ceux qui nous attirent trop vers l'individu.

Le grand art de la conversation est d'attirer la parole, de parler peu, et de faire beaucoup parler les autres ; c'est la véritable poétique de ce genre d'éloquence (1).

---

(1) Lorsque M.me Necker écrivoit cette réflexion, si vraie en général, sa fille, M.me de Stael n'alloit pas dans le monde, ou n'y avoit pas encore acquis de la confiance, et ce talent, qui lui est particulier, d'animer tout autour d'elle, en prenant cependant la plus grande part dans la conversation. C'est le résultat d'une variété infinie de sentimens et d'idées, et d'un intérêt continuel à toutes les choses de la vie. Je ne sais si l'on a jamais vu réunis, dans un

Heureux qui sait ne répandre ses peines du corps et de l'ame que devant Dieu seul, et qui est assez vertueux pour n'être pas entièrement indigne d'un si sublime confident.

L'homme veut être heureux; la racine d'un arbre va chercher, à travers une carrière, le lit de terre le plus propre à la nourrir. Qu'un ani-

---

pareil degré de perfection, la flexibilité des formes à tout le piquant de l'esprit et du caractère, et la justesse des mots, la pureté du langage à tant de rapidité dans l'élocution. C'est à la faveur de ces précieux moyens, que M.me de Stael passe avec une inconcevable aisance de la plus subtile métaphysique, et des raisonnemens politiques les plus vigoureux, à toutes les agaceries de la politesse, à tout le charme de la gaieté, et qu'elle paroît en conversation, une sorte de phénomène.

C'est un des avantages de l'âge et de la retraite, de pouvoir déjà parler des siens comme des habitans d'un autre bord, et on jouit ainsi, lorsqu'on les admire, et qu'on les aime d'un des plus doux priviléges.

mal s'endorme, il prendra sans s'en douter la situation où il est le plus à son aise. Le bonheur est la loi de toute la nature, c'est un ordre continuel de bonté donné par l'Etre suprême.

FIN DU PREMIER VOLUME.

927884

TABLE.

Pensées et Souvenirs. . Page 19
Sur un nouveau genre de spectateur. Fragment. . . . 62
Pensées et souvenirs. . . . 71
Sur l'ame. Fragment. . . . 106
Pensées et souvenirs. . . . 115
Fragment sur Fontenelle. . . 164
Pensées et souvenirs. . . . 174
Fragment après une conversation avec M. Diderot à son retour de Russie. 225
Souvenir d'une dernière conversation avec M. de Buffon. . 231
Pensées et souvenirs. . . . 238
Fragment sur le bonheur. . . 284
Pensées et souvenirs. . . . 290

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

PREMIER VOLUME.

Page 50, ligne 14, d'un chef; *lisez*, d'une clef.

—— 91, — dernière, Madame Necker; *lisez*, Monsieur Necker.

—— 175, — 6, ce ne sont pas; *lisez*, ce n'est pas.

—— 245, — 11, dont; *lisez*, donc.

SECOND VOLUME.

Page 49, ligne 5, un à seul but; *lisez*, à un seul but.

—— 81, — 5, la reine, disoit M. de Tressan, est douce comme un mouton; *lisez*, la reine disoit de M. de Tressan, il est doux comme un mouton.

—— 93, — 5, mais il; *lisez*, mais s'il.

—— 291, — 11, passe; *lisez*, pas se.

—— 300, — 13, 1788 et 1789; *lisez*, 1789 et 1790.

Digitized by Google